CLAUDE FARRÈRE

Le Chef

ROMAN

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

Soixante-dix-septième mille

Il a été tiré de cet ouvrage :
quinze exemplaires sur papier de Chine
numérotés de 1 à 15,
vingt exemplaires sur Japon impérial
numérotés de 16 à 35,
cent cinquante exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 36 à 185,
trois cent cinquante exemplaires
sur papier vergé pur fil Lafuma
numérotés de 186 à 535,
et deux mille exemplaires sur papier alfa
constituant l'édition originale.

Le Chef

ŒUVRES DE CLAUDE FARRÈRE

Chez le même éditeur :

FUMÉE D'OPIUM.
LES CIVILISÉS, roman.
L'HOMME QUI ASSASSINA, roman.
MADEMOISELLE DAX, JEUNE FILLE, roman.
LA BATAILLE, roman.
LES PETITES ALLIÉES, roman.
LA MAISON DES HOMMES VIVANTS, roman.
THOMAS L'AGNELET, roman.
DIX-SEPT HISTOIRES DE MARINS.
QUATORZE HISTOIRES DE SOLDATS.
LA DERNIÈRE DÉESSE, roman.
BÊTES ET GENS QUI S'AIMÈRENT.
LES CONDAMNÉS A MORT, roman.
L'EXTRAORDINAIRE AVENTURE D'ACHMET PACHA DJEMALEDDINE.
LES HOMMES NOUVEAUX, roman.
HISTOIRES DE TRÈS LOIN OU D'ASSEZ PRÈS.
UNE JEUNE FILLE VOYAGEA..., roman.
COMBATS ET BATAILLES SUR MER (en collaboration avec P. Chack).
MES VOYAGES : * LA PROMENADE D'EXTRÊME-ORIENT.
— ** EN MÉDITERRANÉE.
UNE AVENTURE AMOUREUSE DE M. DE TOURVILLE (Collection « Leurs Amours »).
LE DERNIER DIEU, roman.
CENT MILLIONS D'OR.
L'AUTRE CÔTÉ...
LA NUIT EN MER (Collection « Les Nuits »).
LA MARCHE FUNÈBRE, roman.
LA PORTE DÉROBÉE, roman.
LOTI.

THÉATRE

THOMAS L'AGNELET, roman musical en 4 actes.
LA VEILLE D'ARMES.

En préparation :

TROIS HOMMES QUI CHERCHÈRENT UN NAVIRE.
L'HOMME DE GÉNIE, roman.
LES QUATRE DAMES D'ANGORA, roman.

CLAUDE FARRÈRE

Le Chef

ROMAN

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

Droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous les pays.
Copyright 1930,
by Ernest Flammarion.

A TOUS LES VRAIS CHEFS
QUI TENTENT L'AVENTURE
DE SAUVER LE MONDE...

Le Chef

> En République, il faut s'ennuyer toute la journée à faire une cour sérieuse aux boutiquiers de la rue, et devenir aussi bête qu'eux.
>
> STENDHAL.

PREMIÈRE PARTIE

VASCO ORTIGÃO

I

Vasco Ortigão, face à la ville, s'accouda au parapet du Castello. Il était seul sur l'esplanade déserte. Les soldats du corps de garde l'avaient laissé passer, et le sergent n'avait pas jugé utile de le faire accompagner par un planton. C'était l'heure favorite des touristes et des promeneurs, car le soleil commençait de s'abaisser vers l'horizon de la mer de Paille, et les ombres portées grandissaient parmi les façades claires et les toits luisants de cet océan de maisons dont les flots

montueux couvrent, de Belem jusqu'au Puits-de-l'Évêque, les sept collines éparpillées au bord du Tage. Mais on n'était encore qu'aux premiers jours de mars, et promeneurs et touristes avaient apparemment trouvé trop frais le vent du nord qui se lève souvent sur Lisbonne aux dernières heures du jour.

Vasco Ortigão, face à la ville, la contemplait. Hors toute présence, le masque qu'il s'attachait au visage avait soudain disparu, et quiconque l'eût surpris dans cet instant de solitude et de sincérité eût hésité à le reconnaître. C'étaient sans doute les mêmes traits sculptés en plein marbre, le même front trop large et trop haut, le même nez, la même bouche d'empereur, le même menton napoléonien. Mais tout cela n'était plus raidi dans l'habituelle impassibilité que Vasco Ortigão s'était choisie pour attitude publique. Et, tandis qu'il se penchait sur Lisbonne étendue à ses pieds, une passion jaillissait au contraire de ses yeux affranchis de toute contrainte, et l'énergie des mâchoires serrées en soulignait la violence et le despotisme. Vasco Ortigão, regardant Lisbonne, semblait la posséder et presque l'absorber du regard.

Lisbonne, au soleil couchant, étalait sa splendeur. Peu de capitales en Europe, Constantinople seule exceptée, — l'ancienne Constantinople, celle des Padishahs, — l'emportent en pittoresque sur la vieille cité des Aviz et des Bragance. Et, d'abord, les sept collines mêmes de Rome ne sont qu'autant de taupinières auprès des pics extravagants aux flancs desquels Lisbonne accroche ses maisons mul-

ticolores, ses ruelles en échelle et ses escaliers en tire-bouchon. Les rouges rayons du soir panachaient de pourpre, d'orangé et de violet toutes les menues façades que le goût portugais avait voulues simplement roses, jaunes ou bleues, et la ville en devenait comme un jardin brillamment nuancé, d'où jaillissaient çà et là, comme des fleurs plus hautes, et parfois monstrueuses, les églises, les palais, les monuments. C'étaient au nord, Nossa Senhora da Graça et Nossa Senhora do Monte, celle-ci tout ombragée de bellasombras et d'ormes centenaires ; à l'est, l'énorme São Vincente, où dorment les rois morts, et Santa Engracia, qu'on devinait plutôt qu'on ne la voyait ; au sud, c'étaient la Sé, que les étrangers nomment cathédrale, et la vieille Conception, avec, non loin, l'ancien palais du comte Andeiro, devenu prison, et noir à souhait ; enfin, vers l'ouest, par delà la ville basse rebâtie par Pombal après 1755, par delà le célèbre Rocio, où est la statue du roi dom Pedro, et la majestueuse Praça do Commercio, où le roi dom Carlos tomba sous les balles républicaines, c'était l'Igréja do Carmo, au-dessus de son funiculaire, c'étaient les lointains clochers en coupoles de l'Estrella, et, plus lointaine encore, à deux lieues en aval et se mirant dans le Tage, cette pierre précieuse : la tour de Belem.

Toutefois Vasco Ortigão, regardant Lisbonne, ne regardait ni les édifices, ni les collines aux pentes abruptes, et pas même le bariolage charmant des maisons peintes. Vasco Ortigão, accoudé à son parapet, et le corps à demi jeté vers les rues en

contre-bas qui fuyaient vers la ville neuve et vers le Tage, n'avait d'yeux que pour le quartier le plus proche, l'Alfama, qui dévale raidement aux versants du Castello. Là sont des venelles tortueuses et des masures entassées plutôt que groupées. Là se retranche encore tout le vrai pittoresque et tout le vice ingénu de la très vieille Lisbonne, de celle que le fameux tremblement de terre ne détruisit pas et que le grand rebâtisseur Pombal ne se soucia pas de rebâtir, ni ses successeurs plus petits que lui. Là grouille et végète toujours, ni plus ni moins qu'il y a deux cents ans, ou cinq cents, toute une humanité naïve qui unit de simples instincts à je ne sais quelle politesse raffinée, mêlée de bienveillance et de dédain, laquelle politesse est essentiellement portugaise. Et, que ce fût pour le dédain, pour la politesse ou pour l'humanité, Vasco Ortigão, à n'en pas douter, ne voyait que l'Alfama dans Lisbonne.

Un moment même, ses lèvres s'ouvrirent. Et quelqu'un qui eût été tout proche l'aurait entendu murmurer :

— C'est cela que je veux changer.

Et, tout à coup, se redressant, et sans même donner un coup d'œil à l'horizon de l'ouest, où le soleil près de sombrer commençait d'incendier le ciel, Vasco Ortigão, brutalement, à grands pas farouches, retraversa toute l'esplanade, et s'en fut vers le corps de garde, vers l'issue du Castello.

Les soldats et leur sergent avaient été relevés. Le nouveau sergent, plus attentif que le précédent

n'avait été, regarda l'homme qui sortait au visage, et, soudain, pâlit.

Vasco Ortigão, étonné d'abord, puis devinant, se prit à sourire. Le sergent, la main au front, salua.

— Qui es-tu donc, toi qui me connais ? — demanda Ortigão.

— Cellule São Jorge, — dit l'homme, brièvement.

Il attachait sur Ortigão un regard d'une dévotion superstitieuse. Ortigão, redevenu soudain formidablement impassible, leva un doigt :

— Je t'ai vu quelque part, — dit-il, baissant la voix.

— Oui, — murmura le sergent : — au meeting São Luiz...

— Tais-toi. Je me souviens. São Jorge, cellule utile... Veille et sois prêt. Adieu.

Deux soldats, sur la porte de leur poste, venaient de se montrer. Ortigão, comme négligemment, recula d'un pas, et s'en alla vers l'issue.

Mais le sergent, d'un mot, l'arrêta :

— Ceux-là en sont aussi, — souffla-t-il.

Ortigão ne s'arrêta point, mais fit un geste de la main vers les soldats. Un très petit geste, qui les figea sur place, respectueusement. L'instant d'après, hors du castello, il s'enfonçait dans le réseau des *ruas*, des *largos* et des *travessas* en zigzag qui font de l'Alfama un labyrinthe.

Marchant à pas très lents, et sans cesse attardant ses regards sur tout ce qui s'offrait, à droite, à

gauche, partout, Vasco Ortigão traversait obliquement l'Alfama, dans sa plus grande largeur. Il gagnait la ville basse, mais par le chemin des écoliers, et l'on eût plutôt dit qu'il n'avait d'autre souci que de donner au hasard dans chaque ruelle, dans chaque passage, dans chaque impasse du quartier, pourvu que ce fût bien étroit, bien tortueux, bien archaïque. Dieu sait que l'Alfama abonde en recoins à faire la joie des amateurs d'antiquailles. Les Maures du VIII^e^ ou du X^e^ siècle l'ont bâti. Et les Chrétiens, succédant aux Maures, trois ou quatre cents ans plus tard, et trouvant l'Alfama beaucoup plus élégant et beaucoup plus salubre que n'était à l'époque aucun bourg de Léon, de Béira ou de Castille, se gardèrent d'y toucher. Par la suite, les lois de l'inertie ayant opéré, l'Alfama, en notre XX^e^ siècle, continue de ressembler, étonnamment, à Tanger ou à Tétuan, voire à Fez ou à Salé. Des murs curvilignes, aveugles. Des portes muettes. Des palmiers ou des jacarandas, dépassant chaque couverture de tuiles vernissées. Et, çà et là, des azulejos, ces carreaux de faïence d'un dessin si naïf et d'un coloris si frais qu'il a fallu toutes les soifs de toute l'Arabie pour que l'Arabie en enseignât le secret à l'Islam, et l'Islam aux Barbares du Nord. Au sol, tour à tour la terre seulement battue, ou le plus grossier pavé rond du roi Jean IV, voire de dom Sebastien. Çà et là seulement, de très loin en très loin, sur quelques trottoirs favorisés, l'admirable mosaïque noire et blanche qu'on ne trouve qu'en terre portugaise, et qui est belle comme une marqueterie. Partout,

faune délicate de ce bled primitif, tout pareil aux casbahs marocaines les plus farouches, des chats errants, fauves ou gris, tous rayés comme des tigres, et qui vivent parallèlement aux hommes, côte à côte, en égaux, alliés et amis.

Mais Vasco Ortigão, errant lui-même, comme un chat de l'Alfama, s'occupait peu des chats, non plus que du décor alentour, si beau et si noble qu'il fût. Vasco Ortigão s'occupait des hommes, et des femmes aussi, des femmes surtout, qui vivent dans l'Alfama. Car, à quoi bon mentir ? l'Alfama n'est pas de ces quartiers vertueux où les puritains d'Amérique et d'ailleurs aiment à promener leurs méditations, sinon leurs pas. L'Alfama est une terre d'absolue simplicité. Et la prostitution n'y est pas beaucoup plus mal considérée qu'elle ne l'était jadis dans l'Athènes de Périclès ou dans l'Alexandrie des Ptolémées. Au temps jadis, et naguère encore, la moitié des fenêtres de l'Alfama encadraient des visages de femmes dont le sourire valait autant d'enseignes. Courtisanes de la toute petite classe, d'ailleurs, et considérablement plus sages, entendez plus pudiques, que les étrangers, grossières gens, n'imaginaient. Et, au temps présent, les rigueurs de diverses municipalités, gagnées à l'hypocrisie anglo-saxonne, n'ont encore guère modifié de ces mœurs antiques que l'apparence. Les filles de l'Alfama ne s'exhibent plus, n'appellent plus le passant. Mais elles n'en sont pas moins là, derrière ou devant le rideau de calicot blanc toujours pendu au seuil de chaque masure vraiment hospitalière. Et Vasco Ortigão les

voyait ou les devinait, et voyait ou devinait les hommes qui vivaient avec ces femmes, ou par elles.

Il continuait d'aller, regardant en silence. Si gravement, d'ailleurs, qu'aucune des femmes qui étaient là, guettant le passant, ne songeait à le solliciter. Il avait pourtant, cette fois encore, déposé son masque impassible. Mais ce n'était ni la curiosité, ni l'ironie, et moins encore une sensualité même furtive qui animait cette face puissante de chef et de maître. C'était la pitié. Une pitié, d'ailleurs, non compatissante, mais agissante ; toute proche de l'énergie. Au travers des pauvres êtres qui étaient là, Vasco Ortigão voyait ou croyait voir les causes de ce qu'il nommait, à part lui, leur déchéance, — ces causes qu'il voulait, comme il avait dit, changer : la misère, la paresse, l'ignorance, la superstition. — Changer cela, oui ! Refaire de ces débris une humanité neuve, qui marcherait tête haute, sous le ciel bleu. Régénérer de ce coup tout un peuple, où trop d'insolentes richesses humiliaient trop et trop d'absolus dénûments, trop, trop et trop de muettes famines. Arracher ce peuple, si grand jadis, à sa diminution présente, l'affranchir de ce régime capitaliste qui l'avilissait, et le rendre à sa grandeur première, celle des Diaz, des Gama, des Magellan, des Camoens... Oui, par Dieu ! il y avait là de quoi tenter l'effort d'un homme vraiment homme. Vasco Ortigão, tête de glace et cœur de feu, Vasco Ortigão, trop large d'intelligence et d'esprit pour se satisfaire d'ambitions seulement personnelles, et par

ailleurs nourri de toutes les théories et de tous les rêves collectivistes et communistes d'à présent, Vasco Ortigão devait être cet homme.

Maintenant le crépuscule naissait. Et Vasco Ortigão, qui, dans la vie quotidienne, était tout le contraire d'un oisif, avait soudain changé d'allure. Allongeant ses enjambées d'homme robuste et jeune, — il avait trente-cinq ans et ne les paraissait pas, sauf par la gravité du visage, — il tournait le dos à l'Alfama et au Castello de São Jorge, et s'en allait, par les grandes artères de la ville basse, vers le quartier du Chiado, où étaient ses affaires, — un journal d'avant-garde, qui s'appelait *La Batalha*, — et d'abord vers le Rocio, où il donnait parfois ses rendez-vous. Un café célèbre est là, que les révolutionnaires de toutes les révolutions ont fréquenté, et que les diverses polices, royale, républicaine, dictatoriale et parlementaire n'ont jamais surveillé que fort inutilement.

Or, passant rua da Prata, Vasco Ortigão, au coin de la travessa da Assumpção, dut se garer d'une auto qui arrivait, et qui s'arrêta. Un homme en descendit, que le hasard mit ainsi face à face avec Vasco Ortigão.

Alentour, un petit remous de la foule, qui était assez dense dans cette rua da Prata, — rue de l'Argent, l'une des plus brillantes de Lisbonne, — marquait que le personnage était d'importance. On l'eût d'ailleurs regardé, distingué, n'importe où. Peu de figures valaient la sienne. Il était exagérément long et mince, et son visage se composait

seulement d'un front chauve et d'un menton rasé, l'un et l'autre immenses, et tout juste séparés par un schéma de nez, irréprochablement droit. Les yeux très froids, d'un bleu de glacier, se compliquaient d'un monocle à cordon large, comme il fut à la mode aux dernières années du XIX^e^ siècle. Et le tout était infiniment mieux qu'élégant : racé. Le vêtement même ne déparait pas l'homme. Le marquis da Veiga, ministre de l'Intérieur et ministre des Affaires étrangères, portait un veston gris d'ardoise qui était tout ensemble d'un négligé de grand seigneur et d'une correction d'homme d'État.

Vasco Ortigão, rencontrant du regard le regard du marquis ministre, avait à peine eu le temps de songer :

— Lourenço da Veiga, la crapule...

... Que déjà M. da Veiga, tout d'un coup souriant, ôtait largement son chapeau, et s'inclinait, avec une nuance de déférence et de sympathie presque cordiale.

— Hein ? — s'étonna Vasco : — Lourenço da Veiga, la crapule, qui me salue, moi ?...

Il s'enquit alentour, d'un bref coup d'œil. Mais, nul doute, le salut s'adressait à lui, rien qu'à lui.

Et Vasco Ortigão, Portugais, donc courtois, courtois à l'excès, rendit coup de chapeau pour coup de chapeau, et s'inclina, presque exactement comme s'était incliné le marquis Lourenço.

Il s'en voulait encore un bon quart d'heure plus

tard, quand il entra enfin dans cet illustre café révolutionnaire qui s'ouvre sur la face occidentale du Rocio, que les étrangers ou les trop nouveaux Portugais nomment praça dom Pedro IV. La nuit était venue, ou presque. Mais une nuit toute lusitaine, moitié pénombre et moitié lumière. Et Vasco Ortigão, avant même qu'il eût passé le seuil de la porte médiane, avait été reconnu par tous ceux qui l'attendaient.

Il n'en manquait d'ailleurs point. Car Vasco Ortigão, militant collectiviste et chef de son parti, directeur et rédacteur en chef de sa *Batalha*, dont il était en outre l'actionnaire principal et l'administrateur, Vasco Ortigão, député aux Cortès et leader de l'opposition révolutionnaire, avait autant d'amis que de partisans. Et chacun savait bien, ou croyait bien savoir, qu'il ne lui manquait qu'une occasion pour devenir le maître de la République, à présent que les libéraux, malencontreux quoique bien intentionnés, avaient peu à peu persuadé la dictature portugaise de renoncer à ses prérogatives essentielles, et de rappeler un parlement élu...

Le premier, un lourd garçon aux bajoues bleues, qui s'appelait Miguez Noronha, et dont la quarantaine, sèche comme un sarment, brûlait encore comme une braise, jaillit du café, et se rua sur la main tendue d'Ortigão :

— Te voilà, — criait-il : — Te voilà, chef ! enfin !

Deux jeunes gens, très beaux l'un et l'autre, très différents néanmoins, s'avançaient derrière Noronha : José Ortigão et Ramiro Valadarez, frère

et beau-frère de Vasco Ortigão. Ils sourirent ensemble, ils saluèrent ensemble :

— Frère, enfin !

Et un vieillard de la plus pure race autochtone, au large visage ironique et doux, qui s'appelait Joaquim Ramalho, qui avait bien soixante ans et qui en paraissait plutôt quatre-vingts, avec sa barbe blanche étalée et ses boucles de neige flottant autour de ses joues creuses, répéta, comme un refrain :

— Enfin, Vasco, enfin !

Accueilli de la sorte, Vasco Ortigão salua simplement, d'un salut vif et large, serra toutes les mains offertes et donna à chacun de ces hommes, qui étaient proprement ses lieutenants choisis, un regard profond de ses durs yeux noirs. Mais nul ne le vit sourire, en réponse à tous les sourires que sa présence avait épanouis. Ses traits à lui étaient réellement immobiles comme le bronze ou la pierre.

Tout de suite il parla, à voix haute, et sans nul souci d'être entendu des gens indiscrets qui, peut-être, écoutaient :

— Je vais tout à l'heure à *la Batalha*. Venez tous. Nouvelles à vous communiquer.

Il s'assit néanmoins, familier, accepta le verre de porto que lui tendait le vieux Ramalho, causa de choses quelconques, et raconta même qu'il arrivait de l'Alfama, ce qui fit rire. Alors, se relevant, il prit aux épaules son beau-frère Valadarez, comme afin de s'appuyer à lui. Et soudain :

— Pas au journal. A ma permanence. Dans

trente minutes. Dis-le aux autres, — souffla-t-il, très bas.

Et il ajouta, très vite :

— Nouvelles à comuniquer, oui. Mais aussi décisions à prendre.

2

Les bureaux de *La Batalha*, organe officiel du parti révolutionnaire dont Vasco Ortigão était la tête et l'âme, s'ouvraient sur l'une des rues les plus voisines du Chiado. Et c'était là qu'officiellement les ennemis de l'ordre établi tenaient leurs assises. Mais une organisation qui se raille de toute légalité et qui compte avant tout sur ce qu'on nomme l'action directe a besoin d'un secret sérieux pour toutes ses délibérations sérieuses. Vasco Ortigão disposait donc d'un logis réservé aux réunions des seuls collectivistes du premier rang. Et ce logis était d'autant plus mystérieux qu'il avait l'air de l'être moins. C'était une maisonnette sise entre deux rues, parmi des jardins, dans le quartier qui domine de haut la gare centrale, et qu'on nomme couramment le Bairro Alto. La chaussée de l'une de ces deux rues était bien à quinze ou vingt mètres au-dessus de la chaussée de l'autre. En sorte qu'il fallait, d'un côté, descendre quelque deux étages pour atteindre le grenier de la maisonnette, et, du côté opposé, monter soixante marches assez hautes avant d'arriver au petit per-

ron de l'antichambre. Les jardins d'alentour étaient clos, mais des portes s'ouvraient partout dans les clôtures. En sorte que le logis avait plutôt trente issues que deux. Le quartier, par ailleurs, fort élégant, et des mieux habités, n'était pas de ceux qu'une certaine police est accoutumée à surveiller. En sorte que la permanence de Vasco Ortigão, pour la nommer comme il la nommait lui-même, passait à tous les yeux, non du tout pour un repaire de gens redoutables, mais pour une garçonnière délicatement discrète. Ortigão, au surplus, soucieux de toujours bien garder les apparences utiles, avait eu soin d'accréditer la légende, en recevant parfois des visiteuses très voilées, dont l'incognito pouvait toutefois n'être pas absolument indéchiffrable. Vasco Ortigão était marié, et l'on savait sa femme jalouse. Il n'en fallait sans doute pas plus pour contenter les curiosités policières.

Par le fait, Vasco Ortigão, homme du peuple à coup sûr, mais homme cultivé, raffiné, homme, croyait-on même, entamé par le luxe, par le monde, par le succès, par l'argent, (son père, boutiquier ingénieux, lui avait légué une assez large aisance), Vasco Ortigão, trop favorisé de la vie, n'apparaissait pas comme un adversaire tellement formidable pour les gens en place. Seuls les hommes très intuitifs et très avertis le prisaient à sa valeur, et le craignaient à proportion. Mais il y a toujours peu de ces gens-là. Cicéron lui-même, il y a deux mille ans, dédaigna l'ambition du futile César. La police, à Lisbonne, dédaignait l'ambition d'Ortigão, réputé trop heureux en tout.

Ainsi donc, à l'heure que Vasco Ortigão avait fixée, Joaquim Ramalho, Miguez Noronha, José Ortigão, Ramiro Valadarez et trois autres personnages du parti, les compagnons Henrique, Albino et João Ruy, purent-ils tous arriver à la dite permanence sans encombre. Nul d'entre eux n'avait été ni suivi, ni guetté. Tous entrèrent, tous s'assirent : Vasco Ortigão proscrivait avec rigueur toute étiquette et toute cérémonial dès qu'il s'agissait de politique. Et la stricte discipline qui est de règle dans toutes les organisations antimilitaristes en devenait plus inflexible et plus impitoyable à ne pouvoir se déguiser sous aucune formule de déférence ou de respect.

La salle où Vasco Ortigão tenait ses conseils était assez vaste, très claire et toute moderne d'aspect. Grande table de chêne blanc, sièges de frêne courbé, bureaux à cylindre, classeurs à rideau, coffres-forts blindés, dictaphones, téléphones, récepteurs de T. S. F., on se fût cru dans n'importe quel office commercial ou dans les bureaux d'une banque à guichets. Rien qui sentît le conspirateur classique, ni l'antique anarchiste à cheveux indéfinis. La netteté même du décor constituait une sécurité. D'autant que le reste du logis, meublé comme il fallait pour des rendez-vous qui n'avaient plus rien de politique, justifiait abondamment la destination supposée du lieu. Vasco Ortigão disposait, dans sa garçonnière, d'un cabinet de travail. Quoi de plus logique, puisque Vasco Ortigão était à la fois homme politique et directeur de journal ?

Cependant, toutes portes closes, et tout le monde ayant pris place autour de la table, sauf José Ortigão, secrétaire d'âge, — il n'avait pas vingt ans, — qui s'était assis à l'un des bureaux, à portée d'une machine à sténographier, Vasco Ortigão, sans préambule, parlait :

— Les nouvelles, — avait-il commencé, — tiennent en quatre mots : le gouvernement américain a fait avant-hier une communication secrète au gouvernement du président de Setubal ; et je vois le renversement du régime dans les conséquences de cette communication.

Il y eut une stupeur. Puis des exclamations s'entre-croisèrent.

— Un peu de sang-froid, — commanda le chef. — Ramalho, toi d'abord, que dis-tu ?

Le vieil homme haussa une épaule :

— Je dis que le régime sera renversé quand tu voudras, Vasco. Tu as le peuple pour toi. Cela suffit. Peu nous importe donc que le gouvernement américain, ou n'importe quel autre gouvernement...

— Allons donc ! — cria Noronha, bouillant comme il était toujours : — Père Joaquim, tu te crois encore au siècle dernier. Tout se passait alors en paroles. Il nous faut mieux que des paroles, aujourd'hui...

— Assez ! — trancha Vasco Ortigão. — Valadarez, tu veux parler ?

— Oui, — fit brièvement le beau-frère de Vasco.

Et il questionna :

— Frère, de quoi s'agit-il exactement, si toutefois tu peux nous le dire ?

— Je vous ai convoqués pour cela, — dit Vasco.

Il s'interrompit et les regarda :

— Au fait, quelqu'un n'est pas ici, qui pourrait y être... Qui a vu Spur, aujourd'hui ?

— Moi, — dit Valadarez.

— Il ne t'a rien dit ?

— Non.

— Il devait savoir, pourtant...

L'homme dont ils parlaient, et qui n'était pas Portugais, savait en effet toujours beaucoup de choses sur tout et sur tous. On en savait sensiblement moins sur lui. Affilié à tous les partis collectivistes et communistes d'Europe et d'Asie, on lui attribuait de secrets pouvoirs et des missions mal définies. Vasco Ortigão, mieux renseigné sans doute que quiconque sur le personnage, ne l'était néanmoins pas autant qu'il l'eût voulu. En liaison constante avec Moscou, celui qu'on nommait Spur avait plus ou moins ouvertement émis la prétention de diriger en maître occulte la future révolution portugaise. Et Vasco Ortigão, plus fier que ne sont les communistes de France, avait clairement refusé d'abdiquer sa liberté d'homme et son autorité de chef au profit du simple ambassadeur d'on ne savait quelles organisations asiatiques, fétichistes et barbares. Mais Spur n'en représentait pas moins une force, et Vasco Ortigão était assez sage pour n'en négliger aucune.

— Il devait savoir... — répéta Vasco Ortigão, réfléchissant.

Mais ses réflexions étaient toujours brèves. Déjà, il se retournait vers Valadarez :

— Tu as raison de vouloir comprendre, — reprit-il, enchaînant. — Mais tu es lent d'esprit. J'ai déjà parlé d'une communication américaine. Tu aurais dû, vous auriez tous dû deviner dès ce premier mot.

— Oh ! — s'exclama Noronha, sautant de sa chaise : — l'emprunt ? l'échéance ?

— L'échéance du 1er juillet, oui, — dit Vasco. — Le gouvernement américain a prévenu hier le Président que, cette fois, aucun renouvellement ne serait consenti.

— Les États-Unis exigent le remboursement au 1er juillet ?

— Le remboursement de la première tranche. Oui.

— Quinze cent millions d'escudos ?

— Quinze cent millions.

Tous se regardèrent. Le vieux Joaquim Ramalho leva haut le menton :

— Comment ? — fit-il, secouant ses boucles blanches : — le gouvernement des États-Unis avait affirmé, lors de la signature des accords de l'emprunt, que jamais il n'userait de son droit d'être remboursé aux dates d'échéance, et que la clause des renouvellements successifs jouerait automatiquement !

Cette fois on ne se regarda pas, mais on sourit. Et ce fut José Ortigão, le cadet du conseil, qui répliqua, d'ailleurs tout doucement, au vétéran :

— Le gouvernement démocrate avait affirmé. Mais le gouvernement républicain ne se souvient pas des affirmations du gouvernement démocrate.

— En politique internationale, d'ailleurs, — constata Miguez Noronha, — ce qui n'est pas dûment écrit...

— Et même ce qui est dûment écrit ! — compléta Valadarez. — Souvenez-vous de 1914 ! C'était de votre temps, Ramalho.

— Le monde entier protesta, dans ce temps-là. Et quinze nations prirent les armes.

— Les unes, parce que c'était leur intérêt. Les autres, contraintes et forcées. Nous en savons quelque chose, est-ce vrai ? Aujourd'hui, soyez tranquille : le monde entier se taira, ou parlera d'autre chose.

— Mais quinze cent millions d'escudos, — fit observer le compagnon João Ruy, — l'État ne les a pas, ni la Banque. Le gouvernement américain le sait aussi bien que nous.

— Mon Dieu ! — objecta le compagnon Henrique, — il y a tout de même l'ignorance américaine...

— Elle est encyclopédique, — répliqua Valadarez, — mais avec des lacunes. Les Américains savent quelques petites choses en finances.

— Oui, — coupa Vasco Ortigão. — Ils savent en particulier que le gouvernement du président Setubal ne peut pas payer, et qu'il ne paiera pas.

— Alors ? — questionna Noronha.

— Alors, gages et saisie de gages.

— Gages ? — répéta l'honnête Ramalho, surpris. — Mais quels gages ? Douanes ? Chemins de fer ?

— Oh ! — fit le compagnon Albino, — l'Angle-

terre ne permettrait pas cela. Il y a le traité de Methuen.

— 1703, — estima Valadarez, — c'est vieux. Les États-Unis n'existaient pas. Ils ignorent certainement le traité de Methuen.

— Peut-être, — dit Vasco Ortigão. — Mais ils n'auront pas besoin de s'en informer pour cette fois. Les questions économiques ne sont pas en jeu, dans l'occurrence. Il s'agit de mieux, ou de pis.

— Hein ?

Tout le monde avait tressailli, même Ramiro Valadarez, qui passait pourtant, à juste titre, pour un homme de sang-froid.

— De mieux ou de pis, — répéta Ortigão, net. — Il s'agit de Timor et des Açores. C'est-à-dire, plus exactement, de Timor et de Fayal. Les États-Unis en demandent la cession.

— Non ? — cria le vieux Ramalho, qui, violemment, se leva.

Il se leva tout seul, et personne ne cria que lui, Mais tous, immobiles et muets, n'en étaient pas moins émus, et ne s'en cachaient pas.

A bien y songer, il y avait là quelque contradiction. Tous ces hommes étaient, d'étiquette et de conviction, collectivistes d'abord, internationalistes ensuite. Et, que Timor et Fayal fussent américains ou portugais, rien n'aurait dû leur être plus indifférent, en stricte logique. Toutefois, la logique est une chose, et l'instinct une autre chose, très autre. Les climats sont plus forts que les systèmes.

Et M. de Quatrefages aura toujours raison contre tous les Karl Marx venus ou à venir.

Ramiro Valadarez, le premier, se ressaisit :

— Timor, Fayal, cédés aux États ? Le président de Setubal ne peut pas accepter.

— Il ne peut pas accepter, mais il ne peut pas refuser non plus, — dit Vasco Ortigão. — Car, s'il refuse, le gouvernement américain passera outre, et occupera militairement. Ce sera la guerre obligatoire. Et les États annexeront alors mieux que Fayal et que Timor. Le Président s'en rend certainement compte. Sa situation est sans issue.

— Oui, — dit Valadarez. — Et, en effet, le régime n'y survivra pas. Frère, tu as raison : l'occasion est bonne.

Joaquim Ramalho, une fois encore, protesta :

— Pourquoi parler d'occasion et surtout de cette occasion-là ? Vasco a pour lui le peuple...

— Allons donc ! — interrompit violemment Vasco Ortigão lui-même : — à quoi bon mentir entre soi, ou s'illusionner, ce qui est pire ? Non, Ramalho, je n'ai pas le peuple pour moi. Le peuple m'aime, le peuple m'approuve et m'applaudit. Mais, dès qu'il s'agira de révolution, le peuple se croisera les bras. Le peuple se croise toujours les bras quand il s'agit de révolution. Les seules révolutions qui aient réussi ont été faites par une poignée de meneurs intelligents et forts. Il est vrai qu'une fois le coup réussi, ces meneurs-là en rejettent toujours l'honneur et la responsabilité sur le peuple. Et cela trompe parfois les historiens,

qui sont des gens naïfs. Mais cela ne doit pas nous tromper, nous.

Valadarez approuva d'un signe. Noronha appuya :

— Nous, les meneurs !

Vasco Ortigão, haussant à peine une épaule, continuait :

— Une révolution... Joaquim, toi qui en as tant vu, sais-tu seulement ce que c'est ? Ne me réponds pas, je connais d'avance et par cœur ta réponse. Une révolution, n'est-ce pas, c'est le geste héroïque et libérateur d'une foule ouvrière ou paysanne excédée d'injustice, d'inégalité et de tyrannie ? C'est la légitime révolte d'un prolétariat brisant soudain le joug capitaliste ? C'est le reflux triomphal d'une marée dont le flot fut trop fort, trop lourd, trop orgueilleux ? Et tout cela spontané, automatique ?... Compagnon, n'applaudis pas ! Tu te trompes, et tous ces mots que j'ai dits pour toi ne sont que des mots. Une révolution spontanée, automatique ? Laisse-moi rire, vieil homme. Despotisme, misère, iniquité, ignorance, fétichisme, et la séquelle des riches avides ou avares, et la tourbe des prêtres tricheurs ou jouisseurs, c'est la monnaie courante de ce bas monde. C'est un terrain, une atmosphère. Il en peut naître des émeutes, des convulsions. Mais une révolution, ah ! non !... Une révolution, c'est autre chose. Une révolution, compagnons, c'est une partie d'échecs. Cela se joue avec sang-froid, avec science, avec mesure, — avec génie quand on peut ! — Et cela se gagne quand on est meilleur que l'adversaire.

C'est écrit dans tous les traités du jeu : les blancs... je me trompe !... les rouges jouent et gagnent. Compagnons, les rouges, c'est nous !...

Tous, galvanisés, bondirent et crièrent. Quand Vasco Ortigão parlait, sa parole brûlait comme une lave. Peu d'orateurs eurent la voix extraordinaire, électrique, qu'il avait. Aucun, jamais, n'approcha de cette fougue exacte et presque minutieuse qui était la sienne, et qui constituait son génie propre, un surhumain génie. Il lançait en grêle et en avalanche, sur ses adversaires, une sorte d'algèbre passionnée, contre laquelle personne ne pouvait réagir, n'avait envie de réagir. C'était le travail du serpent, surnaturel, et glacé. « Mi-mathématique, mi-fascination », affirma par la suite celui qui avait été de tout temps son principal adversaire, — le président de Setubal...

Mais Vasco Ortigão, homme d'action d'abord, méprisait l'éloquence, et se méprisait soi-même d'être éloquent. Applaudi, il jeta les deux mains en avant, refoulant de toutes ses forces l'acclamation des siens. Et, concluant en hâte :

— Théorie, tout cela, compagnons ! Un peu de pudeur ! Ne jouons pas aux idéologues ! Un peu de pratique, et silence aux bavards ! Nous ne sommes ici que pour prendre les décisions indispensables. A tous, l'occasion que j'ai trouvée vous semble bonne. Nous agirons donc. Nous agirons à l'heure qu'il faudra. Je choisirai cette heure. Il est possible qu'il soit meilleur de laisser le gouvernement s'enferrer dans ses difficultés, qui vont être grandes. Il est possible aussi que nous ayons au

contraire intérêt à déclencher à notre heure l'indignation populaire. Je saurai cela. Par exemple, l'heure une fois sonnée, comment agirons-nous ? C'est sur ce point que je réclame vos avis. J'en ai besoin, tout de suite. Nous tenons ici un conseil de guerre, et la discipline des soldats de métier fut toujours la meilleure. Donc, par ordre d'ancienneté, et commençant par le plus jeune, — José, ton avis ?

Le secrétaire d'âge sourit, rougit, et leva les yeux, qu'il tenait souvent baissés, par une modestie qui n'était pas feinte :

— Frère, — dit-il, — je n'ai pas d'opinion. Je me rallie à la tienne.

— Soit, — dit Vasco. — Tu es encore un enfant. Mais prends garde que je n'accepterai pas toujours que tu n'aies pas tes volontés, et aussi tes responsabilités, propres. Chacun doit vivre par soi-même et pour tous. Ou le parti n'existe plus. A toi, Valadarez.

— Je ne comprends pas ta question, — fit l'interpellé. — L'heure venue, tu lanceras au parti l'ordre de mobilisation, n'est-ce pas ? La suite ne peut pas d'avance être réglée détail par détail. Mais, n'importe comment, trois heures plus tard nous serons les maîtres. Alors ?

— Non, — dit Vasco Ortigão. — Pas n'importe comment. Que le président de Setubal soit averti, et c'est lui qui sera le maître.

— Tu admets une trahison ?

— J'admets tout. Je prévois. Et je pare. Ramiro, tu connais le plan de mobilisation ?

— Oui...

— Eh bien ! tu dis que nous serons les maîtres... Comment ? Explique ?

Ramiro Valadarez regardait le chef. Il était, à vingt-deux ans à peine, l'un des tout premiers parmi les collectivistes. Frère de la propre femme d'Ortigão — Filomena Ortigão, née Valadarez, — ceux-là se trompaient fort qui n'attribuaient qu'à cette parenté l'autorité singulière qu'il exerçait sur les masses populaires du parti. En réalité, Ramiro Valadarez avait, comme Vasco lui-même, sa bonne part des qualités et des défauts qui font les maîtres, selon la formule de Schopenhauer : l'énergie, le sang-froid, l'entêtement, l'intelligence et l'esprit de décision. Il lui manquait peut-être la suprême vertu, celle qui ne manquait point à Vasco Ortigão : la foi. Mais, hors la foi, il avait tout. Ou presque tout.

Il expliqua, obéissant à l'ordre :

— Une fois les centres vitaux occupés, — les gares, la Marine, la Guerre, l'Intérieur, le central téléphonique, les postes, la T. S. F., — il ne restera que l'armée... je veux dire les unités autonomes... Eh bien ! nous avons les cellules... Un mot d'ordre donné, obéi, et ce seront nos troupes à nous, drapeau noir en tête, qui déboucheront sur la place du Commerce et sur le Rocio...

— Halte ! — cria Ortigão. — « Nos troupes à nous ? » Tu n'y as pas songé, Ramiro ! Une révolution militaire ? un pronunciamiento ?

— Qui parle de cela ?

— Toi, si tu appelles les soldats à ton secours.

— Vasco, sois logique ! pourquoi des cellules

régimentaires, si ce n'est pas pour nous gagner des régiments ? Et puis le fait est là : les soldats existent. Je les aime mieux pour moi que contre moi.

— Ni pour, ni contre ! Certes, il ne s'agit pas d'avoir affaire à des feux de salve. Jamais révolution n'a réussi, quand l'armée tire. Et les cellules régimentaires sont précisément pour ôter aux soldats le goût de tirer. Le bon sens nous préserve d'une armée qui tire, même contre le gouvernement !

— Pourquoi ? — demanda quelqu'un.

— Parce que demain nous serons le gouvernement. Et parce qu'il n'y a que le premier coup de fusil qui coûte. Ou le premier pronunciamiento.

Tous asquiesçaient en silence. Valadarez, persuadé, oubliait la question posée par le chef. Vasco Ortigão y revint sans transition :

— Ramiro, achève. Je t'ai demandé ton avis sur la tactique à suivre, le jour que j'aurai choisi comme le meilleur. Tu parlais de soldats. Je n'en veux pas. Ainsi ?

— Ainsi, — répéta Ramiro, — mon avis, l'armée étant supposée neutre, est d'agir très vite. Car l'armée ne peut pas garder sa neutralité longtemps.

— Exact, — dit Vasco.

— Nous aurons la police à mater. Mais, contre la police seule, nous serons trois contre un.

— Insuffisant, — dit Vasco. — La police se battrait. Je ne veux pas de sang. Il ne faut pas que la police se batte. Ton avis, Albino ?

Le compagnon Albino était brave et brutal :

— Mon avis, grogna-t-il, — c'est qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. D'ailleurs, en tapant tout de suite très dur, on abrège les choses.

Vasco Ortigão scrutait un à un tous les visages :

— Miguez Noronha, tu veux parler.

— Oui, — dit Noronha. — Ramiro compte que nous serons trois contre un. Nous pouvons être davantage. La police est obligée d'être partout à la fois.

— C'est vrai, — dit Vasco Ortigão. — Je veux que nous soyons au moins vingt contre un, car ainsi le sang ne coulera pas.

— Impossible ! — cria Noronha. — Vingt contre un ! comment ferait-on ?

— Oh ! — fit Vasco, — les moyens ne manquent pas. Il ne s'agit que d'exécuter ce qu'à la guerre on nomme une diversion. Je me chargerais de cela, presque à moi seul.

— Il y a diversion et diversion, — objecta Valadarez. — Pour écarter d'un champ de bataille les huit ou les neuf dixièmes de l'armée ennemie... car c'est ton compte, chef ?

— A peu près.

— Eh bien ! il faut... je ne sais pas ce qu'il faut !

— Tu ne sais pas ? Ramiro ! tu n'as pas de mémoire !

— Comment ?

— Tu oublies que, grâce à la niaiserie du gouvernement dictatorial, le pays jouit aujourd'hui d'un parlement... d'un parlement dont nous sommes députés, Noronha et moi...

— Je ne comprends pas...

— Et tu oublies encore que les peuples d'aujourd'hui, abrutis par une succession de servitudes pires que le véritable esclavage, croient que les bagatelles parlementaires ont une importance.

— Alors ?

— Alors, par le moyen d'une de ces bagatelles-là, — une interpellation, par exemple, — rien n'est plus simple que d'attirer autour des Cortès la moitié de Lisbonne, et toutes les forces policières par surcroît.

— La police ne bougera que si le parti bouge.

— Il y a toujours dans tous les partis, et davantage dans le nôtre, hélas ! pour quelques éléments réellement résolus, pour quelques hommes braves des pieds à la tête, une considérable majorité de gens turbulents, mais non combatifs. Les lâches prédominent partout. Que cette majorité-là soit dirigée sur les Cortès, qu'elle s'y agite, qu'elle y fasse tumulte, c'est assez pour que le gouvernement s'estime menacé. La police bougera. Et les troupes d'attaque du parti, dont je n'aurai pas distrait un homme, auront alors toute facilité de bouger aussi, ailleurs. Ramiro, c'est ainsi que, deux heures plus tard, comme tu disais toi-même, nous serons les maîtres. Et, l'instant d'après, peu nous importe où sera la police, puisque c'est à nous que la police obéira.

Miguez Noronha fut le premier à applaudir. Puis le vieux Joaquim Ramalho. Et tous firent chorus.

— Quelqu'un a-t-il à proposer quoi que ce soit ?

— questionna Vasco Ortigão, coupant court à l'ovation, selon son habitude.

Personne ne parla.

— Vous êtes libres, compagnons.

On se leva.

— Le succès est certain, — estima Ramiro Valadarez, qui vint serrer les mains de Vasco.

— Eux-mêmes n'en doutent plus, — dit Vasco Ortigão, désignant d'un haussement d'épaule les gens en place. — Ramiro, sais-tu qui j'ai rencontré tout à l'heure, et qui m'a salué, oui, qui m'a salué, moi ! en pleine ville, rue de l'Argent ? Veiga ! Veiga, la crapule ! le ministre !...

— Le marquis da Veiga ?

— Oui. Ils ont peur.

— Le marquis da Veiga, le mari de la catin...

— Oh ! — fit José Ortigão, qui, ses notes et ses crayons ramassés, revenait auprès de son frère et de son beau-frère, — oh ! quel mot dis-tu là, Ramiro ? et devant Vasco !...

— Je dis le mot qu'il faut, — riposta Valadarez, net : — la marquise Maria-Pia ne compte plus ses amants, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien, — dit doucement José Ortigão. — Et je sais qu'elle est bien jolie.

— Je ne l'ai jamais vue, — dit Vasco Ortigão. — Et je ne me soucie pas de la voir.

3

Ce même soir, et tandis que Vasco Ortigão recevait ses lieutenants à sa permanence, le marquis da Veiga, retour de ses courses rua da Prata et ailleurs, était rentré chez lui, dans son hôtel de la rue du Vingt-Quatre-Juillet, lequel hôtel était somptueux et dominait le Tage au plus bel endroit qu'on pût souhaiter.

C'était un réellement grand seigneur que le marquis da Veiga. Et il y parut tout de suite, rien qu'à la façon dont l'accueillirent ses valets, sitôt la porte ouverte. Il y eut empressement et silence ensemble.

Lui, Lourenço da Veiga, passa, nonchalant, entre deux haies de livrées, et monta le grand escalier de marbre à double rampe de bois des Iles qui menait de son vestibule à sa première antichambre. Le vestibule était tout d'azulejos, lesquelles n'avaient à peu près point d'égales en Portugal, ni naturellement ailleurs. L'antichambre exhibait

des Beauvais comme la France n'en conserve plus beaucoup.

Des portes s'ouvraient, à droite, à gauche, au fond. L'hôtel da Veiga était tout à la fois un palais et un monde. Dix personnes y auraient pu loger, qui jamais ne se seraient aperçues les unes les autres. La marquise douairière, très vieille dame strictement confite en dévotion, vivait dans son particulier logis, sans y être du tout troublée par l'écho même lointain des fêtes que le marquis Lourenço donnait parfois, dans les appartements principaux de l'hôtel. Et la marquise Maria-Pia, qui était d'humeur indépendante, pouvait ignorer à son caprice tant les bigoteries de sa belle-mère, que les opulences de son mari. C'est-à-dire, sauf les cas où le marquis, homme beaucoup plus tyrannique que son apparence figée en courtoisie n'eût laissé deviner, n'exigeait pas que sa femme l'assistât dans ce qu'il nommait les indispensabilités politiques et sociales. Maria-Pia, en son par-dedans, disait les mondaines stupidités. Mais elle le disait à bouche cousue, ne se souciant point d'affronter inutilement le marquis Lourenço, dont elle se moquait souvent, mais dont elle avait peur toujours. Non que M. da Veiga se fût une seule fois en toute sa vie oublié jusqu'à manquer aux égards qu'on doit à une femme. Ni qu'il fût brutal ou méchant. Il n'était même pas le contraire. Et peut-être, au demeurant, la très désirable Maria-Pia avait-elle sur le cœur et sur les sens de son époux plus d'empire qu'elle-même ne supposait. Mais c'était en admettant que Lourenço da Veiga

eût un cœur et des sens. Et, quoique la dernière chose parût probable pour certains observateurs du public averti, Maria-Pia, elle, n'en était pas du tout certaine. Vasco Ortigão, par discipline politique ou ambitieuse, avait mis sur son visage un masque d'impassibilité qui imposait à ses partisans. Mais le marquis da Veiga, meilleur maître de ses nerfs, sans doute parce que d'un sang plus ancien, avait mis sur toute son apparence, y compris la plus secrète, un masque plus épais de sceptique ironie. Et Maria-Pia n'avait jamais percé ce masque-là. Elle avait d'ailleurs vingt-cinq ans tout juste, et le marquis un peu plus de cinquante.

Ils étaient pourtant mariés depuis sept grandes années, elle et lui, et leur ménage eût passé dans Lisbonne non seulement pour un ménage fort correct, ce qu'il était, mais pour un ménage excellent si M. da Veiga ne s'était pas trop souvent occupé de demoiselles d'opéra, — sans ostentation d'ailleurs, — et si la marquise ne s'en était pas consolée, — disait-on, — avec plus de fantaisie et plus de diversité qu'il n'est d'usage dans le monde dont elle était. Et sans doute pourrait-on s'étonner qu'une femme redoutant son mari se risquât de la sorte à vivre capricieusement. Mais le marquis était de ces gens qui sont rigoureux et tolérants tour à tour, selon que les affaires sont publiques ou privées. Et la marquise Maria-Pia, d'instinct, s'en rendait compte...

Au milieu de l'antichambre tapissée de Beauvais le marquis da Veiga s'était arrêté.

— Lacerda ? — appela-t-il, sans du tout élever la voix.

Il n'en était pas besoin. Un homme d'une trentaine d'années, mince, élégant, et très Portugais de visage, entra tout soudain, par la porte du fond. La porte du fond donnait accès à l'appartement du marquis. Et c'était naturellement là qu'était son cabinet, et que se tenaient ses secrétaires. Féliciano Lacerda était le premier d'entre eux.

— Lacerda, — répéta le marquis, voyant venir son homme.

— Aux ordres de Votre Excellence, — prononça, s'inclinant très bas, le chef du secrétariat, qu'on nommait aux Cortès chef de cabinet.

— Venez, — dit le marquis Lourenço.

Par la porte du fond, il précéda Féliciano Lacerda, que deux valets suivirent, à pas feutrés.

Un salon. Deux salons. Une salle de musique. Une bibliothèque intime. Une chambre enfin. Non pas chambre à coucher, mais chambre de repos. Le cabinet de travail était attenant, et la chambre à coucher attenante au cabinet de travail, attenante aussi à la chambre de repos.

Le marquis s'était arrêté là. Deux fenêtres s'ouvraient de cette chambre sur l'un des jardins. Car le palais da Veiga avait trois jardins séparés, dont chacun correspondait aux deux ailes et au corps principal de la bâtisse. Il y avait ainsi le jardin du marquis ministre, le jardin de la marquise douairière, et le jardin de Maria-Pia. Le plus petit. Le plus joli.

— Lacerda, — fit le marquis, se jetant avec nonchalance dans son fauteuil favori, — le rapport, pour commencer. Les téléphones, les dépêches, les lettres, tout ?

— Rien, — dit le secrétaire. — C'est-à-dire vingt-trois téléphones, seize dépêches, un courrier auquel j'ai répondu, des demandes d'audience que j'ai fixées. Mais rien qui nécessite l'attention de Votre Excellence.

— Bon, — dit Veiga.

Il pressa doucement ses deux mains l'une contre l'autre et se prit à réfléchir, les yeux clos.

Le chef de cabinet, debout, attendait le bon plaisir du ministre. Un soldat sous les armes n'eût pas été plus immobile.

Veiga, tout à coup, releva la tête :

— Lacerda, vous avez sur vous la note secrète de Washington ?

Lacerda, sans un mot, tendit un papier.

— Non, — dit Veiga, — pas la traduction : l'original.

Lacerda, toujours muet, disparut, reparut, et tendit un second papier.

— Bon, — dit encore Veiga.

Il relut la note. Et c'était peut-être pour la centième fois. La langue anglaise, trop primitive et trop évoluée tout ensemble, donnait à cette note un caractère de brutalité imprécise dont on ne savait exactement que penser. Était-ce inconscience ou duplicité voulue ? Reprenant un à un chacun des mots écrits, Veiga songea que ç'avait été pour toute l'humanité un grand malheur qu'au début

du XX^e siècle, et précisément au lendemain d'une immense victoire française, la langue de Descartes et de Voltaire eût cessé d'être la langue obligatoire de tous les diplomates de la planète.

La note, en effet, sans qu'elle fût nettement insultante, sans qu'elle fût non plus comminatoire au delà de ce qu'il fallait, était rédigée de telle sorte qu'un homme de cœur ne pouvait pas n'en être pas blessé. Les Anglo-Saxons traitent volontiers les Latins de maître à valet. Et l'Amérique, parlant au Portugal, s'était par surcroît souvenue qu'elle est grande et que le Portugal est exigu. Tout cela transparaissait dans la note de Washington. Et nul doute que Vasco Ortigão, qui n'en avait eu qu'un résumé traduit en langue portugaise, eût rougi jusqu'au front, tout internationaliste qu'il était, à lire ce texte réellement incendiaire.

Lourenço da Veiga, lui, ne rougissait point, ayant eu le temps de s'accoutumer à l'insolence américaine. Mais il ne se lassait pas d'étudier chaque ligne et chaque mot, et, malgré tout son effort, n'apercevait nulle part la moindre chance d'éviter que le pays, recevant à l'improviste un tel soufflet en plein visage, ne réagît de telle sorte que le gouvernement n'en fût balayé, et le régime avec le gouvernement.

En l'occurrence, et peut-être pour la première fois de leur vie, Lourenço da Veiga et Vasco Ortigão étaient d'accord l'un avec l'autre, parce que, l'un et l'autre, infiniment perspicaces.

— Lacerda, — prononça le marquis, tout à coup, — allez donc chez la marquise, et priez-la

qu'elle daigne me recevoir sans tarder. A l'heure qu'il est, j'ai lieu de croire qu'elle est chez elle.

La marquise Maria-Pia était chez elle en effet. C'était, sous des dehors souvent assez inattendus, une personne fort régulière en sa vie quotidienne. Et, six heures sonnant, elle avait accoutumé de prendre le thé, un thé de Chine importé de Macao, tout exprès pour sa maison. Cela se passait dans un petit salon chinois qu'elle affectionnait. Elle y invitait parfois des amies. Elle préférait plus souvent à toute société sa solitude. Mais n'importe comment, six heures après midi était son heure de chez soi. Heure tardive. Quoique chacun sache combien, passé les Pyrénées, on dîne tard.

Madame da Veiga, tandis que son mari lui envoyait Feliciano Lacerda, était donc fort paisiblement allongée sur un divan de vieux brocart asiatique, et tête à tête avec un guéridon de laque qui supportait un service rose que l'empereur Khang-Hi avait peut-être connu dans son temps.

Et c'était une fort jolie femme que madame da Veiga. José Ortigão, la proclamant telle, n'avait du tout exagéré. Madame da Veiga était une mince et délicate créature, toute menue et pourtant toute potelée, avec les plus belles mains et les plus beaux bras du monde, un sourire à damner tout un conclave, et des yeux noirs si purs que, malgré leur couleur, le ciel y semblait enclos. Madame da Veiga, quand le secrétaire de son mari entra chez elle, lisait un roman français, sa tasse à portée de sa main.

— Madame, — articula Feliciano Lacerda, qui n'était pas timide, mais qui toujours avait connu quelque trouble mal défini, en abordant la marquise Maria-Pia, — madame, monsieur le ministre vous demande audience.

— Audience ? à moi ? — fit Maria-Pia, stupéfaite et mal rassurée.

Elle s'était levée d'un bond, et le roman français gisait sur le tapis.

— Audience immédiate, — répondit le chef du secrétariat.

— Ah !... — souffla Maria-Pia, qui eut envie de demander beaucoup de choses et ne demanda rien.

Après quoi, s'étant rassise, et tâchant de reprendre contenance :

— Monsieur, — dit-elle, — je vous rends grâce d'un si bon message. Voulez-vous aller dire à monsieur da Veiga qu'ici comme partout, et dans cet instant comme dans tous les autres, je suis bien sa servante, et que je l'attends...

— Ma chère, — expliquait M. da Veiga, quelques quarts d'heure plus tard, — c'est un de ces cas, assez rares dans la vie d'un homme ou d'une femme, où le devoir apparaît sans obscurité ni ambiguïté. Je vous ai tout dit. Vous connaissez aussi bien que moi le danger terrible qui est sur nos têtes. Il faut sauver l'État.

— Certainement qu'il faut sauver l'État — répliqua la marquise Maria-Pia avec beaucoup de conviction.

Après quoi, ayant un brin songé :

— Je ne vois d'ailleurs pas bien à quoi je puis vous être bonne, pour sauver l'État ?...

Lourenço da Veiga regarda longuement sa femme, puis hocha la tête :

— Vous avez beaucoup plus d'influence que vous ne croyez, Maria-Pia. Vous avez surtout une puissance de persuasion que j'imagine très grande. C'est cette puissance-là que je voudrais appeler aujourd'hui à mon secours.

— Ah ? — fit Maria-Pia, considérablement étonnée.

Elle réfléchit quelques instants :

— Voyons, — dit-elle enfin, — voyons, monsieur, vous vous moquez de moi ! Vous voudriez que j'eusse un pouvoir de persuasion dont je devrais user dans la triste occurrence que vous venez de me faire apercevoir ? Quelle étrange idée ! Hors le ministre des États-Unis, hors quelques personnes de sa légation, je ne connais pas un Américain au monde... et je ne sais même pas un mot de leur patois !...

— Oh ! — fit Veiga avec une espèce de sourire, — je me suis très mal exprimé, comme il m'arrive souvent. Ce n'est pas aux Américains que je pensais, quand je parlais de ce merveilleux talent d'avocat que vous avez, et sur lequel je fonde beaucoup d'espoir. L'Amérique est loin, et nous y avons peu d'accès. Je voudrais que des gens plus proches de nous fussent persuadés, et persuadés par vous, du péril où nous sommes. La note américaine dont je vous ai parlé est ce qu'elle est.

Et toute la diplomatie du monde en modifiera peu de chose. Mais le peuple portugais peut se résigner plus ou moins facilement à l'inévitable. Il peut même ne pas se résigner du tout. Auquel cas le sang coulera d'abord dans les rues de Lisbonne comme l'eau dans le Tage. Après quoi, et de toutes façons, les Portugais réchappés du massacre connaîtront une misère et un esclavage tels que les Russes eux-mêmes, aux pires temps du bolchévisme, n'ont jamais rien subi de pareil.

— Mon Dieu ! — soupira Maria-Pia...

Et, dévotement, elle se signa.

Elle était très bonne catholique et croyante convaincue. Pas bigote pour un sou, d'ailleurs. Mais les signes de croix sont monnaie courante dans toute la péninsule.

— Voilà ce qu'il faut que nous évitions, — concluait le marquis.

— Eh oui ! — approuva Maria-Pia. — Mais qu'y puis-je ?

— Peut-être peu. Peut-être beaucoup. Plus que moi, à coup sûr. Au surplus, si vous ne réussissez pas, personne ne réussira.

Il avait parlé de sa voix la plus habituelle, et sur le ton le plus uni. Elle comprit pourtant très bien qu'il avait dit la chose principale. Alors elle souleva doucement ses deux mains, comme font les gens résignés à tout :

— Monsieur, vous savez qu'en tout cas je ferai tout ce que vous me commanderez de faire.

Très vite, M. da Veiga protesta :

— Oh ! Maria-Pia !... veuillez croire que je ne

vous prierai jamais de faire que très peu de chose...

Il hésita, comme choisissant ses mots :

— ... Par exemple, d'accueillir gracieusement tel ou tel personnage de tel ou tel parti, et de le gagner... de le gagner au bon sens, vous m'entendez bien...

— Ah ! monsieur, — dit Maria-Pia, — je ne sais pas trop si je sais moi-même ce que c'est que le bon sens ?...

— Bah ! — dit Veiga, — vous le savez peut-être mieux que personne, sans vous en douter... Mais il n'importe. Il faudrait tout simplement vous souvenir de ce que je vous ai dit et le redire... plus éloquemment que je ne vous l'ai dit...

— A propos de la note américaine ?...

— Non, non !... la note américaine est secrète... Mais tout le monde doit se douter qu'elle existe... Alors, sans en parler précisément... Voyez-vous, Maria-Pia, il faut, sans plus, persuader les gens dangereux de cette terrible vérité : que nous sommes en présence d'une aventure inévitable, et qu'il n'est au pouvoir de personne d'en affranchir le pays. Quiconque, l'heure venue, s'attaquerait au gouvernement du président de Setubal serait aussi néfaste et traître à la nation portugaise que furent néfastes et traîtres à la nation française les hommes qui, le 4 septembre 1870, au lendemain de Sedan, renversèrent le gouvernement de l'empereur Napoléon III. Ces hommes-là, dont le nom me salirait la bouche, sont les vrais responsables des tueries de 1914, de 1915, de 1916, de 1917 et de 1918. Il serait mortel pour le Portugal que

pareille chose advînt chez nous. C'est cela, Maria-Pia, qu'il faut que vous disiez...

— Mais à qui, monsieur ?...

— Eh ! — fit le marquis Lourenço, — à ceux que je n'ai aucune chance de persuader moi-même.

— Oh ! — fit Maria-Pia, toute sincère, — y a-t-il vraiment de pareilles gens ?

M. da Veiga regarda curieusement sa femme :

— Ma chère, tout de bon, croyez-vous que, si je voulais entamer une conversation sérieuse avec un collectiviste quelconque, il s'y prêterait ?

— Un collectiviste ? — répéta la marquise consternée. — Mon Dieu ! Lourenço, est-ce contre de telles espèces que vous voulez m'employer ?...

Lourenço da Veiga sourit :

— N'allez pas croire, très chère, que d'abord je prétends du tout vous « employer... » Et quant aux « espèces », je vous assure que M. Miguez Noronha, par exemple, est un homme fort bien élevé.

— Je n'ai jamais entendu son nom.

— Soit... Vous avez peut-être entendu celui de M. Vasco Ortigão ?

— Assurément oui ! on dit que c'est un homme effrayant ?

Lourenço da Veiga sourit encore :

— Quant à cela, nous sommes d'accord ! Je crois même M. Ortigão plus effrayant que vos belles amies et vous n'imaginez. Mais il n'en est pas moins quelqu'un de fort correct, et j'aurai plaisir à vous le présenter.

Madame da Veiga ouvrit des yeux très grands :

— A me le présenter, vous ? Sera-ce ici, monsieur ?

— Non, — dit Veiga : — il faudrait qu'il acceptât d'y venir, et je sais qu'il n'accepterait pas. Je l'ai rencontré dans la rue, aujourd'hui même, je l'ai salué, et j'ai vu la façon dont il m'a répondu... courtoisement d'ailleurs... Mais n'importe la courtoisie : il ne viendrait pas ici. Nous choisirons donc un autre terrain, un terrain neutre... Le Président pourrait donner une garden-party dans une des terres royales... à Queluz, par exemple...

— Oh ! oui ! — fit vivement Maria-Pia : — les jardins de Queluz sont si beaux ! Ce serait charmant...

— Et cela vous ferait un cadre digne de vous. Un cadre auquel Vasco Ortigão ne pourra pas être insensible, car il est homme de goût autant qu'homme correct. Vous le persuaderez donc s'il peut être persuadé...

— Monsieur, — dit la marquise Maria-Pia, — je ferai tout pour accomplir votre volonté. J'ai seulement peur, le moment venu, de ne plus me rappeler tout à fait bien les choses que vous venez de m'expliquer. Mais je songe que je suis très amie avec Francisca de Setubal, la fille du Président. Elle acceptera sûrement de m'aider dans cette affaire. Elle doit savoir la politique mieux que moi, ce n'est pas difficile ! elle parlera donc bien plus adroitement. Et, de toutes façons, elle est si jolie que monsieur Ortigão et ses amis ne pourront pas manquer d'en être touchés...

— Maria-Pia, — dit le marquis da Veiga, — vous avez tout compris le mieux du monde. Et vous êtes encore plus jolie que Francisca de Setubal, ne l'oubliez pas...

4

Sitôt levée la séance du conseil des chefs collectivistes, Ramalho, Noronha, Valadarez et les autres avaient un à un quitté la permanence. Et seuls s'y étaient attardés Vasco Ortigão et son jeune frère José.

Vasco Ortigão avait quinze ans de plus que José. Et il était arrivé entre eux ce qui arrive souvent entre deux frères, dont l'un est de beaucoup l'aîné de l'autre, et qui s'aiment d'une grande tendresse : Vasco était père et frère tout ensemble, et José frère et fils. Vasco, orphelin avant d'être majeur, avait d'ailleurs élevé son cadet. Et, quoiqu'il se fût marié par la suite, et que le mariage des aînés ruine souvent l'intimité fraternelle, Vasco n'avait jamais cessé d'être pour José le plus attentif des tuteurs, et José pour Vasco le plus fervent, le plus enthousiaste des disciples, et le plus obstinément dévoué.

Seuls maintenant dans la petite maison aux issues si nombreuses, assis tête à tête et regardant, par une baie large ouverte, la nuit tout étoilée qui s'épanouissait sur Lisbonne, le frère aîné et le

frère cadet, l'un ni l'autre, ne se décidaient à s'en aller, à se séparer, — car ils n'habitaient pas ensemble. José Ortigão, qui n'aimait pas la femme de son frère, avait obtenu de celui-ci un logis de garçon, depuis quelques mois. Car Vasco, maître chez lui, voire, maître assez despotique à ses heures, avait, au temps de son mariage, exigé que son frère fût l'enfant de sa nouvelle maison. Et Filomena Valadarez, femme de Vasco, avait tout accepté. Non que Filomena fût douce ou docile. Elle était sœur de Ramiro Valadarez, qui était tout le contraire. Mais elle aimait son mari, — à sa manière. — Et elle le respectait, et elle l'admirait, et elle espérait en lui. Cela surtout, peut-être.

— Frère, — murmura José, rompant tout à coup le silence, — je suis sûr qu'il est très tard.

— Crois-tu ? — dit Vasco.

Il était tout allongé dans un fauteuil qui ressemblait à une chaise longue. Il n'avait pas envie de se relever.

— Frère, — reprit José, — Filomena t'attendra. Tu sais qu'elle n'aime pas à attendre.

— Et toi, — dit Vasco, qui se prit à rire, — n'as-tu personne chez toi qui t'attende, et qui soit impatient, ou impatiente ?

— Oh ! frère !... — fit José, rougissant, — tu sais bien...

Vasco Ortigão se souleva pour embrasser son frère :

— C'est vrai, je sais, — dit-il ensuite. — Tout

de même, José, il faudra tôt ou tard que tu te décides à vivre, à vivre tout de bon...

— Frère, — dit José, rougissant davantage, — je t'assure que rien ne presse... Tu vis d'ailleurs tellement, toi ! Tu as dû prendre toute la vitalité de la famille !

— Mon petit ! — fit Vasco, tendant une main.

José Ortigão saisit cette main, la serra, puis l'appuya sur son front.

— Frère, — dit-il, — tu ne sauras jamais ce que tu es pour moi...

Ils se turent. Le vent du nord était tombé, et la nuit portugaise les enveloppait tendrement de sa douceur.

— Ne partirons-nous pas ? — recommença José, un peu plus tard.

— Pourquoi diable ? — grogna Vasco, qui regardait la nuit. — Tu es si pressé de me renvoyer à la bauge ?

Et José se prit à rire :

— Frère, voyons ! tu n'es pas un sanglier !

Vasco le regarda sérieusement :

— Je n'en sais rien, — dit-il. — Après tout, peut-être. Mais les sangliers ont toujours eu envie d'être des cerfs, — ou des lions...

— Tu es un homme, — riposta le cadet : — c'est mieux ! Un grand homme, frère !

— Peuh ! — fit l'aîné, — tu anticipes. Plus tard, qui sait ? Mais, pour l'instant, un pauvre homme. A propos, dînes-tu chez moi ?

José Ortigão regarda vers la gare, qui, en contrebas, étincelait de feux.

— Frère, tu sais que Filomena ne m'aime pas beaucoup...

— C'est vrai, — dit Vasco, sarcastique : — elle ne t'aime pas beaucoup, elle n'aime pas à attendre, elle attend déjà depuis trop longtemps... Le dîner sera cordial, je vois cela d'ici. Va-t'en, petit frère ! Va retrouver des amis, de vrais amis ! As-tu de l'argent ?

— Toujours plus qu'il ne m'en faut, frère.

— Ah ! vrai révolutionnaire que tu es ! Tiens, écoute : va dîner au *Fer à repasser*, et pense à moi...

— Frère, je pense à toi toujours. Tu ne sors pas avec moi ?

— Je sors derrière toi, c'est promis. Va, José...

Et, comme il avait dit, Vasco Ortigão sortit derrière son frère, — une demi-heure après...

Il habitait officiellement dans le quartier neuf du nord de la ville, à toucher le parc Édouard VII. Et officiellement n'est pas virtuellement. Vasco Ortigão avait, dans sa maison, sa femme, — Filomena, née Valadarez. — Et, s'il ne couchait pas toutes les nuits dans le lit conjugal, — trop bon collectiviste pour imiter Leurs Majestés Louis XIV et Louis-Philippe Ier, — il y couchait tout de même le plus souvent qu'ailleurs.

Filomena Ortigão n'était d'ailleurs pas de ces femmes qu'on peut sans inconvénient pousser à bout. Elle était du peuple, elle en avait les qualités et les défauts, les niaiseries et les grandeurs.

C'était une femme de trente ans tout au plus, qui

en portait plutôt cinquante que quarante. Une longue créature osseuse, rigide et dure, fort encline a confondre ses goûts, ses opinions et ses préjugés avec la vertu. Sévère pour elle-même, mais sévère davantage pour autrui. Une femme, pour certains hommes, insupportable. Par ailleurs, quelqu'un ; — quelqu'un que Vasco Ortigão, en un jour de besoin, eût trouvé.

Il avait épousé Filomena quelque douze ans plus tôt, dans le temps qu'elle était une ouvrière très jeune et jolie, et qu'il était, lui, un étudiant que le collectivisme exaltait. Leur mariage, ainsi conclu, avait tout naturellement été ce que sont les mariages d'inclination, contractés trop tôt, entre partenaires trop différents : un feu de paille, qui d'abord étincelle et brûle, puis s'éteint net, sans laisser de braises, sans laisser même de cendres chaudes. L'amour de Vasco et de Filomena, après avoir flamboyé, était mort. Trop d'incompréhensions réciproques étaient entre eux, qu'aucune entente sensuelle n'aurait pu dissiper. Et les ententes sensuelles, d'ailleurs, se dénoncent plus vite que les autres.

Il en résultait, douze ans écoulés, que Filomena et Vasco continuaient de vivre côte à côte, ou presque, sans nulle intimité vraie. Et, pourtant, Filomena Ortigão était la sœur — la sœur aînée — de Ramiro Valadarez. Et Ramiro Valadarez était le premier des lieutenants de Vasco, — son bras droit.

Au fait, si Ramiro n'avait pas été le frère de Filomena, peut-être Vasco se fût-il attardé plus

souvent et plus longtemps dans sa permanence, au lieu de rallier à peu près chaque soir sa maison, près le parc Édouard-VII...

Il venait d'y arriver. Une servante, accourue en entendant rentrer le maître, l'accueillit avec ce sourire fervent que tout le peuple de Lisbonne offrait en hommage à l'homme providentiel en qui les pauvres, les déshérités, les mécontents, les envieux, les révoltés, et bien d'autres gens de toutes catégories avaient mis leur espoir, espoir d'autant plus éperdu qu'il était moins précis.

Vasco Ortigão, souriant lui-même à la servante, entra droit dans la plus vaste pièce du logis, laquelle servait à la fois de salon et de cabinet de travail. Filomena Ortigão, à l'ordinaire, n'entrait guère dans cette pièce-là, qu'elle laissait assez dédaigneusement à son mari, professant qu'une dame du parti socialiste n'a pas besoin de salon, et qu'une salle à tout faire est assez bonne pour qu'on s'y tienne du matin au soir, qu'on y dîne, qu'on y déjeune, et qu'on y reçoive ses amis. Ce pourquoi Vasco, entrant dans son salon, fut surpris d'y trouver sa femme, et, avec elle, Ramiro Valadarez.

— Quoi ? — dit-il, — regardant d'abord Valadarez, et lui faisant un geste de bienvenue, — quoi ? m'attendiez-vous ? non pas pour dîner, je suppose ?

On dîne tard au Portugal. Mais neuf heures étaient bien passées. Et Vasco qui se souciait peu des repas, et beaucoup de sa liberté, avait une fois

pour toutes exigé que l'on se mît à table chez lui sans jamais s'occuper du maître, qu'il y fût ou qu'il n'y fût pas.

— Non, non, — fit Filomena, qui commença par hausser les épaules : — on te connaît ! on ne t'attendait pas. J'ai dîné, moi.

— Avec Ramiro ? c'est bien !...

— Non, frère ! — fit Ramiro Valadarez : — j'étais seulement venu vous embrasser, elle et toi, tout à l'heure... Mais, quand je suis arrivé, tu avais ici une visite... une visite que Filomena avait reçue...

— Une visite ?

— Spur, qui aurait voulu te parler, et qui m'a parlé, à ton défaut.

— Ah ? — fit Vasco Ortigão, changeant de ton : — Spur était ici ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je viens de te le dire : il voulait te parler.

— De quoi ?

— De la note américaine.

— Ah ! je savais bien qu'il savait... Je vous l'ai dit tout à l'heure, rappelle-toi, Ramiro...

Valadarez n'eut pas le temps d'acquiescer. Ortigão, sourcils froncés, s'était interrompu, net :

— Ramiro ! répète : il voulait me parler ?

— Oui. Il l'a dit.

— Il a menti ! Puisqu'il savait tout, il savait aussi que j'étais à la permanence. Quand tu es arrivé ici, toi, il était déjà là... Filomena ! il était là depuis quelle heure ?

— Sais-je ? — fit la femme, hostile.

Vasco, d'un regard en harpon, plongea dans les yeux qui cédèrent.

— Il était là depuis trop longtemps ! Qu'a-t-il dit ?

— Il a dit à peu près ce que toi-même...

C'était Valadarez qui avait répondu. Ortigão l'arrêta d'un clappement de langue :

— Eh ! je sais ce qu'il t'a dit, à toi. Mais je ne sais pas ce qu'il lui a dit, à elle.

Elle, — Filomena, — serrait les lèvres :

— Que veux-tu qu'il m'ait dit ?

Mais Vasco, sans mot dire, continuait de la fouiller du regard. Elle remua deux ou trois fois la tête dans les épaules, comme gênée, puis, tout à coup :

— Si tu tiens à le savoir... et tu le sais probablement mieux que moi... il m'a conseillé de te surveiller un peu... Je t'en prie ! n'aie pas l'air de tomber de la lune !... Et quand je lui ai dit que j'avais d'autres chats à fouetter, et que je n'en étais plus à compter toutes tes pintades, il m'a fait son plus grand salut, et m'a répondu qu'il s'en doutait bien, et qu'il voyait quelle femme j'étais, mais que, cette fois-ci, il ne s'agissait peut-être pas seulement de coucheries.

— Comment ?

— Comme cela ! Il m'a même demandé si j'étais une vraie collectiviste. Et, comme je me fâchais, il m'a fait des excuses, et m'a dit que, pourtant, tout irait mieux si j'ouvrais l'œil.

Vasco Ortigão ne cilla même pas. Il considé-

rait cette femme qui venait de parler : sa femme.

Il dit, après un temps :

— Tu ne l'as pas soufflété ?

— Qui ?

— Spur.

— Es-tu fou ?

Valadarez, qui regardait Ortigão, le vit sourire :

— Non, — dit Ortigão. — Je ne suis pas fou, moi. Mais tu l'as entendu, toi, Ramiro. Que penses-tu de ce qu'elle a dit ?

Il affectait de ne plus même apercevoir Filomena, quoique toujours debout devant lui.

— Sais-je ? — répondit Valadarez, souriant comme souriait le chef.

Lui aussi semblait ignorer que sa sœur fût là. Il pousuivit même, parlant d'elle comme d'une absente :

— C'est à toi de deviner sa pensée, car elle n'avouera rien, c'est évident. Elle est envoûtée par cet homme-là, Spur...

Sans doute y avait-il là quelque vérité, car Filomena se dressa comme un serpent sur sa queue :

— Envoûtée ? — gronda-t-elle, furieuse. — Qu'est-ce que tu entends par là, idiot ?

Elle l'injuriait. Il fit comme s'il n'avait pas entendu. Mais Vasco Ortigão, lui, s'irrita :

— Assez, — dit-il. — Tais-toi et va-t'en.

On ne résistait guère à Vasco Ortigão. Filomena, muette et crispée, s'en alla.

— Eh bien ? — dit alors Vasco, demeuré seul avec Valadarez.

Valadarez parla. Mais Ortigão s'étonna bientôt :

quoique disant beaucoup de choses, Valadarez continuait d'être fort discret.

— Je suis de ton avis, — répéta-t-il à maintes reprises. — Spur, venant ici, et sachant que Filomena y était seule, devait avoir eu déjà des relations avec elle. Mais je ne sais rien de cela.

— Toi ? — fit Vasco. — Toi, le frère et le confident, toi, le conseil de Filomena ?

L'autre asquiesça de la tête, puis élargit les bras. Il ne savait réellement rien. Il l'affirmait de toutes ses forces.

— Soit, — dit Vasco tout à coup. Et sa voix fut alors différente. — Je te crois, Ramiro. Mais j'ai une autre question à te poser. Écoute, et réfléchis avant de répondre, car, si j'agis, tu auras ta part de responsabilité. Spur a dit ce qu'il a dit : qu'il ne s'agissait pas seulement de coucheries, désormais. Tu as entendu ?

— Oui, — dit Valadarez.

— Eh bien ! voici ma question : sais-tu ou ne sais-tu pas ce dont il s'agit ?

— Je ne sais pas.

La réponse avait été nette. Ortigão tenait sous ses yeux les yeux de Valadarez. Et les yeux de Valadarez ne se détournaient pas.

— Bien ! — fit Ortigão. — Tu ne sais pas, et je préfère que tu ne saches pas. Mais soupçonnes-tu ?

— Oh ! — fit Valadarez vivement, — je soupçonne toujours et je soupçonne trop. Mais, aujourd'hui, je n'ai pas de soupçon précis.

— S'il t'en vient, c'est à moi, le premier, que tu en feras part ?

— Oui, certes !

— Tu le promets ?

— Oui.

— Merci. Bonsoir. Ramiro, sur toutes choses, sois-moi fidèle ! Tu sais que, mon seul frère excepté, je n'aime personne au monde comme je t'aime.

— Je sais, et je suis fier, — dit Ramiro Valadarez.

Et, Vasco Ortigão lui tendant la main, il le prit à pleins bras, par le corps, et lui baisa la joue.

5

— Frère, — disait, huit jours plus tard, José Ortigão à Vasco, — frère, iras-tu réellement à cette fête ?

— Ce n'est pas une fête, — répliqua Vasco Ortigão. — Et j'irai. Pourquoi n'irais-je pas ?

Le président de Setubal venait d'inviter tout Lisbonne à une garden-party dans les jardins du palais royal de Queluz. Et tous les principaux personnages politiques, tous les chefs de parti, spécialement, y avaient été conviés. En sorte qu'en effet la dite garden-party prenait plutôt l'apparence d'une convocation générale des États de la nation, ou d'un patriotique appel à la concorde, que d'une quelconque mondanité. Vasco Ortigão, s'en étant fort logiquement avisé, n'avait pas cru devoir refuser l'invitation présidentielle, et Miguez Noronha, invité, comme lui, avait accepté comme lui, sur son ordre exprès. Certains hommes du parti, au mépris de la discipline collectiviste, qui est pourtant étroite, s'étaient permis de critiquer — très discrètement — la décision du chef. Des-

quelles critiques José Ortigão s'inquiétait, plus qu'il n'eût peut-être fallu. C'était du moins l'avis du frère aîné.

— As-tu entendu quoi que ce soit ? je veux dire : entendu de tes oreilles ?

— Frère...

— Je ne te demande pas de noms ! Moi vivant, tu ne trahiras jamais personne. Réponds toutefois.

— Frère, de mes oreilles je n'ai rien entendu. Mais Ramiro a entendu, lui, et m'a répété.

— Ramiro ?... Bah !...

Vasco Ortigão connaissait à merveille tous ceux qu'il avait intérêt à connaître. Que Ramiro Valadarez fût ambitieux, et que cette ambition pût l'entraîner à mille habiletés, quelques-unes tortueuses, Vasco Ortigão le savait. Mais il s'en souciait peu, se sachant soi-même indispensable à tous.

— Ils ne sont rien sans moi, et surtout ne pourraient rien devenir. Au surplus, il faut prendre les hommes pour des hommes et non pour des anges, ou l'on serait bête à rendre des points aux moscoutaires. Jalousies, envies, vanités, égoïsmes, luxures et sottises, il faut coudoyer tout cela, et tout de même avancer sur le chemin de la vie. Au moins sais-je que moi, et peut-être moi seul, ne suis-je poussé vers mon but ni par l'égoïsme, ni par la vanité, ni par l'envie, et pas même par l'orgueil, puisque je désire seulement extirper de cette pauvre terre quelques racines d'ignorance, de fanatisme et d'iniquité !

A Queluz de Baixo, la garden-party présidentielle fut du meilleur goût. Nulle magnificence : les temps magnifiques, au Portugal, sont périmés, et leurs derniers vestiges se sont effacés le jour que le dernier des Bragance quitta pour la dernière fois sa terre ancestrale. Mais beaucoup d'élégance, et toute cette courtoisie raffinée que le reste de l'Europe ignore. Quand notre Balzac, voulant donner un amant à la vicomtesse de Beauséant, la plus noble de ses héroïnes, le lui choisit Portugais, et le nomma marquis d'Ajuda Pinto, Balzac, qui ignorait tout du Portugal, prouva qu'il avait l'instinct de la vérité.

Queluz de Baixo est un délicieux château, fort mal entretenu, et demi plein d'objets d'un art contestable. Mais les jardins de Queluz sont parmi les plus beaux de la planète. Ce sont des jardins français, et purement français. C'est-à-dire qu'un Français, les voyant, le dirait. Mais il aurait tort : les jardins de Queluz sont portugais, purement portugais. Il est vrai qu'en matière de jardins, comme en beaucoup d'autres matières, la France et le Portugal sont nations jumelles. C'est ce qu'on ignore un peu partout. Que de gens, en Europe, se représentent même le Portugal comme une simple annexe de l'Espagne ! Or, de l'Espagnol au Portugais, la distance est exactement celle qui sépare le paysan du matelot. Tandis que Vasco de Gama, Sébastien Cabot, Jean Bart, Lapérouse et Magellan sont indiscutablement frères.

Il y a donc, dans les jardins de Queluz, des buis

et des ifs taillés, des miroirs d'eau, des parterres en mosaïque, des perspectives, et d'énormes massifs d'ormes encadrant le décor. Sur l'un des flancs du palais, au bout d'une longue muraille équarrie dans la verdure, s'arrondit un escalier de pierres, oblique et délicat, qui est un des chefs-d'œuvre de l'architecture du XVIII[e] siècle. C'est là que Vasco Ortigão, qui, les salutations correctes accomplies, se promenait à l'écart, dans la seule compagnie de Miguez Noronha, se trouva tout à coup et fort inopinément face à face avec celui qu'il nommait la crapule : le marquis Lourenço da Veiga, qui se promenait lui-même, une fort gracieuse femme à côté de lui.

Vasco, saluant, allait se détourner. M. da Veiga, s'arrêtant net, le força de s'arrêter aussi. Toutefois, ce fut à Miguez Noronha qu'il s'adressa :

— Oh ! — dit-il, — monsieur Noronha ! combien je suis charmé de vous trouver ici ! C'est une occasion que j'aurais cherché bien longtemps avant d'avoir la chance de la saisir... Voulez-vous me faire le plaisir de causer un moment avec moi ? Monsieur Ortigão aura sans doute la courtoisie de tenir compagnie à ma femme...

La marquise Maria-Pia fit un tout petit geste d'embarras.

— Comment ? — reprit M. da Veiga, — vous ne connaissez pas encore monsieur Ortigão ?

Il présenta, très cérémonieux :

— Monsieur Vasco Ortigão, le premier orateur de notre parlement. Personne n'approche de lui. La marquise da Veiga...

Et il entraîna Miguez Noronha, laissant tête à tête Maria-Pia et Vasco.

Vasco, ayant salué fort bas Maria-Pia, marchait à petits pas à côté d'elle. Maria-Pia, souriante et gênée, ne savait que faire de ses yeux.

Il avait pensé, dès qu'il l'avait vue :

— José a raison. Elle est infiniment jolie.

Elle, qui d'ailleurs ne le regardait pas, pensait sans plus :

— Je ne saurai jamais dire à ce monsieur tout ce que Lourenço veut que je lui dise. Alors, il est peut-être préférable que je ne dise rien du tout...

Et ce fut presque involontairement qu'elle commença tout à coup, ayant levé les yeux vers lui... et elle avait levé les yeux parce qu'une pierre de l'allée avait heurté son petit soulier, et qu'elle avait failli trébucher, et qu'elle s'était retenue à lui :

— Monsieur Vasco Ortigão, est-ce vrai que, dès que vous serez au pouvoir, vous et vos amis, vous nous ferez tous fusiller ou étrangler, nous qui ne sommes pas de votre parti ?

Vasco Ortigão se croyait un homme solide en selle. Il perdit tout de même les étriers :

— Oh ! madame, — dit-il, sursautant malgré lui, — qu'allez-vous penser-là ?

— Ce n'est pas vrai ? — dit Maria-Pia, candide. — Ce n'est vraiment pas vrai ? Alors, je suis joliment contente ! Parce que je n'ai pas du tout envie de mourir, vous savez ! Mais tout le monde dit que vous nous tuerez forcément, tous tant que nous

sommes, comme les bolchéviks jadis ont tué tous les Vieux-Russes...

Elle avait débité sa petite tirade bien à son aise. Vasco qui, tout chef et tout apôtre qu'il était, ne manquait pas d'esprit, commença de s'amuser :

— Madame, — répondit-il fort gravement, — même s'il en arrivait jamais ainsi, croyez bien qu'il y aurait des exceptions, et que nous saurions choisir.

Elle éclata de rire. Son rire était frais comme elle et sonnait tout neuf.

— Vous savez, — reprit-elle, — on m'avait bien dit que vous étiez... c'est-à-dire que vous n'étiez pas...

— Oui, — dit Vasco : — que je n'étais pas absolument une manière de cannibale, très sale, et le couteau entre les dents...

Elle éclata de rire encore :

— On ne m'avait pas dit exactement cela... Mais on m'avait dit des choses équivalentes... beaucoup de choses... pour me rassurer, vous comprenez... Car, autant vous le dire tout de suite : avant de vous connaître, j'avais grand'peur de vous...

— Et maintenant ? — demanda Vasco.

— Maintenant... c'est justement cela que je voulais vous dire... maintenant, je trouve qu'on ne m'en avait pas assez dit... ou plutôt qu'il n'y avait pas besoin de me rien dire jamais...

Elle s'embrouillait le plus gracieusement du monde. Vasco, qui la trouvait jolie de plus en plus, se sentit pris de sympathie pour elle :

— Et c'est la femme de ce Veiga ! — songea-t-il soudain. — Quelle pitié !

Alors, il se fit très amical, très gentil, séduisant. Et nul ne l'était comme lui, quand il voulait l'être. Les multitudes le savaient...

— Madame, — dit-il, — on vous avait dit bien plus de choses qu'il ne fallait, car je suis moi-même sans aucune importance. Mais on ne vous a probablement pas dit d'autres choses, qu'il aurait fallu... Car j'ai peur que vous n'ayez bien des préjugés contre notre pauvre parti, qui n'a pourtant d'autre intention que d'amener un peu plus de bonheur sur cette terre pour les hommes de bonne volonté.

Elle leva décidément sur lui ses adorables yeux noirs :

— Monsieur, — dit-elle, — c'est certainement une bien bonne intention. Mais mon confesseur me répète tous les samedis que l'enfer en est pavé, d'intentions excellentes !

— D'honneur, — songea Vasco, — elle est pétrie d'esprit !

Et il ne se retint pas de rire. Sa bouche de César devenait, quand il riait, ce qui était rare, tout ensemble narquoise et tendre. Maria-Pia s'en étonna, et fut toute charmée.

— Après tout, — dit-elle, en faisant sa plus gracieuse mine, — vous avez raison : j'ai peut-être beaucoup de préjugés. La politique et moi, vous savez, on se connaît très peu...

— Oh ! — dit Vasco, — c'est peut-être là une grande chance que vous avez ! Toutefois, si jamais

vous et la politique vouliez faire une vraie connaissance...

— Eh bien ?

— Eh bien ! n'êtes-vous pas la femme du premier ministre ? Le marquis da Veiga est certainement mieux à même que personne de vous expliquer tous les mystères de cette science mirifique dont il est le grand maître officiel.

— Le marquis da Veiga ? — fit Maria-Pia, qui laissa voir une stupeur toute méditative.

Après quoi elle secoua la tête :

— Oui, — dit-elle, — évidemment... Le marquis doit être mieux à même que personne de m'expliquer, comme vous dites... Seulement, voilà ! il ne m'explique jamais...

Elle s'arrêta, le temps de regarder le marquis, qu'on apercevait toujours à côté de Miguez Noronha, tout au bout de la grande allée que bordait la muraille verte des ifs :

— Et puis, — conclut-elle tout à coup, moitié pour elle-même et moitié pour Vasco, — s'il m'expliquait, je suis sûre que je ne comprendrais rien à l'explication.

— Oh ! — fit Vasco, poli : — M. da Veiga passe à bon droit pour un de nos grands esprits les plus clairs.

— C'est sûrement vrai, — répliqua Maria-Pia, convaincue. — Mais, que voulez-vous que je vous dise ? il doit être trop savant pour moi. Je suis tellement ignorante !

— Quand on l'est tout de bon, on ne s'en rend

jamais compte ! — riposta Vasco, qui s'amusait de plus en plus.

Et, soudain, il s'arrêta comme elle s'était arrêtée l'instant d'avant. Une idée lui passait en tête, baroque et folle, mais la plus divertissante au monde. Il prit tranquillement la main de Maria-Pia, la pressa, l'éleva à mi-chemin de ses lèvres, et, sur un ton tout fraternel :

— Je suis moi-même bien ignorant, — dit-il, avec son meilleur sourire. — Mais je sais tout de même un peu de politique... mon métier exige cela, que voulez-vous !... Ainsi donc, le jour que vous daigneriez m'agréer pour professeur, je me figure... c'est peut-être une grande présomption de ma part... je me figure que vous comprendriez toutes mes explications, à moi...

— Eh ! — fit Maria-Pia sans hésiter, — je me figure comme vous !... Quel dommage que tout cela soit impossible !

— Impossible ? pourquoi ? — protesta Vasco. — Oh ! je pense bien qu'il vous serait peut-être délicat de recevoir à l'hôtel da Veiga votre très humble serviteur, le professeur de politique Vasco Ortigão. Mais un poète français a dit quelque part qu'il est des accommodements même avec le ciel. A plus forte raison...

— Vous savez le français ? — dit Maria-Pia, contente.

— Qui ne sait pas le français, en Portugal ? — répliqua Vasco.

Ils avaient cette fois parlé français tous les deux. Et c'est vrai que, non pas exactement tout le

monde, mais tous les gens du monde, en Portugal, savent le français. Mais tous ne le parlent pas aussi parfaitement que faisait Vasco. Et Maria-Pia, qui était bon juge en la matière, en fut, du coup, mieux que contente.

— Mon Dieu ! — songea-t-elle, — ce sera très amusant. Il est tout à fait galant homme. Et, pour une fois, je vais d'ailleurs faire à peu près exactement ce que le marquis m'a commandé, en termes bien exprès...

— Elle n'est pas novice, — songeait Vasco, dans le même temps. — La chose aura donc bien peu d'importance. Voire, il n'est pas mauvais de se ménager dans le camp ennemi de discrètes intelligences... Et puis elle est mille fois mieux que jolie... ensorcelante !... ou mieux, ou pis...

Et, là-dessus, une perspective de conte de fées s'ouvrit à son imagination, qui était aventureuse :

— Le plus drôle, à coup sûr, serait que je fisse une bonne et loyale collectiviste de cette aristocrate incarnée...

— Après tout, — se disait Maria-Pia, très au fond de soi, — ce que le marquis m'a commandé n'est pas si bête... et je parie bien que, si la chose m'amusait seulement pour un sou, je ferais abjurer son collectivisme à ce Vasco, qui décidément est trop gentil pour s'entêter à n'être qu'un chef d'abominables brigands...

Cependant revenaient après une promenade fort longue, et à laquelle un pour le moins des deux

promeneurs n'avait rien compris, le marquis Lourenço et Miguez Noronha.

— Monsieur, — dit le marquis, saluant fort gracieusement Vasco Ortigão, — je suis plus confus que je ne saurais dire de vous avoir privé si longtemps de votre ami. Mais je ne saurais dire que je le regrette. Monsieur Noronha est un homme d'un tel mérite que j'aurais trop perdu à ne pas le connaître un peu mieux que je n'avais pu jusqu'à ce jour... Au moins, ne vous êtes-vous pas trop ennuyé dans la compagnie de cette petite fille ?... Car la marquise n'est rien de plus, et il ne faut pas du tout la prendre au sérieux...

— Personne jamais ne l'a fait, — dit Maria-Pia, de la meilleure grâce du monde.

6

Sur le Rocio, midi sonnant, — la bonne heure pour n'être espionné par personne, — Ramiro Valadarez avait rencontré Filomena Ortigão. Comme par hasard, Filomena revenait, avec un filet de légumes et de fruits, du marché de Figueira. Valadarez sortait, tout négligemment, de l'illustre café chéri des révolutionnaires de toutes les révolutions.

— Eh bien ? — questionna Filomena, sans préambule.

— Eh bien ! — répondit Valadarez, — ce n'est rien d'inquiétant. Il en a parlé lui-même à José, sans lui demander nul secret. Et, d'ailleurs, Noronha était là, quand la chose est arrivée. Il a donc vu, et il en rit.

— Qui est-ce ?

— Oh ! rien du tout. Une femme qui ne compte pas. Ah ! si on lui avait jeté dans les jambes une jeune fille, ou même une femme mariée, mais irréprochable... quelqu'un, enfin !... ç'aurait pu

être dangereux... Il a tellement d'imagination...

— Enfin, qui est-ce ?

— Je te dis : moins que rien : la femme du Veiga. Une qui n'existe pas. Une qui n'est pas même intellectuelle. Je te le dis, Filomena, n'aie aucune sorte d'inquiétude. Ils ont joué contre nous, mais ils ont mal joué, et ils perdent. Quels imbéciles ! choisir cette Maria-Pia !... Ah ! quand nous les aurons remplacés, quoi que nous fassions, le Portugal gagnera au change !

— Vous ne les remplacerez jamais, s'il ne vous met lui-même à leur place, — trancha rudement Filomena Ortigão. — Et tu le sais aussi bien que moi. Lui seul, Vasco, peut...

— Je sais ! — interrompit à son tour Valadarez, sur un ton de vinaigre tourné.

Il n'ignorait nullement, en effet, ce qu'il valait lui-même, et ce que valait Vasco. Car il n'avait ni vanité, ni aveuglement. Rien que de l'orgueil et de l'envie. Il acceptait donc, sans rechigner, l'écrasante supériorité du chef. Mais il en souffrait un martyre. Et, naturellement, il acceptait mal qu'on lui retournât, sans utilité, le fer dans la plaie.

Il regarda Filomena avec des yeux mauvais :

— Cette Maria-Pia, d'ailleurs, — dit-il négligemment, — est une assez jolie poupée.

— Je suis habituée à subir les poupées, — riposta brutalement la femme de Vasco Ortigão. — Et je m'en soucie très peu, pourvu qu'elles restent les poupées, et que je reste, moi, la femme.

— Évidemment, — grogna Ramiro : — lui, dictateur, pourvu que tu couches à Belem...

C'était au palais de Belem que le président de Setubal résidait.

— Tais-toi donc, plein de mensonges ! — éclata Filomena Ortigão. — Tu sais depuis toujours que, moi et l'ambition, nous ne dormons pas dans le même lit. Etre honnête femme, et que mon mari ne coure pas, c'est tout ce que j'ai jamais souhaité, avec du pain à la maison.

Valadarez regarda par terre. Elle avait dit vrai. Nul ne le savait mieux que lui, son frère.

— Ne te fâche pas, — dit-il, conciliant. — On parle et on parle, mais ce ne sont que des mots. Et je te connais, n'est-ce pas ? Laissons les sottises, et disons ce qu'il faut dire. Le parti avant tout, et la dictature collectiviste...

— Oui, — fit Filomena, sarcastique : — l'assiette au beurre.

— Si tu veux ! il est temps que le prolétariat mange du beurre. On lui a trop rogné le pain.

— Non, — dit Filomena.

— Comment, non ?

— Non, pas de ces phrases-là, toi. Tu n'es pas Ortigão. Tu me connais peut-être, mais je te connais sûrement. On est frère et sœur, n'est-ce pas ? Ne pérore pas pour moi, ça ferait des péroraisons perdues. Et deviens ministre tant que tu voudras, je ne demande d'ailleurs pas mieux. Moi aussi, je les déteste, tous ceux qui sont aujourd'hui les maîtres, nos maîtres. Mais tu as besoin de mon homme, est-ce vrai ? Alors, n'essaie pas de te passer de lui, ça te réussirait mal. Et, surtout, n'essaie pas de te passer de moi, ça te porterait malheur.

Valadarez la scruta d'un coup d'œil.

— Oui, — dit-elle, — oui, petit. J'ai dit ce que j'ai dit.

Il regarda d'un autre côté, sans piper.

— Et j'ajoute ceci, — acheva-t-elle : — Je ne veux pas que sa nouvelle poupée ait plus d'importance pour lui que ses anciennes. As-tu compris, mon ami ?

— J'ai compris, — articula Ramiro Valadarez, qui avait recommencé de sourire. — Tu as d'ailleurs raison jusqu'au cou, Filomena. Tu es mariée, n'est-ce pas ? tu veux garder ton mari, ça se comprend... et je suis ton frère. Compte sur moi, comme je compte sur toi... Mais, si Spur revient te voir...

— Je ne le recevrai plus, — dit Filomena, nettement : — cet homme-là ne vaut rien, et je sens qu'il complote contre Ortigão.

— Non, je te jure ! — plaida Valadarez : — il est plus révolutionnaire que toi et que moi... Mais il se méfie... Ils ont été tellement trahis, ceux de Moscou...

— Ils ont trahi davantage !

— Non, non ! tu te trompes... Enfin, s'il revient te voir...

— Je ne lui dirai rien, rien, et rien.

— Ne lui dis rien, mais préviens-moi.

— Je te préviendrai, ou je ne te préviendrai pas. Ça dépendra de toi. Cette femme, dont tu as parlé...

— Qui ?

— Cette femme, voyons !

— Ah ! la Veiga ?

— Oui. Tu me préviendras, toi, de tout ce qui arrivera entre elle et Vasco...

— Ma parole !

— Ta parole, ce n'est pas grand'chose... Je te connais si bien, Ramiro !... Mais il y a ton intérêt. Prends garde que, si tu ne me prévenais pas...

— Je te préviendrai, sois tranquille !...

— Je suis tranquille. Elle devrait être moins tranquille que moi, cette Veiga...

— Laisse faire, — dit Valadarez : — que je sois le maître, seulement une heure, et j'en ferai quelque chose dont toi-même auras pitié, Filomena...

DEUXIÈME PARTIE

MARIA-PIA

I

Quatre semaines avaient passé. Un soir que Vasco Ortigão était à ce logis qu'il nommait sa permanence, des gens inattendus heurtèrent à sa porte.

— Qui donc ? — songea Ortigão. — Ce n'est pas là le coup de poing de José...

C'était pourtant José. Mais il n'était pas seul. Et, sans doute, un autre que lui avait heurté.

Vasco Ortigão, ayant ouvert, vit plusieurs silhouettes. Il était déjà tard, on distinguait mal les visages.

— Qui vient ? — dit-il, prêt à refermer.

— Moi, frère ! — dit José Ortigão. — Et voici Joaquim Ramalho, et voici Noronha, et voici notre frère Ramiro... et voici aussi Spur, notre ami...

Vasco Ortigão fronça imperceptiblement ses sourcils durs, puis s'effaça, pour laisser pénétrer les visiteurs.

Spur, debout, n'avait pas cinq pieds de haut. Assis, on lui en eût donné six. — Tout pour le buste, rien pour les jambes. — Cette seule particularité mise à part, Spur avait l'air de n'importe qui. Pis : de tout le monde. Front moyen, nez moyen, menton moyen, teint quelconque, bouche quelconque et deux yeux sans couleur : ni gris, ni bleus, ni bruns, ni noirs, ni verts. L'homme était sans couleur non plus, — c'est-à-dire sans couleur visible. Et sa voix lui ressemblait, incolore comme lui. Vasco Ortigão, devant Spur, reculait toujours d'une semelle, comme toute bête à sang chaud recule devant un serpent.

Spur était entré le cinquième, derrière Valadarez, derrière Noronha, derrière Ramalho, derrière José. Il s'assit le cinquième aussi. Et il ne parla pas. Il ne regardait d'ailleurs personne. Et, quand la discussion s'engagea, il y marqua la plus totale indifférence.

Car il y eut discussion. Voire, discussion vive, et dont trois au moins des visiteurs, — Ramalho, Noronha, Valadarez, — s'étonnèrent, et ne cachèrent pas qu'ils étaient étonnés.

Le premier mot avait été dit, en effet, par Joaquim Ramalho, en sa qualité de doyen de l'assistance et de vétéran du parti. Joaquim Ramalho, — soixante ans, qui comptaient pour quatre-vingt-dix, — avait d'emblée posé la question principale et fixé l'ordre du jour, à sa manière, qui était la

manière d'autrefois, la solennelle. Nul républicain français, de cet an barbu que fut 1848, n'eût désavoué Joaquim Ramalho, apostrophant ainsi son chef, ami et disciple :

— Vasco ! toi-même, un jour que, moi qui suis vieux, je t'avais dit, à propos de révolutions, de vieilles sottises, — te souviens-tu ? nous parlions d'occasions favorables, et je croyais qu'il n'était besoin d'aucune occasion, quand on a tout le peuple avec soi... — ce jour-là, tu m'as répliqué et superbement répliqué que le peuple était un faible enfant, et que pour l'affranchir des hommes forts étaient nécessaires, lesquels hommes forts devaient saisir au vol toutes les occasions. Or, il était alors question d'une occasion qui devait incessamment s'offrir. Et voici Noronha qui, tout à l'heure, nous affirma que cette occasion s'offrait, aujourd'hui ou demain, sans plus tarder.

Miguez Noronha, sur-le-champ, était intervenu :

— C'est-à-dire que je sais de bonne source que le ministre Veiga s'est entretenu ce matin avec le président de Setubal, et qu'ils ont ensemble décidé que la note américaine serait sans délai communiquée au Parlement, et que le Président, le même jour, adresserait une proclamation au peuple.

— Évidemment, — interrompit alors Valadarez, — pour eux c'est la meilleure tactique.

— Évidemment, — répéta José Ortigão, — qui regardait son frère.

Mais, Vasco Ortigão, ayant tout écouté, ne répondit rien.

Il regardait tour à tour chacun de ceux qui avait

parlé. Et, par intervalles, il regardait Spur. Spur, silencieux comme lui-même...

Et ce fut Miguez Noronha qui revint à la charge :

— Chef, — dit-il, — nous sommes parlementaires tous deux, et les seuls du parti aux Cortès. Tu nous as naguère expliqué, le plus justement du monde, qu'un coup de force sur la place du Commerce, sur le central des postes, sur les ministères, sur le cervelet de Lisbonne enfin, ne pouvait aboutir, c'est-à-dire sans ruissellement de sang, qu'autant que toi ou moi aurions attiré aux portes de la Chambre une cohue turbulente, et toute la police à la suite de cette cohue. Une interpellation, bien préparée, bien annoncée, obtiendrait peut-être ce résultat.

— Peut-être, — dit Vasco Ortigão.

Il parlait pour la première fois. Tous le regardèrent.

— Frère, — dit Valadarez, — ta proposition nous avait paru sage à tous. Et toi-même la donnais pour infaillible.

— C'est vrai, — dit Vasco.

— Eh bien ? n'es-tu donc plus d'avis, comme tu l'étais, que l'ultimatum américain, — on peut l'appeler de ce nom, sans mentir ! — n'es-tu plus d'avis que cet ultimatum constitue pour nous la plus sûre occasion que nous aurons jamais de prendre le pouvoir ?

— Si, — fit Vasco.

Il semblait qu'on lui arrachât chacune de ses réponses.

— Alors ? — repartit Valadarez, pressant, —

vas-tu donner aux formations du parti l'ordre de mobilisation ?

— Oui, — dit Vasco Ortigão : — s'il le faut.

— Eh ! — s'écria Noronha, bouillant comme il était toujours, — pourquoi ne le faudrait-il pas ?

Vasco Ortigão hésita à répondre. Jamais encore on ne l'avait vu hésiter. Il y eut une stupéfaction. Spur lui-même, une seconde, leva les yeux. Il les rebaissa tout de suite. Déjà Vasco, surmontée sa distraction — ou sa défaillance — d'un instant, parlait, net :

— Compagnons, — dit-il, — je n'ai changé ni d'opinion, ni de résolution. Une occasion s'offre à nous d'être demain les maîtres. Et je me crois capable de saisir cette occasion d'une telle main que pas un cheveu n'en cassera. Autrement dit, l'affaire m'apparaît certaine, et je garantirais qu'elle ne serait pas sanglante. Faut-il, cela étant, la risquer, c'est une autre question, à laquelle, depuis notre dernière délibération, j'ai réfléchi.

Il se tut, et sembla réfléchir encore.

— Eh bien ? — fit Noronha, impatient.

— Eh bien ! — fit Ortigão, qui se leva soudain, — compagnons, il m'est venu un scrupule.

Du coup, nul ne souffla. Et la stupéfaction devint stupeur : il n'est pas d'usage, parmi les révolutionnaires d'aucune sorte, et surtout parmi les révolutionnaires du prolétariat, de faire cas d'un scrupule quelconque. Le scrupule est aristocratique au premier chef.

Vasco Ortigão, d'ailleurs, passait outre, et se je-

tait dans une de ces harangues brèves et brûlantes dont il était familier :

— Compagnons, — disait-il, un scrupule m'est venu, et j'ai voulu, d'abord m'en expliquer avec vous. Car je suis le chef, et, quand j'ai commandé, nul n'a d'autre alternative que d'obéir. Mais ce m'est une raison de plus pour ne commander qu'à bon escient. Le prolétariat avant tout ! Nous ne sommes que ses serviteurs. Or, voici. Demain, M. da Veiga, parlant au nom du Président, révélera au parlement, donc au pays, l'ignoble ultimatum américain.

— Oh ! — interrompit Valadarez, — pas demain : Noronha s'est mal exprimé. Nous avons tout lieu de croire que Veiga ne lira le message présidentiel que dans huit ou dix jours. Sans doute le gouvernement veut-il avoir le temps de se précautionner...

— Soit, — reprit Vasco. — Nous sommes d'ailleurs d'accord là-dessus, et mes renseignements avaient précédé les vôtres. Mais n'importe la date de l'événement. M. da Veiga, disais-je, révélera donc au pays l'ultimatum de Washington. Le pays se cabrera sous l'outrage, et, nous aidant, désarçonnera le gouvernement et le régime. Nul doute là-dessus. Et nous serons au pouvoir. Alors ?

— Comment, « alors » ?

— Oui. Que ferons-nous ? Je veux dire en ce qui concerne l'ultimatum américain ?

— Eh bien ! — fit Noronha, parlant avant de penser, — nous...

Et il s'arrêta net. Les autres se taisaient, tous

pris de court. Spur pencha doucement la tête de côté.

— Que ferons-nous ? — répéta Vasco Ortigão. martelant ses syllabes. — Je vais vous le dire si vous l'ignorez. Nous accepterons l'utimatum, comme le président de Setubal l'eût accepté. Car aucune autre alternative ne s'offrira.

— C'est vrai, — dit le vieux Ramalho.

— Sans doute, — fit Valadarez : — et puis ?

— Et puis ? — et la voix d'Ortigão se fit soudain tranchante comme une lame : — et puis le peuple, quand il aura vu que nous ne savons ni ne pouvons mieux faire que ceux que nous aurons chassés, le peuple se détournera de nous.

— Qu'importe ? — répliqua sur-le-champ Valadarez, — pourvu que d'autres ne nous chassent pas, nous ? Quand nous serons les maîtres, le peuple fera notre volonté. Je m'en charge.

— As-tu réfléchi, — dit Vasco Ortigão, — pour parler comme tu parles ?

— Certes, oui ! — dit Valadarez.

Vasco Ortigão, visiblement, réfléchissait lui-même.

— Je le sais, — reprit-il tout à coup. — Tout pour le peuple, rien par le peuple. C'est la bonne formule. Tu as peut-être raison, Ramiro. Lénine aussi signa Brest-Litovsk, pour commencer... Il est vrai que Benito Mussolini ne signa jamais rien, lui...

La voix de Spur s'éleva, morne, quoique timbrée d'un accent bizarre qui évoquait d'autres pays, lointains :

— Ne confondez pas, je vous prie.

— Je n'ai garde ! — fit Vasco Ortigão, hautain : — je n'ai pas l'habitude de confondre les hommes qui sèment la ruine avec les hommes qui sèment le blé.

Le mot porta comme une balle. Spur balança lentement ses épaules et se tut. Les autres admirèrent. C'était toujours formidablement vrai que Vasco Ortigão, parlant, pouvait remuer des foules ! José Ortigão, qui aimait son frère comme on sait, — et ce n'est pas assez dire aimer, — sentit tout son cœur débordant d'orgueil. Pour Vasco, il continuait déjà, pris de cette ardeur combative qui est quelquefois dangereuse aux orateurs :

— Compagnons, je vous ai dit mon scrupule. Je vois qu'aucun de vous ne le partage. Soit ! Au demeurant, mon scrupule n'est qu'un scrupule. Passons donc outre. Dans huit jours, ou dix, nous sommes d'accord au moins là-dessus, l'occasion, pour dire comme Valadarez disait, s'offrira. Vous êtes d'avis qu'il faut la saisir ?

— Oui ! oui ! — cria Noronha.

— Nous la saisirons donc, — proclama fortement Vasco Ortigão. — Qu'on s'en rapporte à moi, et qu'on m'obéisse. Tout ce qu'il faudra faire sera fait. Qui parlait tout à l'heure de l'ordre de mobilisation du parti ? Cet ordre sera donné, à l'heure qu'il faudra. Et d'autres ordres aussi, que je sais. Pour l'interpellation au parlement, Noronha et moi nous en chargeons. Et le surplus ne sera qu'une plaisanterie, je m'y engage. Notre ami Spur lui-même avouera que son ami Lénine n'a pas manœu-

vré le président Kerensky comme je manœuvrerai le président de Setubal. Par exemple, moi, qui suis Portugais, je ne massacrerai personne. Question d'atavisme. Nous avons pour ancêtres Ruiz, Gama et Magellan, qui n'aimaient pas à tuer, et qui furent tout de même plus grands que bien d'autres. Spur, ne nous en veuillez pas ; les mœurs de Moscou n'iraient pas à Lisbonne. Et cela me fait penser à ceci : que, notre victoire étant assurée... mieux, compagnons : acquise ! acquise d'ores et déjà !... je préfère, pour ce qui s'en suivra, vous consulter sans plus attendre. Je pense, en ce moment, aux vaincus, — au président de Setubal, au ministre da Veiga, à ses collègues... à leurs familles aussi... à leurs biens...

— A leurs biens ? — interrompit Valadarez.

— J'entends ! — fit vivement Ortigão : — nous sommes collectivistes. Mais la propriété, quoique inique en soi, ne peut être abolie d'un coup sans iniquité. Je parle à des Latins, qui savent le code suprême : *summum jus, summa injuria*... Abrégeons, en tout cas : ces gens, abattus par nous, qu'en ferons-nous ?

— Point de sang, certes ! — cria le vieux Joaquim.

Et tout le monde haussa les épaules. Point de sang, la chose allait de soi.

— L'exil, — prononça Valadarez, net.

— Forcément, l'exil, — dit Noronha, en écho.

— L'exil immédiat, — précisa José Ortigão.

C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche. Vasco Ortigão tressaillit et regarda fixement son

frère. Mais le cadet, sous le regard de l'aîné, ne baissa pas les yeux.

— L'exil, — accepta Vasco Ortigão. — C'est mon avis comme le vôtre. Pour le surplus, familles et biens, j'aviserai. Et maintenant, tout est-il dit ?

— Tout, — dit Valadarez.

— Tout, — répéta Noronha, enthousiaste.

Vasco Ortigão donna un coup d'œil à Noronha. Cette homme exubérant et sincère ne cachait pas ses sentiments. Sa joie éclatante valait bien des explications. Dans l'instant, d'ailleurs, Joaquim Ramalho, soudain debout, venait au chef et lui tendait les deux mains :

— A la bonne heure, Vasco ! — s'écriait-il, secouant ses boucles blanches. — Te voilà tel que tu fus toujours, te voilà toi-même, et ceux qui insinuaient que peut-être nous ne te trouverions pas...

— Ceux-là, — coupa Vasco ironique, — prenaient évidemment pour des réalités leurs désirs secrets. Ils ont eu tort, et surtout de désirer. Le parti a bien besoin de moi, compagnons. Il vaut mieux, pour quelque temps encore, qu'aux jours graves on me trouve.

Il n'avait pas demandé quels étaient ceux-là qui avaient insinué. Peut-être s'en doutait-il. Peut-être ne s'en souciait-il pas.

Il conclut brusquement :

— Tout est-il dit ?

Tout était dit. Les adieux s'échangèrent. Ceux qui étaient venus s'en retournèrent. Discrètement, comme c'était la règle. Un à un. Spur avec les

autres, sans avoir dit un mot de plus. Sans avoir levé les yeux.

Il ne resta bientôt plus que José Ortigão, qui s'attardait.

— Frère, — dit Vasco, — à demain.

José le regarda profondément.

— Frère, — dit-il, — il y a quinze jours à peine, vous m'eussiez demandé où je vais.

— Eh bien ! — dit Vasco, — je te le demande.

— Non, — dit José, — ce n'est plus la peine. Frère, permettez-moi plutôt de vous faire une demande, à vous.

— Fais ?

— Frère, êtes-vous sûr que vos secrets soient des secrets pour tout le monde ?

— Hein ? — fit Vasco, sourcils soudains froncés : — Toi, que sais-tu ?

— Rien ! — cria le cadet. — C'est-à-dire que je ne sais rien... ou presque rien... Mais, moi, j'ai fait tous mes efforts pour ne pas savoir !

— Ah ! — fit Vasco, sur un ton différent.

Il songea une minute. Puis :

— Alors ? — reprit-il, parlant avec douceur.

— Alors, — supplia José, qui haussait vers l'aîné une face implorante, — alors, frère... sois prudent !... très prudent !...

— Frère, — dit Vasco qui prit José à pleins bras, — frère, n'oublie jamais que je t'aime.

— Crois-tu que je puisse oublier ? — murmura José, rendant étreinte pour étreinte. — Si tu l'as cru, c'est que tu ne sais pas. Mais tu sauras un jour, frère.

Il était parti, lui le dernier. Parti par la rue d'en bas. Vasco, qui écoutait, avait entendu se refermer la porte extérieure, dont les gonds criaient un peu ?

Et Vasco, dans le même instant, quittant la fenêtre ouverte à laquelle il s'était accoudé pour mieux entendre, s'en fut, à l'autre bout de ce grand cabinet de travail tout moderne et tout précis, chêne clair et cuir neuf, pousser une boiserie qui céda sous sa main.

C'était en apparence l'encadrement d'un de ces creux qu'on ménage dans l'épaisseur d'un mur pour y loger des rayons de livres. Et les rayons s'y trouvaient en effet, et les livres sur les rayons. Mais le tout pivotait autour d'une charnière verticale. Et il y avait là une issue tout à fait dérobée, par où l'on accédait à une très petite pièce, dont Vasco Ortigão avait fait le plus joli des boudoirs.

— Ouf ! — cria-t-il, sitôt poussée la bibliothèque mobile. — Ouf ! à la fin des fins, c'est fini ! et me revoilà, chéric !

Une femme était là, en très grand négligé, étendue de tout son long sur un divan de velours noir, parmi trente coussins confortables et bigarrés. Une femme infiniment jolie. Sans se lever, cette femme étendit ses deux bras, qui étaient nus, et les plus beaux du monde, et ouvrit ses deux mains qui étaient d'adorables mains de petite fille :

— Oui, — dit-elle, — à la fin des fins... Mais est-ce tout de bon que vous revoilà, chéri ?

— Comment, tout de bon ? en doutez-vous ?

— Non, non ! je n'en doute pas... Mais, vous savez... d'ici, on entend sans même essayer d'écouter, tout ce qui se dit là-bas, de l'autre côté de cette muraille de vieux bouquins...

— Réellement ?

— Réellement. Alors, vous comprenez... j'ai entendu je ne sais combien de choses... Et je pense qu'à la fin des fins, ce qui est le plus définitivement fini, c'est nous deux...

— Maria-Pia, es-tu folle ?

— Pas du tout folle, mon amour ! J'ai entendu, et voilà tout...

— Mais tu as entendu... quoi ?

— Que tu allais faire ta révolution... c'est-à-dire nous chasser de Portugal, tous, tant que nous sommes, le vieux Setubal, sa jolie fille, le marquis mon mari, et moi... Oh ! Vasco, tu sais... si ce n'était pas que je t'aime comme une folle, ça me serait magnifiquement égal de quitter Lisbonne pour Londres, pour Rio-de-Janeiro, ou pour Paris...

2

Et Maria-Pia da Veiga, ayant ainsi parlé, se prit à rire, à rire de son rire délicieux qui était la plus candide et la plus diabolique de ses séductions.

Il y avait sept jours tout juste que Vasco Ortigão et que la marquise da Veiga étaient amant et maîtresse. C'était arrivé tout naturellement, au cours de ces leçons de politique internationale que celui-là avait offertes et que celle-ci avait sollicitées, à peu près simultanément. Ils n'étaient d'ailleurs l'un ni l'autre novices, je ne dis pas dans l'art de gouverner les peuples, mais dans l'art peut-être plus délicat de s'unir seul à seule, et d'y trouver divers plaisirs, voire une surhumaine félicité. Leur collaboration, leur communion même avait donc été immédiate. Nul doute que la première fois qu'ils s'étaient trouvés tête à tête, l'idée leur était venue à tous deux, et très précise, qu'ils allaient être corps à corps au bout de très peu d'instants. En quoi tous deux s'étaient trompés, puisque, vingt

jours durant, Maria-Pia et Vasco s'étaient regardés fort souvent et fort complaisamment sans se résoudre l'un ni l'autre à pousser jusqu'au bout leur piquante aventure.

Mais la dite aventure avait abouti toute seule. Irrésistiblement, — quoique ce mot-là soit bien démodé ! Il est vrai que les modes passent, mais que les lois de la gravitation ne passent pas. Quelqu'un qui eût philosophé là-dessus se fût tôt aperçu que l'attraction réciproque d'une jeune femme et d'un homme réellement homme évolue en raison directe de l'énergie et de la beauté, en raison inverse du carré de la distance. Maria-Pia, qui était mieux que belle, Vasco qui était mieux que fort, se voyaient quasi tous les jours d'assez près pour que leur réciproque attraction, toute volonté, toute timidité nonobstant, les jetât tôt ou tard aux bras l'un de l'autre. Et tard, pour une fois, était plus dangereux que tôt, parce que plus définitif.

Il arrivait donc ceci, que les amours de Vasco Ortigão et de madame da Veiga, préméditées (j'entends par eux-mêmes) sur le mode léger, menaçaient, très impromptu, de devenir une chose assez grave. Le plus curieux de tout, c'est que ni madame da Veiga, femme avertie, ni Vasco Ortigão, homme endurci, ne s'en étaient même aperçus.

L'Amour, — celui qui a droit à la majuscule, — souffle où il veut, quand il veut et comme il veut, la chose est considérablement connue. Somme toute, il se pouvait très bien que, de toute leur vie, ni Maria-Pia, ni Vasco n'eussent encore aimé,

ce qui s'appelle aimer. Quoiqu'on les eût fait éclater de rire en le leur affirmant.

— Cher chéri, — expliquait maintenant Maria-Pia, toute souriante, — ne crois surtout pas que je prenne tout ça avec désinvolture. Te quitter, vois-tu, ce me sera très, très, très dur ! Mais j'ai tant bien que mal compris que tes amis vont t'obliger à faire des choses redoutables, de ces choses précisément que mon mari voudrait si fort que tu ne fisses pas. Entre nous, je crois qu'il comptait un peu sur moi pour te persuader de changer tes plans. Mais c'est impossible, et toi-même n'y peux plus rien. Tes amis te poussent si fort qu'ils te passeraient sur le corps et te piétineraient si tu bronchais d'un pas. Ne bronche pas, mon Vasco ! A quoi bon te perdre ? Tu auras déjà assez de chagrin de me voir perdue... Ne me donne pas à moi plus de chagrin que tu n'en auras toi-même... Et, d'ailleurs, perdue, moi, c'est façon de parler... Il ne s'agira que de quitter Lisbonne, et ce n'est pas une telle affaire... Sans compter ceci, qui vaut que tu y réfléchisses : si c'est toi qui nous exiles, ça se fera gentiment, sans trop d'arias... et si tu n'es plus là, et que ce soient tes amis qui s'en mêlent, tout ira beaucoup moins bien. Chut ! tais-toi, et viens ici...

« Ici », c'était le divan de velours noir. Vasco ne discuta pas. Il vint sur le divan.

Beaucoup plus tard, ils causèrent encore. Maria-Pia, relevée, rajustée, correcte et prête à retourner

vers l'hôtel da Veiga, ne se décidait point à remettre ses petits pieds dans la rue. Il y avait bien quelques raisons pour cela. Maria-Pia, d'abord, se trouvait le mieux du monde dans ce boudoir qui lui plaisait, et chez son amant qu'elle aimait. En outre, l'heure était sonnée depuis longtemps, à laquelle les dames mariées ont coutume, même au Portugal, d'être rentrées chez leur mari. Et Maria-Pia se délectait à pousser l'inexactitude au delà de toutes les bornes raisonnables. On est fille d'Ève ou on ne l'est pas. Maria-Pia l'était à ce point qu'Ève elle-même lui eût tiré sa révérence.

— Chéri, — disait Maria-Pia, — as-tu songé que, si ce que t'a dit ce très joli garçon, qui a l'air tellement faux, n'est pas un mensonge...

— Valadarez ?... Ramiro ?...

— Oui. Je crois que tu l'as nommé Ramiro...

— Il n'est pas faux.

— Oh ! Et tu es censé te connaître en hommes ? Vasco, mon pauvre chéri ! Mais tais-toi, tu m'embrouilles... Si ton Ramiro, ce très joli garçon...

— Si joli garçon que cela ?

— Monsieur est jaloux ? Charmée de cet hommage ! Et je m'en vais, puisque tu m'interromps toujours.

— Non ! ne t'en va pas ! je t'adore !

— J'espère bien que tu m'adores ! Si tu ne m'adorais pas, tu serais le dernier des derniers ! Et c'est justement là que j'en voulais venir. Seulement, tu m'as trop interrompue...

— Je ne t'interromprai plus. Plus du tout. Parle.

— Je ne sais plus où j'en étais.

— Tu disais que, si Valadarez n'a pas menti ?...

— Ah ! oui... Eh bien ! s'il n'a pas menti, ton si joli garçon tellement menteur, tu vas être obligé, d'ici huit ou dix jours... d'ici quinze jours au plus... enfin, dès que tu seras premier ministre, ou président, ou roi... de tous nous jeter dehors, nous, les puissants d'aujourd'hui...

— Mais jamais de la vie ! pas vous tous !

— Oh ! voyons ! mon mari, en tout cas ?

— Lui, je ne dis pas...

— Alors moi, forcément.

— Pourquoi ? Il y aura cent moyens termes...

— Pour que je reste à Lisbonne, une fois le marquis exilé ? Il n'y en aurait qu'un : que tu me fasses arrêter... Une prison, d'ailleurs, ça me dirait assez, à condition que tu t'y fasses enfermer toi-même. On s'arrangerait nous deux très gentiment, dans un bon petit cachot...

— Que tu es folle !

— Tu es bien plus fou que moi, si tu te figures que, libre, je pourrais ne pas suivre mon mari, exilé.

— L'opinion publique ?

— Pas du tout l'opinion publique ! mon opinion à moi !

— Oh ! oh ! la marquise da Veiga, inséparable du marquis ?

— Du marquis ministre, je ne crois pas... Crois-tu, toi ?

— Chérie !...

— ... Mais du marquis déchu, vaincu, chassé,

c'est autre chose... Voyons, tu n'as pas réfléchi ! ce sont les valets, les mauvais valets, qui quittent la maison quand elle croule.

— Tu n'as jamais été de cette maison-là !

— Si fait, si fait ! Pas de bon cœur, soit. Mais j'en ai tout de même été. Et j'en suis. Ce qui est fait est fait. Allons donc ! tu te bats les flancs sans oser me dire en face que je n'ai pas raison !

Vasco, qui regardait Maria-Pia tout à fait en face, vint si près d'elle, qu'il n'eut besoin de rien dire.

Et elle-même se prit à rire quand elle eut dégagé ses lèvres des lèvres qui l'avaient bâillonnée :

— Grand lâche ! — dit-elle, — en voilà des façons de couper court !

Mais Vasco, maintenant, insistait :

— Ainsi, — dit-il, — tu serais fidèle à ton mari ?...

— Fidèle, — dit-elle, allongeant sa bouche adorable, — n'exagérons rien...

— Enfin, tu lui resterais ?

— Chéri, je ne sais pas trahir.

Et, comme il la regardait, en souriant un peu, elle se fâcha, mais comme elle savait se fâcher :

— Toi, d'abord, tu es indigne ! Les profiteurs n'ont pas le droit de médire des profits ! je veux dire des profitées !... Tais-toi, et tâche d'être, en politique, moitié aussi honnête que je suis en amour !... Les affaires du Portugal en iront mieux !

— N'empêche que tu trahis ton mari ?

— Non. On ne trahit pas, quand on n'aime pas, et quand on n'a jamais dit qu'on aimait.

— Mais lui ? s'il t'aime ?

— Oh ! lui...

— Il ne t'aime pas ?

— Que sais-je ?... Peut-être... Au fait, non... Et pourtant...

Elle s'était tue, soudain très rouge. Il la regarda, d'abord étonné, puis intrigué :

— Comment ?... Explique ?...

Elle rougit davantage :

— Je ne peux pas expliquer comme ça, — dit-elle, — devant tout le monde !...

Et d'une main gentiment pudique elle désignait les quatre murs...

— ... Viens tout près, alors...

Il vint. Elle parla, très bas, dans le creux de l'oreille qu'il tendait. Elle parla assez longtemps.

— Quoi ? — fit Vasco, avant qu'elle eût fini.

Une stupeur élargissait ses yeux. L'instant d'après il s'indigna :

— Par exemple ! Mais, mais... c'est un malade que cet homme-là ! Et vous consentez, vous ?...

Il avait reculé d'un pas, il ne la tutoyait plus. Elle prit son air le plus candide :

— Très cher, vous ne vous rendez pas compte... Un mari est un mari... Une honnête femme ne connaît que l'obéissance... D'ailleurs, n'importe où, n'importe quand, n'importe comment, on peut toujours fermer les yeux... ce n'est pas défendu... et se figurer des choses... d'autres choses... ou même d'autres gens...

Il rit malgré lui :

— Tais-toi, horreur ! D'ailleurs, tu sais l'heure qu'il est ?

Elle plia le cou jusqu'à ce que sa joue touchât son épaule. Et rien n'était plus gracieux que ce geste de petite fille.

— Je sais que je suis très en retard... Mais, puisque je suis très en retard, ce n'est plus du tout la peine de me dépêcher... Oh ! et puis tu es insupportable ! j'avais des choses capitales à te dire, et je ne sais même plus quoi ! Tu m'interromps, tu me bouscules, tu me dis des indécences ou tu m'obliges à t'en dire...

— Méchante !

— Méchante, certainement ! Je n'ai pas envie d'être bonne ! Pourquoi faire, mon Dieu ! Tu as envie de me mettre à la porte, toi, c'est écrit sur ton front ! Et moi qui voulais, justement... tiens ! voilà que je me rappelle... moi qui voulais te demander quelque chose, avant mon expulsion définitive... je ne dis pas mon expulsion de ce logis, d'ici à cinq minutes, je dis mon expulsion de notre pauvre Lusitanie, d'ici à huit ou dix jours...

— Encore !...

— Allons-nous recommencer là-dessus ? Je croyais que c'était fini ?...

— Écoute, Maria-Pia ! Si tu es tellement sûre que notre victoire serait une telle calamité pour toi, inséparable de ton mari...

— Oui ?...

— Eh bien ! c'est très simple, et tu peux tout éviter : préviens cet homme excellent, dont l'amour m'apparaît si parfaitement pathologique... Il suffira probablement qu'il me fasse arrêter...

— Oh ! Vasco ! je me figurais t'avoir dit que

je ne sais pas trahir... et je me figurais que tu m'avais crue...

Deux larmes très belles avaient glissé sur ses joues. Dans l'instant Vasco fut à genoux, sa bouche collée aux petites mains qui avaient vainement essayé d'effacer les deux larmes.

— Chérie ! pardon ! je suis une brute ! un révolutionnaire ! un politicien, c'est tout dire ! Mais je t'aime, ma petite fille offensée...

Et il y eut encore un intermède.

Tout d'un coup Maria-Pia fut debout :

— Cette fois, — dit-elle, — c'est sérieux ! Il faut que je parte ! On a déjà dû me chercher dans tous les coins, là-bas. Et je parie que tout à l'heure les valets ne trouveront rien de mieux que d'avertir le marquis...

— Peste !

— Peuh ! n'exagérons tout de même pas : tant que le marquis n'aura pas lui-même averti ma belle-mère... Et je ne crois pas qu'il le juge utile pour cette fois... N'importe, je m'en vais... Et je m'en vais sans t'avoir rien dit... C'est commode et confortable de causer avec toi ! tout se passe en coq-à-l'âne ! on se croirait au Parlement !

Il rit. Elle détestait tout ce qui était démocratie, sans trop savoir pourquoi, d'instinct. Mais lui aussi détestait tout ce qui était bavardage. Ainsi s'accordaient-ils mieux encore qu'ils n'imaginaient.

— Voyons, — dit-il, — tu voulais me dire je ne sais quoi, avant ton expulsion définitive ?...

— Ah oui ! — dit-elle : — je voulais te deman-

der de prendre, sur tes terribles occupations, le temps qu'il nous faudrait, à toi et à moi, pour passer, nous deux, une journée tout entière à la campagne.

— A la campagne ? — fit-il, ahuri.

Il s'était attendu aux choses les plus variées, mais pas à celle-là.

— A la campagne, — redit-elle. — Tiens ! j'ai une idée : à Cintra. Tu connais Cintra, je suppose ?

Il hocha la tête :

— Un tout petit peu. Nous, Portugais, nous connaissons si mal le Portugal !... Et toi ?

— Oh ! moi, je connais très bien. Mais, si j'ai été cent fois à Cintra, je n'y ai jamais été seule. Alors...

— Alors, je serai de trop ?

— Stupide garçon ! Et, d'abord, ne plaisante pas et réponds-moi : veux-tu que nous allions à Cintra, nous-deux-tout-seuls ?

— Si je veux !

Il avait répondu comme d'un jet. Mais, tout de suite, il hocha la tête :

— L'ennui, c'est que, toi, moi, seule à seul, une journée entière, à Cintra, tout le Portugal le saura dans les vingt-quatre heures... Alors nous serons gentils, toi comme moi !...

— Oh ! comment dis-tu cela ?

— Dame ! je n'imagine pas le marquis tout à fait charmé, quand il apprendra que sa femme s'est compromise dans la compagnie d'un révolutionnaire. Cela, d'un côté. Et, de l'autre côté, mon

propre parti, qui, naturellement, connaîtra tout, avant tout le monde...

— Oui... Tu es leur esclave à ce point ?

— Hein ?

— Dame !... (tu vois que je jure comme toi, ni plus, ni moins...) Dame ! je sais bien que M. Gambetta, le Français, a dit un jour : « Je suis leur chef, il faut que je les suive... »

— Tu sais mal. Ce n'était pas Gambetta.

— Oh ! lui ou un de sa bande... Ça revient au même, va !... Mais je ne supposais pas que toi, qui es tout de même d'une autre farine...

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi. Je ne supposais donc pas que Vasco Ortigão se pût préoccuper des ragots qu'entasseront sur son compte divers pauvres diables qui ne devraient être, tout au plus, que ses soldats. Et quand même ces gens ragoteraient ? Le « parti », comme vous l'appelez si fièrement, a-t-il inscrit dans ses douze lois que Vasco Ortigão doit scrupuleusement observer la fidélité conjugale envers la dame assez peu importante qui a l'honneur de porter son nom ?

— Chérie, — dit Vasco, — il ne s'agit pas du tout de ma femme. Il s'agit de vivre heureux, toi et moi, et, pour vivre heureux, de vivre cachés.

— Mon Dieu ! — rétorqua Maria-Pia, — pour s'y bien cacher, Cintra n'est peut-être pas un plus mauvais endroit que ta permanence... Jésus-Marie ! pourquoi veux-tu absolument que tout le monde nous reconnaisse tout de suite là-bas, où nous n'allons quasi jamais, ni toi, ni moi ? Tu comprends

bien qu'il ne s'agit de voyager ni dans ton auto, ni dans la mienne ! Nous irons là-bas comme deux étudiants, par le train, en deuxième classe...

— J'allais le dire, — fit-il, grave comme le recteur de Coïmbra : — Et on se déguisera, n'est-ce pas ?

— Tu es la dernière des sales bêtes ! — riposta madame da Veiga, éclatant de rire une fois de plus.

Elle s'était rejetée sur le divan noir, elle s'y accouda parmi les coussins :

— Comprends-moi, — reprit-elle, soudain grave: — je ne veux pas que tu me prennes pour une grisette qui rêve de débauches campagnardes... Ce n'est pas du tout cela, tu sais !... Tiens, laisse-moi t'expliquer...

Elle songea, son petit poing dans sa joue. Et sans doute, là-bas, à l'hôtel da Veiga, il devait être maintenant plutôt l'heure de quitter la table que l'heure de s'y asseoir. Mais elle ne s'en souciait plus. Et c'était d'ailleurs assez sa coutume de ne se guère soucier de rien, sauf de l'instant présent, dès que cet instant-là valait d'être vécu.

Elle expliquait cependant, ayant songé tout son soûl. Elle expliquait d'une voix tendre et menue, d'une voix de fillette récitant sa leçon. Et la leçon n'avait pas l'air d'être tout à fait sue, car on avait de grandes hésitations, par-ci, par-là...

— Vasco, mon cher chéri, je suis sûre que vous croyez me connaître très bien. Tout le monde croit me très bien connaître, à Lisbonne et ailleurs. On sait mon nom ; n'est-ce pas ? on sait ma naissance,

mon mariage et le reste... On sait que j'eus l'honneur d'avoir pour marraine notre chère vieille grande reine, Maria-Pia... Et les gens du peuple disent que je suis née coiffée de dentelles, et que ce ne fut pas une cuiller d'argent, mais une cuiller d'or que le bon Dieu m'avait mise dans la bouche, avant même qu'on me baptisât... Oui, oui, oui, oui... Vous savez toutes ces choses-là, comme n'importe qui... Et vous savez aussi d'autres choses, que n'importe qui ne sait pas... Vous savez même des choses absolument secrètes, que vous seul savez, monsieur... Tais-toi, et reste où tu es !... Vasco, si tu te permets, en ce moment, la moindre incursion sur mes terres privées, je te maudis, et je ne dis plus un mot !... Ah !... Voyons, mon chéri, laissez-moi finir ma petite histoire... Ou, sinon, vous n'aurez jamais, de toute votre vie, compris quoi que ce soit de Maria-Pia, votre silencieuse amie...

Elle se tut un moment. Et Vasco se tut aussi, pour mieux marquer qu'il écoutait vraiment, qu'il écoutait de tout son cœur.

Et Maria-Pia put mener jusqu'au bout sa petite histoire :

— Écoutez, cher chéri... Écoute, mon amour... Tout ce qu'on sait, ce n'est rien. Tout ce que tu sais toi-même, ce n'est pas grand'chose... La vraie Maria-Pia, personne ne la connaît. La vraie Maria-Pia, vois-tu, ç'a été d'abord une pauvre petite fille douce et docile, que son père aimait beaucoup, et que sa mère ennuyait mortellement. Tu comprends: mon père était noble tout de bon, tandis que ma

mère était noble aussi, mais moins... Alors, mon père trouvait toujours que tout était bien, et que j'étais charmante, tandis que ma mère trouvait perpétuellement que je manquais de distinction, et qu'il fallait m'en inculquer...

— Très bien ! — dit Vasco, sérieux.

Mais ce fut la dernière fois qu'il interrompit.

— Tais-toi ! — avait supplié Maria-Pia : — j'ai besoin que tu saches... Oh ! mon Dieu ! neuf heures et demie qui sonnent...

— La pendule doit avancer.

— Tu crois ? Sainte Vierge, faites que cet homme ne mente pas !... Vasco, la petite Maria-Pia fut élevée dans un couvent à peu près cloîtré : on ne pouvait y voir ses parents qu'une fois par mois, une heure durant, au parloir... Et le parloir était à deux compartiments, avec une grille... on ne parlait qu'à travers la grille. Ma mère n'y vint d'ailleurs jamais, dans ce parloir. Et mon père y vint tant qu'il put, mais il ne put pas très longtemps. Il est mort tellement trop tôt ! — C'est vilain, de dire cela, n'est-ce pas, chéri ? j'ai l'air de n'avoir aimé mon père que parce qu'il m'aimait ! Mais que veux-tu ? lui mort, j'ai été si malheureuse ! J'étais par trop seule, comprends ! Dès que ma mère m'a présenté le marquis, j'ai accepté de l'épouser. Et ç'a été ma grande erreur. J'ai été plus seule après l'avoir épousé qu'avant.

Vasco Ortigão, silencieux, écoutait.

— Et c'est fini, — acheva Maria-Pia. — Une fois mariée, plus rien. Tu le sais.

— Plus rien ? — répéta Vasco Ortigão.

Il sentait parfois, tout au fond de lui-même, le pincement brusque et traître de la jalousie. Il s'en étonnait, d'ailleurs. Personne jamais n'a vu clair dans son propre cœur, sauf l'instant d'après qu'il n'est plus temps de rien éviter.

— Moins que rien, — trancha Maria-Pia.

Et elle reprit, vite :

— Je ne me suis jamais promenée toute seule et toute libre, de toute ma vie. J'ai envie de me promener mieux que toute seule et mieux que toute libre : j'ai envie de me promener avec toi, toute une journée, rien qu'une journée. Après, le ciel pourra tomber sur ma tête. Vasco, mon amour chéri, veux-tu ?

— Je veux, — dit Vasco.

3

La semaine qui suivit compta dans la vie de Vasco Ortigão.

Il avait souvent rêvé de cette semaine-là, celle qui précéderait ce que la foule, qui ne s'y connaît pas, nomme le Grand Soir ou le Grand Coup, selon les diverses niaiseries qu'elle prend pour des principes. Quelle veille d'armes, en effet, pour l'homme qui toute sa vie a rêvé le pouvoir, que ces sept derniers jours, que ces sept dernières nuits, sans plus, le séparant encore de cette toute-puissance qui lui permettra de changer en réalité les plus fous de ses rêves ! Vasco Ortigão, imaginant cette suprême semaine, avait supposé des conseils et des conciliabules, des précautions, des ruses, des stratégies, des habiletés. Mais il n'avait pas imaginé que le principal de ses soucis fût, en telle occurrence, de se ménager, coûte que coûte, une journée entière de liberté totale, loin de tout contrôle, loin de tous regards, soit ennemis, soit

amis. Et pour quoi faire, cette journée-là ? pour en gaspiller insouciamment les heures à courir les champs et les bois, comme un étudiant, la main dans la main d'une maîtresse !

Or, il en était tout de même ainsi. Voire, Vasco Ortigão se préoccupait certainement beaucoup plus d'organiser « la journée à Cintra » que d'organiser sa suprême bataille.

Heureusement, ses précautions étaient prises depuis longtemps, en ce qui concernait la Marche du Parti sur la Ville. Mussolini lui-même, en 1922, avait moins exactement calculé son entrée triomphale à Rome. La révolution portugaise était si bien préparée que ses adversaires eux-mêmes, à savoir les hommes du président de Setubal et du ministre da Veiga, se résignaient d'avance à leur prochaine déchéance, et semblaient en avoir d'ores et déjà pris leur parti. Que le Président lui-même et que le marquis acceptassent aussi volontiers leur désastre personnel, on en pouvait douter. Mais le Président était vieux, et le marquis avait peut-être mis sa confiance dans des imprévus qu'il ne se formulait à soi-même qu'assez vaguement... Vasco Ortigão, sans conteste, pouvait attendre avec assez de calme que l'heure H sonnât au cadran de l'histoire sismique de la Lusitanie...

Toutefois, ce n'était pas l'avis de tout le monde, dans le parti. Le peuple, certes, conservait à Vasco Ortigão toute l'absolue confiance qu'il avait de longue date mise en lui. Mais les Henrique, les Albino, le João Ruy, et même Miguez Noronha

commençaient d'être inquiets, et se chuchotaient les uns aux autres que le chef marquait, à l'heure décisive, une indécision très inattendue.

José Ortigão, à maintes reprises, s'était, et parfois violemment, porté garant de son frère. Mais peut-être cela n'eût-il pas suffi, si Ramiro Valadarez, qui avait une influence personnelle sur le parti, n'était intervenu dans le même sens, avec un flegme extrême, d'autant plus persuasif.

— Laissez le chef, — avait-il dit. — Il n'a que faire de conseils ni d'objurgations, à l'heure qu'il est. Vous le trouverez, quand il faudra, comme il faudra. Et, d'ici là, sachez tous que ses ordres sont donnés d'avance, si précis et si minutieux que, fût-il assassiné la veille du jour choisi, sa mort même ne changerait rien à rien. J'en réponds.

C'était un soir, aux bureaux de *La Batalha*, où, par exception rare, Vasco Ortigão avait négligé de se montrer, toute la journée durant, que Ramiro Valadarez avait apporté ce témoignage public à l'absent. Et nul n'avait rien répliqué. Mais, le lendemain matin, d'assez bonne heure, Ramiro Valadarez, qui volontiers choisissait pour ses toutes premières promenades le merveilleux marché au poisson, près la place du Marquis de Sa da Bandeira, y fut abordé par sa sœur Filomena Ortigão. L'abordage fut même sans douceur aucune.

— Il a fallu que je te cherche ! — avait dit, d'emblée Filomena. — Tu avais promis de tout me dire, tu m'as dit un peu moin que rien, et, hier,

tu as parlé pour Vasco, à *la Batalha*, comme quelqu'un qui sait beaucoup de choses. Alors je te préviens que j'en ai assez, et que, si tu me pousses à bout, tout ça finira très mal.

— Non, non, — avait répondu vivement Valadarez. — Tu te trompes et tu n'as pas compris. Si je ne l'avais pas défendu, lui, nous étions tous menacés. Mais c'est très vrai qu'il fait en ce moment d'énormes sottises. Prends tout de même bien garde à ceci : que cette Maria-Pia, la femme du Veiga, est exactement ce que je t'avais dit qu'elle était : une poupée. Elle n'existe littéralement pas. Si Vasco se laisse aller, pour elle, à des bêtises, c'est parce qu'il est idiot et ce n'est pas parce qu'elle est maligne.

— Donc, tu la défends ?

— Que tu es bête, Filo ! Je t'ai dit une fois, et cela vaut une fois pour toutes, car tu me connais, que je la réduirai en bouillie, dès que je serai le maître d'elle et des autres ! Non, je ne la défends pas. Je te dis la vérité, et voilà tout. Ton homme te délaisse, c'est sa faute à lui, et ta faute à toi. Je parie que tu lui as fait des scènes imbéciles.

— Je ne l'ai pour ainsi dire pas vu depuis huit jours.

— Mais avant ?

— Avant... avant...

— Tu vois bien, idiote ! Et d'abord, pourquoi te défies-tu de moi ? Tu as revu Spur, tu ne me l'as pas dit.

— Il ne m'a même pas soufflé mot de politique. Il m'a apporté des nouvelles de Vasco, des nou-

velles que je ne savais pas, que tu savais, et que tu ne me donnais pas, toi.

— Quelles nouvelles ?

— A propos de cette Maria-Pia.

— Encore ! tu ne penses donc qu'à ces niaiseries-là ?

— Imbécile ! à quoi penses-tu, toi, sinon à t'asseoir dans un grand fauteuil, en face d'une grande table, avec un grand portefeuille grand ouvert devant toi ? Et tu parles de niaiseries, triple niais ? Ah ! tu as vraiment besoin de Vasco, pauvre homme que tu es ! Sans lui, où irait-elle, votre révolution !...

— Tais-toi, bon Dieu !... Nous ne sommes pas seuls...

Ils étaient même en pleine foule. Le marché au poisson grouillait littéralement autour d'eux. Et, surtout, il y avait là de ces pêcheurs au rude visage volontairement immobile et de ces poissardes beaucoup plus graves que leurs sœurs méditerranéennes de Marseille ou de Malaga. Tous et toutes, étaient par excellence les hommes et les femmes de Ramiro Valadarez, ses partisans fanatisés, ceux qui juraient par lui plus encore que par Vasco Ortigão, car Vasco avait maintes et maintes fois délégué Ramiro vers tout le peuple qui vit au bord du Tage, se réservant, lui, les prolétaires moins simples de l'usine et du négoce. Ici donc, parmi ces hommes en lourds tricots de mer et ces femmes coiffées d'un bizarre petit canotier noir, durement planté sur un chignon solide, parmi cette plèbe marine qui, au moins de vue, connais-

sait bien Ramiro, Ramiro se trouvait chez lui. Et, dans l'instant, il estimait même qu'il y était trop.

Mais Filomena s'en souciait fort peu :

— Si tu ne veux pas que je te dise la vérité, — gronda-t-elle, — ne me dis pas de mensonges. Tu savais que cette femme m'avait pris Vasco...

— Elle, après tant d'autres.

— ... Et tu savais que Vasco s'était pris à elle. Tu ne m'as rien dit.

— Qu'y aurais-tu gagné ?

— De savoir ! Et c'est déjà cela. De prévoir ! et c'est presque tout. Quelle vile brute tu fais, Ramiro !

Il se fâcha :

— Filomena, prends garde !

Elle rit :

— A quoi ? A toi ? — Merci, ce n'est pas la peine. — A propos, quand la faites-vous, cette pauvre révolution ?

— Je ne sais pas. Et, je saurais, que je ne dirais pas.

— Petit ignorant ! Spur m'a dit que c'était pour vendredi prochain, dans six jours. Vasco annoncera demain son interpellation pour ce jour-là.

— Par la Vierge, tais-toi !

— Tu as peur que ceux-là te trahissent ? Vous ne pensez donc qu'aux trahisons, dans le parti ?

Elle raillait âprement, les deux poings sur les hanches. Une bonne minute durant, il souhaita d'être dictateur et despote pour décréter qu'elle mourût tout de suite.

Mais elle se souciait peu qu'il souhaitât ceci ou cela. Elle pensait à soi, point à lui.

— Soit ! — dit-elle tout à coup. — Ne me dis rien, sois prudent, et creuse ta sape. Par exemple, souviens-toi bien d'une chose : je ne permets pas que tu touches à Vasco, quoi qu'il arrive. Il est à moi, Vasco. Il fait ce qu'il veut, et ce que je ne veux pas, c'est possible. Mais c'est affaire à lui et à moi, pas à toi, ni à d'autres. Souviens-t'en et prends-y garde : j'en sais assez sur vous tous pour vous causer des ennuis, quand je voudrais. Et Spur m'y aiderait, au besoin. Il m'a promis...

— Il t'a promis quoi ? — questionna Valadarez, soudain anxieux.

— Il m'a promis d'être avec moi contre n'importe qui. Et il tient ses promesses, Spur !

— Crois-le, — dit-il, évidemment rassuré.

Elle était tellement naïve ! Croire en Spur, ce moscoutaire, qui n'était clairement qu'une machine à voir et à entendre, aux ordres des Soviets ! Allons, allons ! elle était moins redoutable qu'il n'avait craint d'abord. — Heureusement ! Car, somme toute, la révolution, tant qu'elle n'aurait pas triomphé, était à la merci de peu de chose. Une dénonciation suffisamment précise, des noms, des faits, des dates, des heures, et le marquis da Veiga, qui ne passait pas pour un sot, aurait tôt fait de prendre de gênantes mesures...

— Adieu, Filo ! — jeta-t-il, l'âme légère.

Elle le regardait fixement :

— A te revoir ! — dit-elle : — tu es prévenu.

Sans qu'elle s'en doutât, quelqu'un, cependant suivait d'assez près les allures de Filomena Ortigão. José Ortigão, du fond de son instinct fraternel, se défiait, depuis des jours et des semaines, de tout ce qui entourait Vasco. Il n'était pas sans avoir deviné beaucoup des secrets de son frère. Il s'inquiétait logiquement des dangers que ce frère, tant aimé, tant admiré, pouvait courir. Et Filomena lui semblait constituer le pire de tous ces dangers. Surtout à partir du moment que José avait découvert que Vasco aimait Maria-Pia da Veiga, et que Maria-Pia da Veiga aimait Vasco. Au fait, il avait découvert cela, lui, José. Et ni Maria-Pia ni Vasco n'en étaient eux-mêmes bien sûrs. Mais c'est la rare prérogative des êtres qui se dévouent sans nul retour d'être les mieux avertis et les plus perspicaces. José Ortigão était de ceux qui ne vivent que pour se dévouer. L'espèce est peut-être moins rare que les imbéciles n'imaginent.

Tant et tant que, le matin en question, qui était le matin d'un samedi, José Ortigão se trouvait, par hasard ou autrement, au marché au poisson, que d'autres appellent le marché du Vingt-Quatre Juillet. On ne le vit pas, il savait se cacher. Il entendit diverses choses, il en devina d'autres...

Et, ce même jour, six heures du soir ayant sonné aux horloges des deux églises qui sont au bout de cette rue Garrett, qu'on nomme beaucoup plus communément le Chiado, Vasco Ortigão, qu'on n'attendait guère, entra tout à coup dans les bureaux de *la Batalha*.

— Qui est là ? — demanda-t-il brusquement, ayant tout juste jeté son chapeau sur un fauteuil.

Le secrétaire de rédaction, chef des cellules littéraires du parti, se précipita :

— Tout le monde est là, chef !

— Noronha ? Valadarez ?

— Et Ramalho... et Henrique... et João Ruy...

— Tous ici, tout de suite !

Ils vinrent dans l'instant, la plupart fort émus. Miguez Noronha, surtout, qui n'avait pas même aperçu Vasco depuis leur dernier colloque à la Permanence, bredouillait au lieu de parler.

— Chef... — commença-t-il, sitôt en présence d'Ortigão, — chef... à cette heure... décisive...

Mais Vasco Ortigão, déjà, coupait net la harangue ébauchée :

— Compagnons, — disait-il, bref et brûlant, — l'heure va sonner. Que tous ceux qui ne sont pas prêts, du fond de leur cœur et sans nulle arrière-pensée, à mourir... à mourir pour la cause, pour le peuple, pour que le prolétariat, par notre victoire, gagne un peu de ce médiocre bonheur accessible à l'humanité... oh ! que tous ceux-là sortent et s'en aillent ! Ils ont le droit d'être lâches, et que le ciel m'écrase si jamais je leur reproche leur lâcheté, même après que nous aurons vaincu ! Car nous vaincrons. Nous vaincrons... personne n'est sorti ? personne n'hésite, personne ne recule ?... compagnons, nous vaincrons dans six fois vingt-quatre heures, exactement. Vendredi prochain, à l'ouverture de la séance des Cortès, j'interpellerai, et je dirai ce qu'il faudra. Noronha m'appuiera, m'in-

terrompra, fera surgir les incidents nécessaires, se fera rappeler à l'ordre, se fera expulser, — nous aurons tout réglé d'avance entre nous deux, — et déchaînera le tumulte nécessaire. Alors les nôtres interviendront, c'est-à-dire les cellules désignées, sous les centurions et les tribuns que le plan XVI mentionne. Les rues dom Carlos Ier, Peixeira, da Arochella, et São Bento seront bloquées. La police, débordée, appellera les brigades centrales. Les brigades centrales viendront. Alors, place du Commerce, les ministères, la poste, le central télégraphique, le central des téléphones... enfin tout ce qui importe... tout sera dans notre main comme un fruit mûr qui tombe...

Un silence enivré, religieux, accueillait l'irrésistible parole.

Vasco Ortigão, d'un coup, conclut :

— Vendredi donc, trois heures trente. Je prendrai la parole vingt minutes plus tôt. Le tumulte éclatera dès la deuxième interruption de Miguez. Nous minuterons la chose, lui et moi...

— Vasco ! — hurla Noronha, — tu me fais le plus grand honneur que j'aurai reçu de ma vie !

— Tu en es digne, — prononça Vasco, qui l'étreignit.

Une folie sacrée semblait s'être emparée de tous ceux qui étaient là. Douze ou quinze chefs collectivistes écoutaient Vasco. Et chacun d'eux, certes, avait ses ambitions personnelles, ses arrière-pensées, ses jalousies, ses haines peut-être. Mais, dans cette minute d'émotion contagieuse, tous communièrent ardemment, sans mensonge ni mesquinerie.

Les mains s'étaient saisies et se pressaient, les regards se mêlaient et se donnaient, les cœurs eux-mêmes débordaient de loyale confiance et d'enthousiasme.

Vasco Ortigão, le premier, s'abandonna de tout son être à l'enivrante sensation. Puis, le premier reprenant son sang-froid et sa maîtrise de soi et des autres, il refit son visage de marbre, avant de commander :

— Vendredi. Six jours encore. D'ici là, nulle réunion, nul conciliabule. Et, moins on nous verra, mieux ce sera. Mardi, si mes renseignements sont exacts, le gouvernement doit communiquer le texte de la note américaine aux commissions parlementaires. Huis clos, naturellement. Je ne serai pas au journal. Je vous donne l'ordre de n'y pas être. J'aurai d'ailleurs quitté Lisbonne dès lundi soir. Que personne ne me cherche nulle part ! Ma seule absence comblera de sécurité Setubal et Veiga. La police achèvera de s'énerver et le peuple commencera, tout seul, sans guide et sans appui, de s'émouvoir. Je rentrerai jeudi matin, à temps pour déposer mon interpellation sur le bureau des Cortès, afin que, légalement, la majorité bourgeoise ne puisse pas s'opposer à la discussion du lendemain. Et c'est tout. J'ai fini. Quelqu'un a-t-il une question à poser ?

Ce fut Valadarez qui la posa :

— Frère, tu quittes Lisbonne lundi soir ?

— Oui.

— Après-demain ?

— Oui.

— Pour ne rentrer que jeudi ?

— Oui.

— Mais si, mardi ou mercredi, une chose grave intervenait ?

— Aucune chose grave ne peut intervenir.

— Une émeute ?... spontanée ?...

— La police en fera ce qu'elle voudra. Nos cellules n'ayant pas bougé, le parti n'aura pas souffert. La colère du peuple aura crû. Ce sera bien.

Valadarez se tut, les lèvres toutefois serrées. Ortigão, impérieux, achevait :

— La mobilisation générale du parti sera décrétée vendredi matin. Je donnerai l'heure en temps opportun. Et je répète : Quelqu'un a-t-il encore une question à poser ?

Cette fois, ce fut le silence.

— Compagnons, — dit alors Vasco Ortigão, — adieu. Demain et après-demain, au cas d'une absolue nécessité, vous me trouverez à ma permanence. Je vous recommande d'ailleurs de ne m'y pas chercher. Mardi et mercredi, quoi qu'il arrive, faites comme si j'étais mort. Jeudi, ne faites plus rien : je ferai pour vous. Adieu.

Et, soudain, il fut dehors. Personne n'avait même soufflé.

Dans son coin habituel, ironique et satisfait, José Ortigão regardait les lieutenants de son frère, tous réduits à se taire.

La porte à peine franchie, Vasco Ortigão s'était pris à respirer large. Au fond, il se moquait un

peu de soi-même : ne s'était-il pas inquiété, inquiété tout de bon, de la façon dont il conquerrait l'indispensable liberté, pour cette escapade à Cintra qui maintenant lui tenait au cœur ? Mais, vraiment, c'était de quoi rire ! Comme s'il n'avait pas été, de tout temps, le maître absolu du parti, le maître incontesté, incontrôlé, celui qui ne donne pas de raisons, mais des ordres ! Alors ?... Vraiment, les toutes petites parties sont celles qu'on joue avec le plus d'angoisses passionnées...

Riant à demi, et battant parfois le pavé du bout de sa canne, Vasco Ortigão avait marché jusqu'à la rue Garrett. Il s'y arrêta deux fois. D'abord, devant le bureau de tabac le plus achalandé. Et il entra dans la boutique, le temps d'acheter un cigare et de l'allumer. Puis à la vitrine de la librairie à la mode. Là, il s'attarda, car les livres nouveaux abondaient, les livres français surtout. Et Vasco, au rebours de la plupart des siens, était fort épris de littérature.

Ce fut là, et tandis qu'il feuilletait un volume à couverture jaune signé d'un nom qui connaissait alors à Paris une célébrité fort temporaire, qu'un homme qu'il n'avait jamais vu le salua par son nom :

— Monsieur Ortigão, je crois ? Vasco Ortigão ?

— C'est moi, en effet, — dit Vasco, qui regarda l'interlocuteur.

Il n'était pas de ceux qui peuvent passer inaperçus. Très grand, très maigre, et visiblement tout en os et en muscles, avec un contour si rudement anguleux que toutes courbes en semblaient

proscrites, et qu'on eût dit cette haute silhouette taillée à la serpe dans un bois très dur, l'homme qui avait salué Vasco était en outre singulièrement vêtu. Non que son vêtement fût extraordinaire. Mais il le portait de cette façon bizarre et gênée qui est celle des gens déguisés. Par le fait, ce veston de bonne coupe, ce pantalon à pli, ces chaussures polonaises et ce chapeau parisien ne devaient pas être l'ordinaire défroque de celui qui les portait. Non plus que la rue lisbonnine ne semblait faite pour lui. Rien de ce qui l'entourait n'était à sa mesure. Et Vasco Ortigão, dans l'instant, en eut la sensation si forte qu'il ferma son livre et le remit en place, pour mieux considérer le personnage inconnu.

Mais celui-ci, tout de suite, sourit :

— Oh ! monsieur Ortigão, ne me prenez pas pour mieux que je ne suis. Je n'ai l'honneur de compter ni parmi vos partisans, ni parmi vos adversaires... et moins encore parmi vos surveillants, si vous en avez, comme c'est probable...

Vasco Ortigão sourit, puis ôta son chapeau, courtoisement :

— A qui donc ai-je l'honneur de parler ?

— Au duc d'Alcantara-Mar. Vous connaissez peut-être mon nom, monsieur Ortigão ? Et vous savez en ce cas que je suis exilé de ce pays. Mais, s'il fallait tenir compte des sentences d'exil...

Ils marchaient à présent côte à côte, descendant vers la rua da Carmo et vers le Rocio. Alcantara-Mar et Ortigão.

Et Vasco disait au duc :

— Monsieur, peu de hasards, dans ma vie, m'ont été plus favorables que celui-ci, qui me permet de faire la connaissance d'un des hommes pour qui j'avais d'avance le plus d'estime et, pardonnez-moi ce mot, le plus de curiosité...

Dom Pedro Carlos, neuvième duc d'Alcantara-Mar, avait été, ou plutôt ses ancêtres, mais il n'y avait point encore si longtemps, le plus noble nom portugais et le plus antique. Mais, aux temps confus du roi dom Miguel, les Alcantara-Mar, ayant lutté jusqu'au bout contre la reine dona Maria et l'intervention brésilienne, furent proscrits du royaume, et, par la suite, n'y rentrèrent jamais. A dona Maria succéda dom Pedro, le cinquième. A dom Pedro, dom Luis Ier. A dom Luis, dom Carlos Ier. Et dom Manuel II à dom Carlos. Après quoi la République vint, et tout ce qui s'ensuivit. Les Alcantara-Mar, qui n'avaient pas reconnu dona Maria, ne reconnurent ni dom Pedro, ni dom Luis, ni dom Carlos, ni dom Manuel, ni la République, ni rien. Retirés en France, ils y étaient devenus des Français. A telles enseignes que plusieurs d'entre eux se battirent héroïquement de 1914 à 1918, en Champagne, en Flandre et à Verdun, sous l'uniforme bleu-horizon. Mais, quoique Français de choix, et par le sang versé, les Alcantara-Mar continuaient d'être Portugais de cœur, et se souvenaient de l'ancienne patrie, et ne désespéraient pas d'y revenir un jour, voire, d'y revenir triomphalement.

Or, Pedro Carlos, neuvième duc d'Alcantara-Mar, héritant très tôt de son titre et de sa fortune, qui était belle, — il avait dix ans quand son père mourut, et les Alcantara-Mar comptaient leurs millions par dizaines, — Pedro Carlos, à qui sa mère, normande de bonne race, avait mis dans les veines du sang de Viking, renonça de bonne heure à toute ambition, voire à toute opinion politique, et se souvint fort à propos que les vrais Portugais ont deux patries, la Lusitanie et l'Océan. Peut-être l'Océan devrait-il être nommé avant la Lusitanie, puisque les Ruiz, les Gama et les Magellan ont vécu toute leur vie sur la mer et l'ont faite portugaise, — eux, les plus grands des plus grands ! — Pedro Carlos d'Alcantara-Mar, y ayant bien songé, résolut donc, assez logiquement, d'être marin... Ainsi serait-il plus Portugais qu'aucun de ses ancêtres, et plus moderne aussi, en renonçant à toutes ces politicailles archaïques qui jamais ne changent le sort des peuples, mais seulement leurs maîtres. Et le duc Pedro Carlos fit comme il avait résolu de faire. Marin, toutefois, le mot est vaste. Il y a les marins du commerce, qui ne sont que des fonctionnaires de passerelle, aux ordres de leur compagnie. Il y a les marins de l'État, qui ne sont que des ingénieurs spécialisés, électriciens, mécaniciens, canonniers, tacticiens. Et les marins d'autrefois ne ressemblent guère à ceci, non plus qu'à cela. Pedro Carlos envisageait une vie plus proche de celle qu'ont vécue les seuls vrais marins, les découvreurs de mer. Et, pour modèle et patron, il s'était choisi ce Français Alain Gerbault, qui fit le tour du

monde et davantage à bord d'un très petit yacht à voiles qu'il manœuvrait lui-même et lui seul. Pedro Carlos d'Alcantara-Mar, donc, s'étant, comme Alain Gerbault, acheté un côtre franc, sans moteur auxiliaire, y avait embarqué, au Havre, le jour qu'il avait eu vingt et un ans, et qu'il était tout à fait son maître. Dix années avaient passé, depuis cet embarquement suivi d'un appareillage immédiat. Et Pedro Carlos, seul comme Alain Gerbault, avait traversé successivement la Méditerranée, l'Océan Indien, le Pacifique, l'Atlantique, et doublé le cap Horn, et doublé le cap de Bonne-Espérance, retrouvant partout, au fur et à mesure de ses immenses randonnées, les vestiges des gigantesques anciens de sa race ou de sa nation. A ces errances sans but ni fin, il avait gagné le bonheur d'abord, la sagesse ensuite, et, pour finir, ce qu'il n'avait certes ni cherché ni voulu, une célébrité mondiale assez proche, mon Dieu, de la gloire...

Cependant, Pedro Carlos d'Alcantara-Mar répondait à Vasco Ortigão :

— Monsieur, tout le plaisir de notre rencontre est pour moi. Je vis, vous le savez, dix ou onze mois par an sur mon côtre, loin des hommes et de leurs divers remue-ménage. Et voilà dix ans que je goûte de la sorte une solitude qui d'ailleurs me satisfait. Il me faut pourtant, çà et là, toucher terre, refaire mes provisions, réparer mes avaries, soigner mon navire ou me soigner moi-même. Or, je suis Portugais, quoique exilé, et quoique le pavillon tricolore de la France flotte à ma corne.

J'avais donc toujours eu le désir qu'une de ces escales forcées qui sont les miennes me fît connaître cette Lisbonne d'où mes aïeux sont sortis. C'est fait : je suis entré dans le Tage avant-hier, à court de vivres. Et les autorités du port m'ont accueilli, sans trop prendre garde à mon nom, mes papiers de bord étant en règle. Mais figurez-vous, Monsieur, que, depuis mon débarquement ici, je n'entends parler partout que de vous. J'ai même découvert votre portrait dans quinze arrière-boutiques : chez mon voilier, chez mon forgeron, chez mon charpentier... je vous ai tout à l'heure reconnu sans vous avoir jamais vu ! Je m'en serais bien voulu, s'il m'avait fallu repartir de Lisbonne sans avoir heureusement rencontré le plus illustre des Portugais de cette heure-ci...

Vasco Ortigão, poli, mais ironique, leva une main :

— Je vous en prie !... « Illustre » est un grand mot. Je serai peut-être illustre un jour... demain, qui sait ?... mais pas aujourd'hui.

— Demain ? — fit Alcantara-Mar. — Ah oui ! j'oubliais... vous allez faire une révolution, n'est-ce pas ? Tout le monde en parle...

— A supposer ?... — répliqua Vasco Ortigão, du ton le plus froid : — la chose, j'imagine, vous importe peu ?

— Beaucoup moins encore, — dit Alcantara-Mar, qui se prit à rire. — Ne comptez pas sur moi pour vous dissuader de vos projets.

— Êtes-vous révolutionnaire ? — questionna Vasco Ortigão, intéressé. — Vous qui avez si long-

temps vécu seul entre le ciel et l'eau, vous devez avoir pris peu à peu la haine et le dégoût des sottises humaines et de la fausse civilisation ?

— Quelque chose comme cela, — dit Alcantara-Mar. — Mais ne me croyez cependant pas révolutionnaire le moins du monde. Non plus que le contraire. Je suis, en politique, d'une indifférence éperdue. Car j'ai bien, comme vous dites, le dégoût et la haine de la fausse civilisation et des sottises qu'elle engendre. Mais je ne crois pas que vous et moi attachions le même sens à ces termes-là.

Vasco, étonné, demeura muet une minute. Ils étaient arrivés au coin de la calcada do Sacramento. Alcantara-Mar s'arrêta :

— Monsieur Ortigão, il me reste à vous remercier d'avoir si gracieusement accueilli le simple passant qui vous importunait. Je vous quitte, ayant encore force choses à faire avant mon appareillage, que j'ai fixé à demain. Et vous serez, exception faite des gens du port, des ouvriers et des fournisseurs, l'une des deux seules personnes à qui j'aurai parlé dans Lisbonne.

— Quelle est l'autre, si toutefois je ne suis point indiscret ? — dit Vasco.

— Le marquis da Veiga, que j'ai connu quand j'étais enfant, et dont la famille a longtemps assumé la charge de nos intérêts en Portugal.

— Bah ? — fit Vasco Ortigão, en riant, car il n'eut pas un instant de défiance : le seul aspect d'Alcantara-Mar, marin de la tête aux pieds, excluait toute idée d'une déloyauté quelconque. —

Bah ?... Ainsi vous n'aurez vu dans Lisbonne que le chef du gouvernement d'aujourd'hui...

— Et le chef du gouvernement de demain, — acheva Alcantara-Mar, en riant aussi. — Mais vous m'êtes témoin, monsieur Ortigão, que ce n'est point à titre politique que j'aurai vu ces hauts personnages. En me rendant chez l'un, je songe à tout ce que ses parents ont fait maintes fois pour les miens. Et, en abordant l'autre, je n'ai songé qu'aux extraordinaires talents d'un homme qui a conquis le cœur et l'enthousiasme de tout un peuple.

— Monsieur ! — fit Vasco Ortigão, s'inclinant.

— Oh ! — fit Alcantara-Mar, — ne prenez pas cela pour un compliment. Car, s'il faut que je vous dise toute ma pensée, j'ajouterai que j'estime de tels talents bien mal dépensés, en l'occurrence. Attendu que les peuples aiment rarement ceux qui leur sont vraiment bienfaisants et ne s'enthousiasment presque toujours que pour de séduisantes erreurs...

4

— Mon cousin, — expliquait au marquis Lourenço le duc d'Alcantara-Mar, — je vous conjure de m'excuser, car vous me voyez vraiment en retard d'une façon incongrue. Mais je n'imaginais pas que, depuis le temps du roi dom Miguel, Lisbonne eût tellement grandi. Aujourd'hui, cette bonne vieille ville est devenue un monde, et vous habitez à l'extrémité ! Pour comble, on ne trouve plus de ces chevaux d'autrefois, qui escaladaient ou dégringolaient nos sept collines du même trot enragé, sans jamais ralentir...

— Seigneur ! — fit M. da Veiga, qui laissa tomber son monocle, — vous parlez comme aurait parlé mon grand-père ! J'ai vingt-cinq ans de plus que vous, mon cher, et je n'étais pourtant pas né quand le roi dom Miguel est mort.

— Et il est mort après trente-deux ans d'exil. C'est vrai. Mais que voulez-vous, mon cousin ! Cette Lisbonne-là, la sienne, c'est la seule dont j'ai entendu parler, quand j'étais enfant. Et, depuis que je ne suis plus enfant, je n'ai plus entendu

parler d'aucune. Vous savez que je vis en dehors des hommes.

— Je m'en doute, — consentit le marquis, que l'excuse divertissait. — Toutefois, cousin, à défaut de ces chevaux que votre père vous vanta, nous avons aujourd'hui des autos, qui vont plus vite qu'ils n'allaient.

— Oh ! — fit Alcantara-Mar, sincère, — je ne monte jamais dans ces machines-là. C'est trop rapide pour moi. Savez-vous que je suis honteusement poltron, mon cousin ?

— Non, — dit Lourenço da Veiga : — je ne m'en serais jamais douté. Et j'ai même besoin de toute ma politesse pour vous croire.

Il considérait avec un respect qu'il n'avait pas l'habitude d'éprouver cet homme extraordinaire, qui avait traversé trois océans sur une coquille de noix, seul à seule avec l'eau terrible, et qui s'avouait, avec tant de candeur, poltron.

M. d'Alcantara-Mar, par le fait, était arrivé fort en retard chez M. da Veiga, rue du Vingt-Quatre-Juillet. M. da Veiga, qui attendait son jeune cousin depuis quelque cinquante ou soixante minutes, s'était toutefois gardé d'en marquer la moindre humeur. Mais M. d'Alcantara-Mar, aussi courtois d'instinct que son cousin l'était par politique innée et habitude acquise, s'était considérablement excusé sitôt reçu.

Le marquis ministre avait fait naturellement entrer le duc navigateur et misanthrope dans le principal des salons du palais da Veiga. Ce n'étaient

alentour que Gobelins et Beauvais de la première époque, primitifs portugais enviés par le musée d'Art Ancien, meubles splendides, tapis d'Ispahan et faïences réellement moresques. Le duc avait tout apprécié héréditairement, si l'on peut dire : peu de peuples furent artistes autant que le peuple qui a donné Camoens au monde. Par ailleurs, en dix minutes de causerie, M. da Veiga avait constaté sans effort que son hôte ignorait tout de la vie actuelle, et que c'était tout de bon qu'il avait vécu dix ans sur la mer, seul à seul avec l'infini, et regardant de si haut les choses humaines...

— Mon cher, — prononça tout à coup Lourenço da Veiga, — vous ne m'avez cependant pas dit ce que vous pensez au juste de notre Lisbonne d'à présent, puisque, à votre vif regret, et peut-être au mien, nous ne sommes plus au temps de votre principal ami, le roi Miguel ?

— Monsieur, — répondit, après avoir songé, le duc d'Alcantara-Mar, — je ne pense ordinairement pas à grand'chose, sauf au temps qu'il fait, au temps qu'il va faire, aux voiles de mon bateau, aux agrès des dites voiles et à Notre Seigneur Dieu, qui nous dispense le bon vent, le mauvais calme ou l'amusante tempête. Ne comptez donc pas que je sois capable de vous rien dire que vous ne sachiez d'avance très bien sur cette ville semblable, ou peu s'en faut, à beaucoup d'autres que j'ai comme elle aperçues, au cours de mes promenades. Lisbonne, mon cousin, votre Lisbonne d'à présent, est à mes yeux une ville où rien ne m'a surpris, sauf

ceci : qu'elle est plus vaste que je ne me l'imaginais, et qu'on y parle portugais, ce qui n'est pas commun... Portugais, oui : comme à Madère, comme aux Açores, comme à la Praya, comme à Timor...

... « Comme aux Açores, comme à Timor... » M. da Veiga songea que sans doute, sous peu, Timor et Fayal oublieraient la langue des découvreurs d'îles. Un pli barra son front. Cet homme figé aimait son pays...

M. d'Alcantara-Mar poursuivait :

— Bref, mon cousin, je voudrais vous en dire plus long, mais je ne sais. Lisbonne ? Une grande, une très grande ville, où l'on parle la langue que j'aime... Voilà...

M. da Veiga recommençait à rire :

— Y avez-vous rencontré des amis ?

— Non, — fit Alcantara-Mar. — Je n'ai guère d'amis, mon cousin, sauf en des pays auxquels vous ne songez guère... Et le seul *homo sapiens* auquel j'ai parlé dans Lisbonne n'est certainement pas de vos relations...

— Bah ! — fit Veiga, amusé, — qu'en savez-vous ? Quel est donc votre *homo sapiens ?*

— Oh ! vous savez son nom : c'est monsieur Ortigão...

— Ortigão ? Vasco Ortigão ?

— Vasco Ortigão. J'avais vu son portrait partout. Je l'ai rencontré par hasard rue Garrett, et je l'ai reconnu tout de suite. Je l'ai abordé, par curiosité...

M. da Veiga avait eu trois secondes d'étonne-

ment, puis trois secondes de défiance. Il écoutait maintenant, impassible.

— C'est un homme singulier, cet Ortigão, — commentait M. d'Alcantara-Mar : — on ne sait qu'en dire. Il a l'air d'être sincère...

— Il l'est, — fit Veiga, net.

— Oui ? je le pensais... Nous n'avons d'ailleurs causé que dix minutes au plus...

— Et que vous a-t-il dit ?

Alcantara-Mar, qui regardait le tapis, ne vit pas les yeux de Veiga.

— Oh ! il ne m'a rien dit de sensationnel. Il prépare une révolution, n'est-ce pas ? Il ne s'en est pas caché. Mais il a paru surpris quand je lui ai laissé comprendre que je considérais sa révolution comme une futilité.

— Une inquiétante futilité, — objecta le ministre.

— C'est vrai, pardon ! vous jugez naturellement les choses au point de vue actuel ; et c'est tout simple. Mais moi, un sauvage, un errant, je suis sûr que vous m'excuserez de les juger comme ferait un habitant de la Lune, s'il nous regardait du bout de son télescope... Une révolution, pour vous, ce sont des ruines et des habitudes dérangées. Des intérêts lésés, aussi. Pour moi, c'est un changement sans importance. D'autres chefs remplaceront les chefs précédents. Mais le public s'en apercevra à peine. C'est-à-dire qu'il aura senti la secousse, et ne sentira pas à quoi la secousse a servi... A supposer qu'elle ait pu servir à quelque chose... ce qui doit être rare...

— Vous pensez réellement, cousin, que cela doit être rare ?

— Mon cousin, vous vous moquez de moi !... Je suis un simple matelot, ignorant de tout, en bordée dans Lisbonne... Et vous, ministre, homme d'État, vous me questionnez ?... Je suis en vérité bien impertinent...

— Non, non ! — fit assez brusquement M. da Veiga. — Au contraire, même ! Cousin, ce dont nous manquons le plus, nous autres hommes d'État, pour parler comme vous, c'est de conseils vraiment simples et clairs... Voulez-vous me rendre heureux? Dites-moi, sans phrases, votre avis sur toute cette aventure ? sur cet Ortigão, sur cette révolution possible ?... Voyons ?...

Il y eut un temps. M. d'Alcantara-Mar rassemblait ses idées. M. da Veiga attendait, les yeux fixes.

— Eh bien ! monsieur, — dit tout à coup le matelot ignorant de tout, — puisque vous l'exigez, voici le fond de mon sac... J'ai comme une intuition, à défaut d'expérience, qu'il y a deux sortes de révolutionnaires, les naïfs et les vaniteux. Les naïfs s'imaginent qu'il est possible de conduire les peuples autrement qu'on a toujours fait, de renoncer à la force, à la ruse, au mensonge, et de n'user que de bonté et de raison... Les vaniteux, au contraire, savent que cette imagination-là n'est qu'une utopie. Mais, sachant aussi que les conducteurs de peuple ont besoin d'être intelligents, ils se figurent, en leur qualité de vaniteux, avoir l'intelligence infuse, et veulent assez logique-

ment en faire bénéficier leurs contemporains... Voilà. — Naïfs ou vaniteux. — Je crois, soit dit entre parenthèses, que les vaniteux sont tout de même moins redoutables que les naïfs. Mais cela, c'est votre affaire, à vous, premier ministre... Ce que je voulais vous dire, et je m'y suis assez mal pris, c'est que je n'arrive pas à classer votre Vasco Ortigão... Non... Ni parmi les vaniteux, ni parmi les naïfs...

— Heu ! — murmura Veiga, — il est peut-être un naïf provisoire, que le pouvoir fera vaniteux... ou pis : orgueilleux...

Alcantara-Mar ne regardait plus le tapis :

— Mon cousin, — dit-il tout à coup, — vous semblez avoir une assez bonne opinion de votre Vasco Ortigão ?

Veiga eut un tout petit geste de la main, et laissa tomber son monocle :

— Une assez bonne opinion ? Oh ! non, cher ami... Voire, c'est tout le contraire... Vasco Ortigão est à peu près l'homme que j'exècre le plus au monde... j'en ai mes raisons diverses. Je vous dis cela à vous, cousin... à vous, qui allez quitter demain le Portugal pour n'y revenir que Dieu sait quand... Tant mieux ! je puis ainsi parler devant vous comme si j'étais seul. Et, alors, autant que vous sachiez tout, puisque la chose a l'air de vous intéresser !... Cousin, Vasco Ortigão est une force qui ruinera tout ici et nous ruinera nous-mêmes, sans profit pour qui que ce soit. Le Portugal est une vieille grande nation... Trop grande et trop vieille... Il n'y a plus chez nous le ressort

indispensable aux pays destinés à des chocs brutaux... Et c'est pourquoi Vasco Ortigão, trop jeune, trop sûr de lui, me fait peur. Il ne fera pas mieux que nous n'avons fait, que nous ne faisons... il ne pourra pas : tout manquera sous lui... Alors, à quoi bon ? D'avance, je vois le flot de sang et les décombres... Il y a tant de belles, de magnifiques choses, ici ! tout s'écroulera, tout s'effacera. A quoi bon, je vous le demande, puisque vous avouez vous-même qu'il n'y a pas deux manières de gouverner les peuples, et que les hommes nouveaux qui nous auront chassés feront forcément, après nous, comme nous-mêmes avons fait ?

— Plus intelligemment peut-être, ou plus habilement, — songea Alcantara-Mar, qui écoutait, muet. — Cet Ortigão vaut mieux que ce Veiga. Quoique, après tout, on n'en puisse rien savoir d'avance. Et c'est indiscutable qu'une révolution ne va pas sans énormément d'œufs cassés. Allons ! j'ai bien fait de vivre hors de l'humanité, laquelle est à coup sûr plus bête encore que la mer n'est grande...

A présent, les deux cousins se taisaient. Et peut-être songeaient-ils, redevenus solitaires de par leur silence, Lourenço da Veiga, à d'habiles combinaisons ministérielles, capables de parer d'avance aux pires révolutions, et Alcantara-Mar, à de purs soleils levants, émergeant d'un océan du sud, bleu comme indigo, pour incendier un ciel vieux rose...

A la fin, sortant de sa rêverie lumineuse, Alcan-

tara-Mar, homme instinctivement courtois, comme beaucoup de marins, releva la tête :

— Mon cousin, je vais avoir le regret de vous quitter. Ne me ferez-vous pas la faveur, auparavant, de me présenter à la marquise ?

— Assurément, — fit Veiga. — Elle en aura bien de la joie.

Il avait sonné. Ce fut le secrétaire Lacerda qui apparut dans la porte entr'ouverte, avant même que le valet de pied fût accouru.

— Lacerda, — dit le ministre, — allez donc chez la marquise, et dites-lui que monsieur le duc d'Alcantara-Mar est ici, et voudrait lui baiser la main.

Feliciano Lacerda s'inclina bas :

— Excellence, — dit-il, — je crois que madame la marquise est sortie. Je vais toutefois m'en assurer.

Il disparut. Et Veiga se retourna vers Alcantara-Mar :

— Cousin, — lui dit-il, — mes excuses ! Cet honnête Lacerda ne se trompe jamais, et madame da Veiga est assurément sortie. J'en suis très fâché. J'aurais voulu que vous la connussiez...

— Je le désirais fort, — répliqua Alcantara, selon la politesse.

Au fond, il s'en souciait très peu : comme beaucoup de marins encore, il professait un vaste dédain pour toutes les femmes de la terre, les seules filles des ports maritimes exceptées.

Une heure plus tard, à l'instant de regagner son bord, Alcantara-Mar s'arrêta tout à coup, au bord

même du Tage, dont l'eau nocturne luisait sous une lune éclatante, — portugaise vraiment. — Alcantara-Mar, après dix ans de pleine mer, n'était nullement blasé sur les jeux des rayons et des vagues. Il admira, silencieux. Des vaisseaux au mouillage parsemaient la rade. L'un d'eux, dont les feux étincelaient comme une constellation, étalait sur l'argent liquide du fleuve une longue silhouette aux contours géométriques. Alcantara-Mar, regardant ce vaisseau l'identifia d'un coup d'œil :

— Un cuirassé anglais, — songea-t-il. — Le *Cromwell,* sans doute, qui était l'autre jour à Vigo...

Dans le silence, une voiture qui venait, claque-sonna. Alcantara-Mar, qui s'était pris à méditer, leva soudain la tête.

La voiture passait. Un taxi fort quelconque, une de ces autos dans lesquelles Alcantara-Mar avait peur de monter, habituellement. Il l'arrêta pourtant :

— Voulez-vous me conduire à Belem, et me ramener ensuite ici ?

C'étaient douze kilomètres, aller et retour. Le chauffeur hésita :

— A Belem ?... Où, dans Belem ?

— Au couvent des Jeronymos.

— Au couvent ? Mais il est fermé, à cette heure-ci !

— Je le ferai ouvrir, — dit Alcantara-Mar.

Et il mit un billet assez gros dans la main du chauffeur.

— Très bien, — dit l'homme, qui ne discuta plus.

Un peu plus tard, le gardien du couvent, persuadé comme avait été le chauffeur, précédait, sous les admirables voûtes de l'église Santa-Maria, qui fut la chapelle des Jeronymos, au temps que le Portugal avait des moines, son visiteur inattendu et généreux. Mais Alcantara-Mar n'avait pas dessein de s'attarder devant les extravagantes colonnes manuelesques, non plus que sous les voûtes de la nef, suspendues plutôt que supportées, non plus qu'autour des sarcophages où reposent, sur le dos d'éléphants indiens, Leurs Royales Majestés Très Fidèles Manuel le Grand, Jean III, et les reines leurs épouses. Il arrêta net le gardien, qui déjà commençait la tournée rituelle :

— Non, s'il vous plaît. Le transept du sud, seulement.

— Vasco da Gama ?

— Oui.

Sans rien objecter, le gardien s'en fut vers le transept sud.

C'est là qu'en deux tombeaux jumeaux et parallèles reposent dans leur gloire Gama, qui doubla le premier le fabuleux cap des Tempêtes, et Camoens, qui chanta Gama. Les Grecs du temps jadis se seraient dû de dresser le tertre d'Homère à côté du tertre d'Achille. Mieux humains, les hommes de la Lusitanie ont pieusement accompli ce que les hommes de l'Hellade négligèrent. Et

c'est côte à côte qu'ils ont mis dans Santa-Maria des Jeronymos les deux immenses poètes, celui du verbe et celui du geste, — égaux.

Alcantara-Mar, tête nue, et les deux bras sur la poitrine, demeura dix longues minutes debout, au pied des deux tombeaux.

A la fin il murmura, immobile toujours :

— Ceux-ci surent travailler tout de bon et sans erreur au bonheur des hommes. Sans sottises et sans niaiseries. Car ils leur ont appris ce qu'est l'énergie et ce qu'est la beauté. Ce qu'est la foi aussi. Et la leçon a servi pour des siècles.

Il se tut, dix autres minutes. Ce solitaire, habitué à penser profond, ne pensait pas vite.

Finalement, il murmura encore :

— Quiconque a oublié la leçon, et s'efforce seulement à éteindre au ciel des étoiles, connues, pour en allumer d'autres, incertaines, est à coup sûr beaucoup plus petit que ceux-ci.

Puis il s'en retourna vers la voiture qui attendait, et vers son côtre. Et il appareilla, sitôt embarqué.

A l'aube, il était déjà loin sur la mer.

5

Le mercredi matin, très tôt, Vasco Ortigão fut debout.

Soucieux de se conformer rigoureusement à son programme de la première heure, il avait fort bien quitté Lisbonne dès le lundi soir. Mais il avait jugé superflu d'aller loin. Il avait donc dîné à ce restaurant de banlieue qu'on nomme le *Fer à repasser*, et où il avait une fois voulu envoyer son frère José, parce que nulle part alentour de Lisbonne on ne mange de meilleures fritures et l'on ne chante des *fados* plus nostalgiques et plus doux. Après quoi il s'était couché au plus près, et nul ne l'avait aperçu, toute la journée du mardi. Mais, à l'aube du mercredi, sa provision de patience était usée. Il n'attendit donc pas la voiture qu'il avait commandée trois jours d'avance, et s'en fut d'abord marcher violemment à travers la campagne. Les pensées se pressaient sous son front en galopades de Walkyries. Deux jours encore, et sa destinée s'accomplissait ! Et, d'ici là, comme

pour meubler les longues heures, cette promenade en perspective, qui maintenant lui tenait au cœur, ce rendez-vous printanier, parmi des bois, cet adieu charmant à toutes les vieilles choses dont quelques-unes étaient jolies, et qu'il fallait pourtant bien jeter bas, pour que les choses nouvelles pussent trouver leur place au soleil de l'avenir... Vasco Ortigão, allant et venant par les chemins encore ruisselants de rosée, dépensait le trop-plein de ses muscles et de ses nerfs, comme la chaudière sous pression jette sa vapeur par les soupapes de sûreté, quand les feux ont été poussés trop tôt avant l'appareillage.

A neuf heures, il revint vers sa chambre d'une nuit. L'auto était à la porte, exacte. Car il avait, à la réflexion, renoncé au train et aux deuxièmes classes, quoique Maria-Pia en eût dit. Passer dans Cintra, en s'efforçant de n'y pas être aperçu, était une folie. On eût trop probablement reconnu Vasco Ortigão, et son déguisement même fût devenu le principal danger. Passer discrètement, mais sans se cacher, était possible, voire, était peut-être la sagesse : le gouvernement, informé, se méfierait peu d'un chef révolutionnaire courant la prétentaine à la veille des batailles décisives. Et, quant à Maria-Pia, Vasco se flattait que nul n'osât regarder celle qui serait sa compagne, toute une journée durant. Il avait tort à coup sûr. Moins peut-être qu'on n'imagine. Les Portugais, souvent un peu archaïques dans la symphonie moderne des nations, gardent du passé cette qualité très rare, et fort oubliée de nos jours : savoir ne pas recon-

naître une femme qui désire n'être pas reconnue...

Ainsi donc Vasco avait commandé un cabriolet, confortable. Et ce cabriolet attendait. Maria-Pia avait promis qu'elle serait, dix heures tapant, devant le musée d'Art Ancien, que son directeur, un homme de Porto, délicat et moderne, venait de repeindre, c'est-à-dire la façade, du haut au bas, de ce rose parfait qui est la vraie couleur de Lisbonne et que le soleil sait le mieux patiner... de ce rose qui était, pour l'heure, la couleur même des pensées de Vasco. Vasco avait bien résolu de n'être pas en retard.

Il fut en avance de quelque trois quarts d'heure. Le lieu du rendez-vous l'avait inquiété. Le musée d'Art Ancien est assez proche de l'hôtel da Veiga. Maria-Pia n'avait peut-être pas songé qu'il allait lui être délicat de monter dans une autre voiture que la sienne, à cent pas tout au plus de sa propre porte. Au moins convenait-il qu'elle n'attendît pas même une seconde au lieu choisi par elle. Un peu tard, Vasco s'avisa que les commères du quartier s'étonneraient à juste titre de voir une voiture, mon Dieu ! assez élégante, stationner trois quarts d'heure à la porte d'un musée fermé, s'étonneraient plus qu'elles n'auraient fait en apercevant une femme probablement voilée faire quelques minutes les cent pas sur un trottoir de la rue du Vingt-Quatre-Juillet. Mais il n'était plus temps de remédier à rien. Par grand'chance, Maria-Pia, quoique persuadée, comme le philosophe Bergson, que le temps n'est qu'une illusion, ne fut guère en retard que d'un quatrième quart d'heure. Vasco,

quand elle vint, n'attendait donc que depuis une heure, ou guère davantage. Le temps de l'attente lui avait d'ailleurs, jusque-là paru long. Mais, dès qu'il découvrit la robe bien connue qui accourait, légère et fraîche comme la brise du Tage, il comprit qu'au contraire ç'avait été très court.

— Chérie, — dit-il, sans plus, — vous, enfin !

Elle sourit, fit une petite moue, et dit, tout en montant bien tranquillement dans la voiture dont il lui tenait la portière :

— Ah ! je croyais bien être arrivée la première ! je me suis tellement dépêchée ! Mais vous êtes un amour d'avoir été en avance...

De Lisbonne à Cintra, la route est charmante. D'ailleurs, portugaise intensément. Ce ne sont que jardins, vergers, fermes et villages pittoresques, le tout très méridional, mais abondamment arrosé : la grande haleine humide de l'Atlantique flotte sur le paysage. Rien de plus éloigné des sites arides et hautains de l'Espagne, si essentiellement continentale dans presque tous ses horizons. La route de Lisbonne à Cintra passe par Queluz de Baixo. C'est-à-dire tout auprès. Vasco montra à Maria-Pia le décor délicat qui avait entouré leur première rencontre.

— Oh ! — dit Maria-Pia, — je n'ai pas envie de regarder. Dans ce temps-là tu ne m'aimais pas du tout, et, moi, je te détestais.

— C'est encore pis que tu ne crois, — riposta Vasco : — dans ce temps-là quelqu'un m'avait dit que tu étais très jolie, et je lui avais répondu que

je ne t'avais jamais vue et que je n'avais pas envie de te voir.

— Quelle horreur ! — prononça Maria-Pia, du ton le plus pénétré. — Au fait, quel était ce quelqu'un, qui avait si bon goût ?

— Mon frère, je crois.

— Ton frère José ?

— Oui.

— Il ne m'aime pourtant guère, je crois...

— Il ne t'aime peut-être plus beaucoup, à présent...

— A présent ?

— Oui : tu lui fais peur. N'oublie pas que tout le monde imagine que tu n'es venue sur mon chemin pour m'y faire trébucher...

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais... Dire qu'ils n'ont peut-être pas tort, ces tout-le-monde-là !... J'étais peut-être venue sur ton chemin pour cela... Mais ceux qui m'y ont envoyée n'avaient pas prévu une petite chose...

— Quelle petite chose ?

— Hou ! le vilain, qui ne sait pas deviner ! Cette petite chose-ci, monsieur : que je vous aime... et, que, vous aimant, je n'ai pas du tout envie que vous trébuchiez...

Au plus profond de lui-même, Vasco Ortigão sentit comme une lame pointue qui entrait.

— Chérie très aimée, — dit-il soudain, — j'aimerais mieux trébucher trois cents fois que te coûter, jamais, une seule larme !

Elle se recula doucement, et s'accota contre l'accoudoir de l'auto. Puis, toute souriante :

— Voilà ! — dit-elle. — Et tu es certainement mimi comme tout. Mais il y a une autre petite chose à laquelle tu n'as pas pensé : c'est que tu n'y peux exactement rien, mon cher chéri ! Je pleurerai donc ou je ne pleurerai pas, c'est selon... je n'ai d'ailleurs guère l'habitude de pleurer... Mais toi, tu feras ce que tu as à faire, sans nul autre souci que de le faire tout à fait bien. Qu'au moins j'aie cette joie, qui me restera, de n'avoir rien abîmé sur mon passage... Parce que, je te l'ai dit douze fois plutôt qu'une : l'événement n'est plus dans ta main, et tu t'enfuirais tout à l'heure avec moi, en m'enlevant, vers Paris ou vers Rio-de-Janeiro, que ta révolution n'en éclaterait ni plus ni moins à l'heure dite. Est-ce vrai ? Bon ! Oh ! je ne suis pas tout à fait aussi bête que j'en ai l'air... Maintenant, tais-toi. Et parlons d'autre chose. Parce qu'il arrivera ce qu'il arrivera, mais je ne veux pas que ma journée d'aujourd'hui soit gâtée !

Il faisait le plus beau temps du monde. Avril touchait à sa fin, et le soleil printanier était déjà chaud comme un soleil d'été. On commençait de bien apercevoir la sierra de Cintra, et les forêts qui entourent la petite ville. Mais, quoique le ciel fût du plus pur bleu, les cimes du château des Maures et de la Cruz Alta ne se distinguaient pas : des nuages étaient là, et là seulement, que les pointes de la montagne semblaient avoir accrochés au passage. Et Maria-Pia s'en étonna joyeusement : ici, en plaine, la terre cuite de soleil exhalait un tel parfum d'orangers, de jasmin, d'œillets

et de tubéreuses qu'il semblait extravagant que, là-haut, à quelques centaines de mètres à peine au-dessus de Lisbonne ou de Queluz, il pût y avoir de la brume, voire de la pluie, qui sait ?... Cependant les champs succédaient aux champs, les bosquets aux bosquets, et la route sinuait et serpentait parmi des oliviers, des eucalyptus, des pins de Provence et des pins d'Italie...

A main gauche, les premières pentes de la sierra avoisinaient maintenant la route, et d'autres arbres, plus hauts et plus graves, commençaient d'apparaître çà et là, parmi des rocs gris...

Et, tout d'un coup, ce fut Cintra, sa longue place archaïque, son pilori, et le Paço Real, — le vieux palais des rois, moitié gothique, moitié moresque. — Maria-Pia, sautant à terre, exigea d'abord de visiter, de visiter tout, et avec un guide. Vasco choisit le guide. Et ils allèrent de salle en salle, de cour en cour et d'escalier en escalier. Le Paço Real de Cintra vaut la peine d'une vraie visite. Vasco, qui le connaissait assez mal, — les Portugais connaissent le Portugal à peu près comme les Parisiens connaissent Paris, — admira fort les vestiges d'ailleurs inestimables que l'art arabe a laissés partout dans ce palais. Car des faïences sont là telles que l'Alhambra même et la Kharaouine de Fez n'en ont pas de plus belles. Mais Maria-Pia s'enthousiasma surtout de la salle dite des Pies. Le plafond en est semé de pies peintes en fresque. Et l'histoire affirme que don Juan, premier du nom, fit ainsi décorer la dite salle afin de persuader

à sa cour de ne point bavarder mal à propos : lui, le Roi, avait récemment baisé la plus belle de ses dames d'honneur sur la bouche ; et, la Reine intervenant mal à propos, il avait coupé court à toute explication, en commentant ainsi la chose : « Madame, j'ai fait cela *pour le bien.* » La Reine, respectueuse, s'était tue.

Ayant écouté de toutes ses oreilles, Maria-Pia attendit que le guide eût le dos tourné. Et, leste comme une chatte, elle se pendit au cou de Vasco, lui donnant fort exactement la sorte de baiser dont il venait d'être question.

Et comme Vasco essayait, non certes de protester, mais d'indiquer d'une main molle que le guide allait peut-être se retourner :

— *E por bem,* — c'est pour le bien, — affirma très haut la femme du marquis Lourenço, sans même interrompre, pour si peu que trois mots, le baiser qu'elle donnait, de tout son cœur, à Vasco Ortigão.

Le guide, indifférence ou prescience, ne s'était pas retourné.

— Et maintenant ? — demanda Vasco, quand ils se retrouvèrent hors du palais, seul à seule.

— Maintenant, — dit Maria-Pia, — je veux voir le château des Maures, je veux voir la Pena, je veux voir Monserrate et je veux voir tout.

— Ne déjeunerons-nous pas un peu ?

— Nous déjeunerons beaucoup. Tout de suite, peut-être, puisque l'hôtel est au bout de la place ? Je veux du poisson frit avec de la salade, je veux

des escalopes avec du riz, je veux un entrecôte avec des œufs brouillés, je veux du vin de Collares...

Elle eut tout cela, et, ensuite, une chambre pour s'y reposer. Car le vin de Collares lui avait un peu monté à la tête... Et elle ne se reposa pas toute seule, la chose va de soi...

Quand ils remontèrent en voiture, l'après-midi était fort entamée. Heureusement, les jours étaient déjà longs, et le crépuscule encore lointain. Vasco certifia qu'on avait encore trois grandes heures avant le coucher du soleil.

— C'est égal, — disait Maria-Pia, — tu aurais dû me réveiller plus tôt ! Je dormais comme une marmotte. Nous avons perdu beaucoup de temps !

— Oh ! trouves-tu, vraiment, que nous ayons perdu, ce qui s'appelle perdu...

— Vasco, chéri ! un peu de pudeur, monsieur...

Elle riait de toutes ses dents qui étaient comme des perles. Et l'auto continuait d'aller le long de cette route oblique, tout emmitouflée de pins, d'eucalyptus et de chênes-lièges, qui mène à Collares, et, en tournant à main gauche, au château des Maures et à la Pena.

La Pena, qui est un château royal, tout moderne, d'ailleurs, fut la dernière résidence de la dernière reine portugaise, dona Amalia, de cette race fatale des Orléans, qui expiera jusqu'à la septième génération sa faiblesse de 1793 et sa traîtrise de 1830. La Pena, si pittoresque dans son modernisme trop éclectique, et si bien entourée d'un parc sans égal,

ne garda pas longtemps Maria-Pia et son ami. Le château des Maures, dont l'enceinte ruinée, trop ruinée, demeure toute seule, ne les retint pas non plus, malgré toutes les beautés d'un paysage qui n'a pas de pareil en Europe. C'est que Maria-Pia aspirait à la quinta de Monserrate, qu'elle avait déjà vue maintes fois, mais jamais comme elle eût voulu, et qu'elle s'était cette fois promis de voir à sa façon et à son aise... mieux qu'à son aise : au bras de son compagnon choisi...

Ils y furent enfin. Et le soleil était encore haut au-dessus de l'horizon, quand le gardien du jardin désiré leur en ouvrit la porte.

— Ici, — dit Vasco, près d'entrer, — j'ai besoin de me pincer un peu pour ne pas croire que nous avons tout d'un coup changé de pays...

Il avait tant et si bien regardé Maria-Pia qu'il n'avait pas vu grand'chose d'autre qu'elle. Il n'avait pas remarqué au fur et à mesure qu'ils avançaient vers Monserrate, la lente transformation du paysage, et comment la route portugaise aux belles frondaisons méridionales s'était peu à peu changée en un chemin quasi normand, dont la lourde verdure épaissie de vigne vierge et de lierre témoignait d'un sol imprévu, d'un sol profond et riche, où des arbres anciens pouvaient pousser leurs racines plus loin que ne font les arbres du sud de l'Europe, Vasco, près d'entrer dans Monserrate, s'avisait tout d'un coup de la métamorphose.

— Je ne suis, je crois, jamais venu jusqu'ici, — dit-il, comme s'excusant.

— Ah ! — fit Maria-Pia, — alors je suis contente. Je vais vous montrer une vraiment belle chose... la plus belle, peut-être...

— Pas la plus belle, — protesta Vasco. — Mais je ne demande tout de même qu'à voir...

Ils marchaient maintenant, côte à côte et la main dans la main, au milieu d'une extravagance végétale comme il n'en est pas ailleurs, sauf à Java ou Singapour, sauf dans le haut Brésil et dans le haut Pérou, sauf aux Antilles aussi, dans les hautes vallées volcaniques. C'étaient, pêle-mêle, autour d'eux, toutes les essences tropicales, toutes les essences tempérées, et force essences des climats très froids ; — des tulipiers, des cèdres, des pins parasols, des pins maritimes, des araucarias, des mélèzes, des cyprès, des sycomores, des platanes rouges, des platanes blancs, des chênes de toutes les espèces, des magnolias, des daturas, des rhododendrons, tout cela géant, fabuleux, hors n'importe quelles proportions raisonnables. Il semblait que, sur la terre de Monserrate, tout ce qui jaillissait de l'humus eût droit d'en jaillir jusqu'au ciel. Et, côte à côte avec les sycomores, avec les chênes, avec les rhododendrons, d'autres arbres surgissaient, de-ci, de-là, des arbres qui étaient des arbres, non des arbrisseaux : des fuchsias, des bégonias, des mimosas, des orchidées, des lauriers-roses, des lauriers-cerises, des lys arborescents, des rosiers de dix mètres, des jasmins, des fougères, des poivriers, des camélias. Et davantage : des myoporums en massif, des palmiers, des grenadiers, des néfliers,

des primevères, faisant forêt avec force hêtres, bouleaux, trembles, saules, tilleuls, peupliers, acacias d'Australie, avec des ormes aussi, qui sont, eux et les jacarandas, les bella sombras et les frênes blancs, les arbres nationaux de la Lusitanie. Vasco Ortigão, stupéfait, s'était arrêté deux ou trois fois, regardant cette mêlée forestière où toutes les essences de tous les climats, de toutes les latitudes et de toutes les altitudes semblaient avoir donné comme dans le tohu-bohu d'une bataille. Mais rien toutefois n'était mieux ordonné ni plus harmonieux que cette bataille-là, et rien ne respirait plus profondément la paix, une paix souveraine.

— Venez, venez, — disait Maria-Pia, entraînant Vasco. — C'est plus beau plus loin. Je sais où je vous mène...

Alentour, l'air même avait changé, et le ciel au-dessus d'eux. L'azur s'était en quelque sorte approfondi, et la chaleur, mêlée d'une humidité plus molle et plus quiète. Était-ce l'orientation mystérieuse de ce vallon non pareil, où tant d'arbres de tous les pays trouvaient tous leur habitat ? étaient-ce ces arbres eux-mêmes, qui, transplantés par la fantaisie des hommes, s'étaient recréés cet habitat indispensable, se faisant les uns aux autres toutes les concessions qu'il fallait, et aucune autre ? A bien y réfléchir, les arbres du vallon de Montserrate auraient pu donner aux humains de la planète Terre une leçon profitable, — et formidable...

Vasco Ortigão commençait de s'en aviser, quand Maria-Pia, enfin, ayant trouvé le reposoir qu'elle cherchait, — un banc de marbre, entre deux allées

l'une et l'autre si fleuries que leur parfum enivrait comme deux cassolettes, — s'assit tout soudain, et fit asseoir Vasco.

— Est-ce bien ? — lui demanda-t-elle, sans plus.

— C'est mieux, — dit Vasco.

Il regardait, tout ébloui. Et il continuait de tenir la main de son amie. Mais il oubliait de presser cette main.

En vérité, le site était miraculeux. En contre-bas coulait un ruisseau très clair, lequel venait d'une cascade au-dessus, dont on entendait le carillon, et s'en allait vers une cascade au-dessous, dont on apercevait l'arc-en-ciel. Une houle d'arbres ondulait en contre-bas, qui enchevêtrait toute une gamme de verdures, laquelle allait du noir au gris perle, et se confondait au loin avec l'horizon, où l'océan apparaissait, comme un brouillard qu'on n'eût point discerné s'il n'eût été trop strictement horizontal.

— J'ai vu ça quand j'étais une toute petite chose, — dit Maria-Pia. — Et je l'ai revu des tas et des tas de fois, depuis ; car on s'arrête toujours à ce banc, quand on visite officiellement Monserrate. Mais jamais au grand jamais je n'ai pu m'asseoir ici comme j'en avais tant envie, ni tout regarder comme je vais regarder aujourd'hui : comme il faut, lentement.

Elle regardait en effet, elle regardait de tous ses yeux. Et Vasco trouva qu'ils n'avaient jamais été si beaux.

— Ma foi, — dit-il, à son tour, — tu as raison. Cette quinta est plus extraordinaire que je n'ima-

ginais. Plus reposante aussi... Il règne ici je ne sais quelle douceur... Mais n'importe... quand je pense à tout ce qu'il a fallu gaspiller de millions, et de travail, et d'énergie, mieux, d'intelligence, pour créer ce paradoxal jardin, qui, somme toute, ne sert à rien...

Elle sauta en l'air :

— Comment, « qui ne sert à rien » ?... Par exemple ! Un si splendide jardin, que nous admirons tous les deux, comme cela, et qui nous met à tous les deux de la joie plein le cœur ? Chéri, cela sert à être regardé, un jardin, un beau jardin !... Et, quand j'y songe, je trouve qu'il n'y a rien de plus vraiment utile au monde...

— On ne regarde guère souvent celui-ci, — dit Vasco.

— Si on le regardait trop souvent, on le verrait moins bien. Si tu m'avais regardée, moi, toute ta vie, tu ne me verrais plus du tout.

Elle riait. Il lui baisa les deux mains, et elle les retourna tendrement, pour qu'il en baisât la paume. Cependant elle contemplait toujours le parc, que le soleil, maintenant très oblique, diaprait de mauve et de rose.

— C'est encore plus beau, quand on regarde longtemps. Tu ne trouves pas ?

— Peut-être, — dit Vasco.

La silencieuse sérénité qui les enveloppait commençait d'agir sur lui, le pénétrant, le pacifiant. Plus complexe et plus primitif à la fois que Maria-Pia, le prodigieux paysage parlait moins à ses sens et davantage à son intelligence, c'est-à-dire, par

celle-ci, à sa raison et à son cœur. Tout ce qu'il découvrait autour de lui d'irréprochable et d'équilibré, de patient et de puissant, de calme, d'ordonné, de divinement végétal, s'enfonçait en lui, et pacifiait son être. Maria-Pia, à présent, se taisait, — sans du tout se douter de tout ce que son silence engendrait de choses.

— Je serais curieux, — songeait Vasco Ortigão, — de savoir si les arbres ont jamais, entre eux, fomenté de révolution ?... et s'ils s'en sont mieux trouvés, après l'avoir fait ?...

Le soleil, cependant, descendait dans le ciel. Descendait vite...

Maintenant, de rouges rayons, tangentant la montagne, enflammaient les arbres les plus hauts. Et Vasco distingua l'un d'eux, qui dépassait les autres. C'était un magnolia, dont la cime s'épanouissait à quelque soixante mètres au-dessus du sol. Son feuillage, d'un bronze vert admirablement poli, semblait un écrin fait exprès pour enchâsser ses fleurs, gigantesques corolles d'une crème neigeuse que le pollen des étamines rehaussait çà et là d'un peu d'or. Au pied du géant, l'herbe avait poussé plus rare et plus fine. Et c'était comme un socle fait exprès. Alentour, les arbres voisins se tenaient à distance, respectueusement. Et les plus proches n'osaient pas monter trop haut, comme afin de ne porter nul ombrage à celui qui était leur exemple et leur orgueil. Tout se passait, en somme, comme si cette vie végétale avait eu son intelli-

gence propre, son sens des hiérarchies, sa philosophie profonde, bref, ce qui engendre cette science incomparable que les Chinois nomment la Grande Étude et qui conduit, par le chemin du Milieu Invariable, au bonheur. Vasco Ortigão, peu à peu, s'en persuadait. Et, face à face avec la magique forêt de Monserrate, face à face avec son royal magnolia, et cette cour déférente qui l'encerclait, il ne faisait plus qu'écouter, et commençait d'entendre...

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! — soupira tout à coup Maria-Pia : — dire qu'il va falloir s'en aller !... Je resterais assise ici, à côté de vous... à côté de toi... toute ma vie !

— Ne te lève pas, — dit Vasco : — il n'est pas tellement tard.

— Non, — dit-elle. — Mais je veux encore quelque chose, pour que ma journée soit vraiment complète et douce. Et tu ne me refuseras pas.

— Certes non, — dit Vasco. — Qu'est-ce ?

— Il y a, je ne sais où, mais près d'ici, un tout petit couvent de *capuchos*, un ancien couvent qu'on appelle le couvent du Chêne-Liège... Je l'ai vu une fois, une seule fois, il y a longtemps... et j'ai envie...

— Chérie, — dit Vasco, — il ne fallait dire que cela...

Il se leva le premier, non sans donner encore à tout ce qui était sous ses yeux un pensif regard, un regard inquiet...

Et ils furent au couvent du Chêne-Liège. Moins

que rien, ce couvent-là ; douze cellules creusées en plein roc, chacune grande comme un cercueil ; une enceinte de pierres sèches, haute comme le genou ; et, au-dessus du seuil, un arbre dur et noueux, qui étendait de pauvres branchages.

Une bonne femme, très vieille, et davantage usée, était venue au-devant des visiteurs.

— Cet arbre-ci, — demanda Vasco, qui commençait de s'intéresser à la botanique, — c'est un olivier ?

— Oh ! non, monsieur, — répondit la bonne femme : — ce n'est pas un olivier, c'est un arbre ordinaire...

Et Maria-Pia rit, et Vasco avec elle. Ils avançaient cependant tous deux, sous le porche surbaissé du couvent en ruines.

C'était moins qu'une porte de cave : un trou ouvert au pic dans le roc, et aménagé, si l'on peut ainsi dire, avec un minimum de cailloux et de mortier, sans que le menuisier ni le charpentier même y eussent jamais mis la main. Maria-Pia, avançant sous la voûte, et se baissant pour ne pas cogner son front, fit un signe de croix.

— C'est là qu'ils vivaient ? — demanda-t-elle, presque bas, à la bonne femme gardienne.

— Les moines ? — dit celle-ci. — Oui, madame. C'est là. Ils n'étaient pas trop bien, vous voyez...

« Là », c'étaient les douze cellules. Vasco allongea la tête et frissonna. Tout ce qu'il avait jamais scruté, en fait de noire misère, dans l'Alfama et ailleurs, était d'un luxe rare en comparaison. Au fait, si jamais révolution eût peut-être paru justi-

fiée, mieux, indispensable, c'était celle qui eût chassé de la planète de tels bagnes, peuplés d'obscurantisme et d'erreurs sombres...

— Ils n'étaient pas trop bien, c'est vrai ! — répondait Maria-Pia à la gardienne. — Et j'imagine qu'ils ont été bien contents quand la République leur a rendu la liberté...

— Eh bien ! — fit la bonne femme, — figurez-vous que non, madame ! Ils n'ont pas été contents du tout. Ils se trouvaient heureux ici, c'est à n'y pas croire ! Et ils ont dit, quand on est venu pour les faire sortir, qu'on n'avait pas le droit, et que, la liberté, c'était de faire ce qu'on veut. Et ils voulaient rester, tous. On les a fait sortir de force...

— Quelle tyrannie ! — fit Maria-Pia, indignée du fond du cœur.

Et elle se tourna vers son amant, qui écoutait, sans mot dire :

— Vois-tu, Vasco, lui dit-elle, — je ne suis certes pas révolutionnaire pour deux sous. Mais je commence à trouver que tu as bien raison de vouloir supprimer tous les esclavages...

— Faut-il dire « supprimer ? » — songea Vasco Ortigão, muet.

Au fur et à mesure que leur auto les avait montés de Monserrate vers le Chêne-Vert, ils avaient connu des changements de climat nouveaux et imprévus. A la chaude et moite atmosphère de la quinta avait succédé d'abord un air plus vif, quoique tiède toujours. Puis, l'altitude augmentant, des souffles frais s'y étaient mêlés. Et, bientôt, tombant

mystérieusement des sommets qu'on ne voyait pas, de longues écharpes effilochées, d'un brouillard opaque, les avaient enveloppés, leur jetant au visage l'humidité nordique de la montagne. Le ciel s'était voilé, ennuagé, épaissi. Et la fin de la promenade avait été mouillée de larges gouttes, dont on ne savait si elles étaient de la pluie ou de la brume soudain condensée. Comme Vasco sortait du couvent, précédant Maria-Pia, l'arbre noueux, qui n'était pas un olivier, mais seulement un arbre ordinaire, avait brusquement secoué sur les visiteurs toute une averse en réserve parmi ses feuilles pointues et courbes, Maria-Pia, le cou inondé, avait jeté les hauts cris.

— Nous nous sécherons sitôt en plaine, — avait dit Vasco, fort trempé lui-même : — le soleil n'est pas encore tout à fait couché...

— Oh ! puis, — fit Maria-Pia, qui tâchait d'essuyer son cou, — tout m'est égal aujourd'hui. N'est-ce pas que c'était bien, ce que nous avons vu ?

— C'était mieux, — redit Vasco, comme il avait déjà dit.

Mais, cette fois, il parlait sur un autre ton.

Et ils revinrent vers Lisbonne, comme il faut revenir de Cintra, par Cascaes et par Estoril, — par la mer. — La route suit le rivage pas à pas. Et, tout le temps, on voit à main droite l'Atlantique vert et gris déferler sous le ciel lusitanien, couleur du temps.

A la nuit naissante ils furent rue du Vingt-

Quatre-Juillet. Et Maria-Pia, un peu exaltée, beaucoup dédaigneuse, exigea que l'auto s'arrêtât au pied du perron de l'hôtel da Veiga.

Elle descendit sans se cacher, et, par la portière ouverte, tendit chaudement à Vasco ses deux mains ouvertes, puis sa bouche.

— Ah ! — dit-il soudain bouleversé : — ne pas te quitter ainsi ! te remporter jusqu'à ma tanière ! et vivre avec toi, vivre ensemble, à deux, comme si on n'était qu'un...

Maria-Pia se dégagea doucement : Vasco avait parlé très près de ses lèvres :

— Nous sommes de pauvres esclaves, — dit-elle, avec un petit sourire assez mélancolique.

— Quand je serai le maître, — dit Vasco, — les esclaves seront libres.

— Alors, — dit Maria-Pia, avec sa plus jolie moue, — sois vite le maître...

6

Moins d'une heure plus tard Vasco Ortigão, seul à présent, traversa le Rocio, toujours dans cette voiture qui l'avait mené, qui les avait menés, elle et lui, à Cintra. Près de rentrer à sa permanence, pour passer, tête à tête avec ses seuls réels souvenirs, les plus récents, ces dernières trente-six heures qui le séparaient encore de sa grande aventure, Vasco Ortigão n'avait pu résister à son envie d'entrevoir encore une fois Lisbonne avant de la conquérir, et de tâter le pouls à la révolution près de naître.

Or, Lisbonne, quoique la nuit commençât d'être noire, avait plutôt la mine d'une ville qui a la fièvre. Et la révolution près de naître battait cent cinquante ou deux cents pulsations.

Le Rocio, spécialement, présentait un aspect inaccoutumé, et que des touristes eussent jugé inquiétant. Ce n'était plus la noble place vivante, mais paisible, qui étale avec orgueil ses marqueteries de pierres blanches et noires, et que parcourent

sans hâte des promeneurs et des passants sérieux, quoique souriants. Car rien n'est plus affable et plus grave à la fois que ces Portugais dont une chanson charmante, mais menteuse entre les menteuses, a vanté la gaîté, tout imaginaire. Les Portugais n'aperçoivent pas d'emblée le comique des choses. Mais ils savent en goûter parfois l'ironie et toujours la mélancolie.

Or, aux yeux des Lisbonnins qui, ce soir-là hantaient le Rocio, l'heure présente devait être une heure assez farouche. Car Vasco, qui se connaissait en peuple, prit tout de suite conscience qu'une dangereuse exaspération galvanisait la foule.

Le Rocio, en effet, fourmillait d'hommes qui murmuraient entre eux, étouffant leurs voix, mais s'exaltant d'autant davantage, et retrouvant, à n'en pas douter, au fond de leurs vieilles âmes ancestrales, l'orgueil magnifique qui avait jadis lancé leurs ancêtres sur la mer.

Vasco Ortigão comprit dès la première seconde : si confidentielles qu'eussent été les révélations qu'avait dû faire, la veille, le ministre da Veiga aux commissions des deux chambres républicaines, le secret en avait immédiatement transpiré dans le public. Les gouvernements parlementaires sont ainsi, et ruinent par bavardages ou indiscrétions, trop souvent, les nations qu'ils sont chargés de défendre. Le maréchal Lyautey, vers l'an 1916, savait ce qu'il faisait, alors qu'il refusa de confier à la Chambre française les plans qu'il avait arrêtés...

Le peuple de Lisbonne venait d'apprendre, et

venait d'apprendre quarante-huit heures trop tôt, l'ultimatum américain. Mesurant ainsi l'énormité de l'insulte avant d'avoir mesuré l'énormité de l'insulteur, le peuple s'irritait, et commençait d'agiter tumultueusement des pensées périlleuses.

— Les citoyens de Chicago, — songea Vasco Ortigão, — sont terriblement loin de s'imaginer, entre leurs viandes salées et leurs fers profilés, que d'autres citoyens, plus civilisés à coup sûr qu'eux-mêmes, sont ici, ce soir, prêts à mourir plutôt que d'accepter jamais leurs niaiseries primaires, dont ils essaient de faire des lois...

Dans l'instant, une clameur furieuse jaillit d'un groupe qui était peut-être le plus nombreux de tous et qui avoisinait la haute colonne de dom Pedro IV, du côté de l'ouest. Et Vasco Ortigão entendit une voix suraiguë, dominant le tumulte d'alentour :

— Nous ne sommes pas les esclaves des marchands yankees ! Si Gama, si Magellan, si Colon, notre cousin, et si tant d'autres ne leur avaient découvert leur pays, ils n'existeraient même pas, et les Comanches et les Apaches chasseraient encore le bison là où est New-York et là où est Chicago !

— Au fait, — songea Vasco, — cet homme n'a pas tout à fait tort. Seulement...

Il se tut : l'orateur poursuivait :

— Si un gouvernement vendu, — clamait-il, — trahit la nation, nous saurons faire justice des traîtres, et mettre à leur place d'honnêtes gens, qu'on n'achètera pas !

— Sans doute ! — songea encore Vasco : — d'honnêtes gens qu'on n'achète pas, il s'en trouve. Mais des gens, honnêtes ou non... (qu'importe, Seigneur !...) capables de tirer le pays du traquenard actuel, qui oserait dire qu'il en existe ?...

D'autres groupes s'agitaient à l'unisson et refluaient çà et là par la place. Une contagion de colère et d'indignation soupçonneuse se propageait, comme une houle. Par l'ordre d'Ortigão, l'auto allait au ralenti, contournant la place. Des gens avisèrent cette voiture qui ne se hâtait pas et s'en approchèrent, méfiants. Ortigão comprit qu'il risquait d'être reconnu. Et les conséquences en auraient été graves.

— Plus vite ! — commanda-t-il, en se rejetant au fond du cabriolet.

Par la rue do Carmo, et par la rue Garrett, l'auto gagna le largo des Deux Églises et la place Camoens. Là encore une foule tumultueuse s'agitait, parmi des conciliabules, des cris, des menaces. La police, prudente, demeurait invisible.

— Ah ! — murmura Vasco Ortigão, dont les regards ardents dénombraient et scrutaient tout ce peuple en émoi, — le geste est facile ! Sera-t-il fécond ?

Pour la première fois de sa vie il doutait...

Rue de San Roque, c'était enfin la solitude et le silence. Plus loin, aux abords de la permanence, l'obscurité s'y ajoutait. Et Vasco Ortigão, qui souvent s'était plaint tout haut de l'éclairage nocturne

de Lisbonne, éclairage archaïque, avait-il dit, indigne d'une cité moderne et vivante, s'oublia cette fois jusqu'à s'en réjouir.

Puis, l'auto renvoyée, la porte franchie et refermée, il entra seul dans son refuge, et, dédaignant de se mettre au lit, dédaignant de manger ni de boire, il s'assit dans son fauteuil, et commença d'y attendre, muet, que son heure fût venue, l'heure d'agir et de vaincre.

TROISIÈME PARTIE

SENATUS POPULUSQUE ROMANUS...

I

Le vendredi, jour que le parlement portugais consacrait aux interpellations, Lourenço da Veiga, ministre des Affaires étrangères et ministre de l'Intérieur, consacra sa matinée au travail. Il sortit deux fois, pour aller consulter le président de Setubal et pour s'entendre avec le président de la Chambre à propos de la séance de l'après-midi, qu'il savait devoir être grave et probablement désastreuse. Depuis qu'en dépit de force précautions prises la nouvelle de l'ultimatum américain avait transpiré des commissions parlementaires dans le public, Lisbonne et le Portugal entier s'exaltaient davantage d'heure en heure, et la dictature libérale, comme elle s'intitulait elle-même, n'était pas de taille à se défendre contre des ambitions politi-

ciennes assez avides pour profiter d'une calamité nationale, au risque évident de la rendre plus funeste encore. Le président de Setubal pensait là-dessus comme M. da Veiga. Mais il avait soixante-quinze ans, et si son intelligence demeurait intacte, sa volonté n'était plus qu'un souvenir. Il s'attrista, se résigna, et ne conseilla rien. Quant au président de la Chambre, il attachait aux bavardages parlementaires une telle importance qu'il n'envisageait même pas que des choses pussent arriver, hors l'enceinte du parlement, et que le parlement pût jamais être influencé par rien, sauf par soi-même. Lourenço da Veiga, moins naïf, nourrissait là-dessus des doutes fondés. Il fut donc mal réconforté par l'optimisme d'un homme qu'il connaissait surtout pour un diseur de phrases. Et, rentré rue du Vingt-Quatre-Juillet, il songea longtemps, les coudes à sa table, et les deux mains au front, s'interrompant par intervalles pour appeler au téléphone ses principaux chefs de service, tant aux Affaires Étrangères qu'à l'Intérieur, et leur préciser ses ordres, donnés déjà depuis longtemps. Car ce n'était pas un mystère que l'intention du parti collectiviste d'ameuter le peuple autour des Cortès, à l'occasion des interpellations annoncées pour l'après-midi.

— Au juste, qu'ont-ils préparé ? et que feront-ils ? — songeait Veiga, tourmenté d'une anxiété lourde.

Il se leva tout à coup, poussa l'une des deux portes-fenêtres qui donnaient du cabinet de travail dans le jardin, — dans son jardin, — et fit quel-

ques pas le long des belles allées mosaïquées de pierres blanches et de pierres noires, entre les pelouses semées de fleurs précieuses et de nobles arbres.

C'était un plus curieux homme qu'on ne croyait communément, que le marquis Lourenço da Veiga. Vasco Ortigão l'avait autrefois nommé la crapule. Et, crapule, Lourenço da Veiga l'était certes aux yeux de bien des gens, non sans raisons. Personne en Portugal, de mémoire d'homme, n'avait autant que lui trompé, menti, trahi. Personne n'avait plus promis et moins tenu. Personne n'avait acheté tant de consciences, ni sapé si profond le sens moral de tout un peuple. Et personne, pour passer du public au privé, n'avait affiché si souvent et si insolemment un tel dédain de ce que les bonnes gens nomment loyauté, honneur, probité même. On ne comptait pas les femmes de toutes conditions imaginables que Lourenço da Veiga avait séduites ou perverties, ou déconsidérées. On ne comptait pas non plus les habiletés, — c'est habiletés qu'il faut dire, — on ne comptait pas les profitables habiletés dont il avait usé vingt ou trente ans durant pour élargir sa carrière et pour assurer sa fortune. Oui. Et, cependant, Lourenço da Veiga n'était pas simplement le tyran sec et sceptique, sans scrupule et sans pudeur, le bas de soie empli de boue que tout le monde ou presque tout le monde imaginait. Les imaginations sont toujours moins complexes que les réalités.

Lourenço da Veiga, au fond de ce cœur fangeux

qui était le sien, cachait bien des secrets ignorés. Et d'abord une foi et un orgueil : la foi sociale de l'ordre, des disciplines, des hiérarchies ; l'orgueil d'avoir toute sa vie maintenu ces principes auxquels il croyait et d'être encore leur plus robuste rempart contre l'incessant assaut des révolutions en marche. Or, un seul grand rêve suffit pour magnifiquement purifier le pire des hommes médiocres, à plus forte raison le pire des hommes mauvais. Il y avait en Lourenço da Veiga l'équivalent de ce rêve : une conviction...

Il marchait toujours par son jardin, la tête légèrement avancée, les paupières clignotantes, et rajustant parfois, d'un geste précis et lent, son monocle, dont le large ruban noir flottait. — En vérité, qu'allaient faire ces hordes insurgées que tout à l'heure, inévitablement, Vasco Ortigão et les siens lanceraient à l'assaut du pouvoir ? Une tentative contre les Cortès, à dessein de renforcer l'interpellation annoncée pour tantôt ? Un essai d'intimidation sur les députés siégeant ? Ou pis ! Fallait-il craindre un envahissement des Chambres par le peuple ? des barricades ? la classique bataille des rues, l'assaut des casernes, avec une défection possible de la troupe, ou tout au moins d'éléments nombreux d'artillerie, de génie et d'aviation ?

— Tout est possible, et tout à la fois, — conclut-il tout à coup, à bout d'hypothèse, — tout, y compris le bombardement de Lisbonne par les bâtiments en rade. Je ne suis sûr que des forces de

police, et, peut-être, d'une partie de la cavalerie... A quels massacres irons-nous ?... ce qui serait encore peu de chose... et à quel ébranlement nouveau de l'autorité ?...

Il s'était assis sur un banc de pierre, ingénieusement disposé tout au fond du jardin pour qu'on en pût bien découvrir la gracieuse perspective des feuillages fleuris qui s'étageaient au pied du vieux palais. Et il continuait de méditer, ses jambes maigres croisées l'une sur l'autre, et ses longues mains entrelacées enserrant un de ses genoux.

— Les dés sont jetés, — reprit-il, en regardant vers la terre. — Et personne, à l'heure qu'il est, ne peut plus rien, sauf peut-être Vasco Ortigão, qui doit tenir bien des hommes et bien des choses dans sa main. Mais, dès l'instant qu'il interpelle, c'est que sa décision est prise. Le voudrait-il qu'il en pourrait difficilement changer. J'avais espéré, pourtant, de ce côté-là...

Il s'absorba dans une rêverie sombre qu'il ne formulait même plus. Puis il se prit à murmurer très bas, comme pour éprouver la valeur sonore des syllabes qu'il articulait avec une sorte de précaution mystérieuse :

— Maria-Pia... Maria-Pia...

On eût fort étonné madame da Veiga, en lui révélant que son mari pouvait parfois prononcer son nom, sans raison apparente...

Très longtemps Lourenço da Veiga demeura sur le banc de pierre, au fond du jardin, sans plus parler, sans remuer, sans respirer, aurait-on dit. Il

fallut, pour rompre cet enchantement secret qui l'avait envahi, la venue prompte et feutrée du chef de cabinet, Feliciano Lacerda :

— Monsieur le Ministre, on apporte à la signature les ordres préparés pour la police et pour les quartiers de cavalerie consignés...

Toujours muet, Veiga se leva. Le secrétaire, s'inclinant, s'effaçait pour laisser passer l'Excellence.

— Non, — dit soudain Veiga. — Venez ici, Lacerda...

Et il appuya, assez lourdement, sa main maigre à l'épaule du jeune homme stupéfait. Il n'était pas habituel au marquis da Veiga d'avoir besoin, pour aller son chemin, d'aucune épaule.

Il ne lui était pas habituel non plus de prendre ses subordonnés pour confidents. Il le fit pourtant, et c'était peut-être la première fois :

— Lacerda, — laissa-t-il tomber, de sa voix nette et lente, — j'ai peu de confiance en tout cela, et nous vivons aujourd'hui, j'en ai peur, une aventure qui risque de mal finir. Le cas échéant, pensez à vous.

Feliciano Lacerda, pour un apprenti de la grande politique, avait le cœur assez bien placé. Il protesta de la main :

— Votre Excellence ne pense pas...

— Je pense, — coupa Veiga, dont les doigts palpaient l'épaule qu'ils avaient saisie, — je pense que toutes les révolutions furent toujours absurdes et néfastes, mais que celle où nous allons sera médiocre par surcroît. Il fut un temps que les

hommes étaient des hommes. Et ils pouvaient alors mettre quelque grandeur jusque dans leurs pires sottises. La révolution française a laissé derrière elle plusieurs noms sonores, que nous avons parfois plaisir à répéter. Mais les hommes d'à présent ne sont que des valeurs arithmétiques. Rien ne se fait plus que par congrès, comités, cellules, rayons, majorités, additions, soustractions, divisions. Point de valeurs, des chiffres. Point d'énergies, des poids. Vous êtes quelqu'un, Lacerda. Ménagez-vous pour des heures moins stupides.

— Vous-même, — fit Lacerda...

— Moi, — dit Veiga, — j'ai fait ma vie. Et peu m'importe, au demeurant, qu'il arrive désormais ceci ou cela. Tout m'est indifférent, à cause de cette médiocrité trop écœurante qui nous submerge. Tout, y compris mon propre destin...

Midi sonnant, toute son insolite émotion dissipée, M. da Veiga s'asseyait dans sa salle à manger, en face de Maria-Pia, et s'excusait d'avoir dû, par extraordinaire, avancer l'heure du déjeuner...

— Je suis vraiment navré, très chère amie, de vous infliger cette côtelette presque au saut du lit. Mais la séance de la Chambre est annoncée pour deux heures, et j'ai besoin d'être aux Cortès très, très tôt... J'ai lieu de supposer que la journée sera tumultueuse...

Maria-Pia, les yeux vers son assiette, écoutait poliment, — sans plus. — M. da Veiga s'étonna fort de l'entendre, à l'improviste, susurrer :

— Tumultueuse, vraiment ? En ce cas, j'aime-

rais à faire, cette après-midi, un petit tour aux Cortès... Ce n'est pas impossible, dites-moi ?

— Non, — répondit Lourenço da Veiga, après trois secondes d'hésitation, — non, ce n'est pas impossible. La loge présidentielle est à votre disposition, comme toujours... Toutefois...

— Toutefois ?...

— Toutefois, la journée sera peut-être plus tumultueuse encore que je ne prévois...

— Ah ! — fit Maria-Pia, candide.

Le marquis la regardait attentivement.

— Au fait, — reprit-il tout à coup, — vous avez raison. S'il y a tumulte, le spectacle n'en sera que plus intéressant pour vous. Et peut-être votre présence calmera-t-elle même les bouillantes ardeurs de ces gens remuants qui nous doivent interpeller...

L'instant d'après, il parla d'autre chose.

2

Ce même matin, Vasco Ortigão, cloîtré depuis trente-six heures dans sa permanence, en était sorti tôt, s'accordant une courte promenade, à l'aube, avant qu'il fût l'heure des derniers ordres à donner. Il faisait beau. Plus beau même qu'il n'avait fait deux jours avant, pour la promenade de Cintra. Vasco Ortigão, qui toujours avait été bon marcheur, allongea ses enjambées, avec une sorte d'allégresse. Somme toute, tout allait bien, tout était admirable et ce soir même, avant que le soleil eût sombré derrière l'aval du Tage, la partie engagée depuis tant et tant d'années, — tant et tant de siècles ! — serait gagnée, sans rémission, et le Portugal libre...

... Libre ?...

Vasco Ortigão, humant à pleins poumons l'air humide et frais que l'Océan soufflait à la terre lusitaine, songea, tout le long d'un bon quart de lieue, sur le sens efficace de ce mot, qui n'est qu'un mot : liberté... Le Portugal serait libre... Libre de faire quoi ?...

Il continuait, ce nonobstant, d'aller. Et, déjà, les jardins avaient succédé aux maisons, et ce n'étaient plus autour de lui que verdures et frondaisons. Un plaisir physique dilata toutes ses fibres, quand l'odeur vivante des feuilles l'enveloppa. Puis, dans l'instant, il ralentit le pas, et ce fut comme si sa volonté s'était amollie. Rien de plus permanent qu'une odeur dans la mémoire humaine. Les arbres d'alentour lui remettaient en tête, à l'improviste, les arbres de Cintra. Et c'était comme si le parfum de Maria-Pia se fût mêlé au parfum des arbres.

— Ce soir, — pensa-t-il tout à coup, — ce soir, que fera-t-elle ?

Jusqu'à cette heure, la question ne s'était pas posée pour lui. C'est-à-dire qu'il l'avait écartée assez soigneusement, chaque fois qu'elle avait voulu s'insinuer parmi ses préoccupations de chef, — préoccupations toujours nombreuses. — Maria-Pia, d'ailleurs, l'avait fort aidé dans ce jeu de volontaire insouciance. Elle-même, dès que l'amour apparaissait, se souciait si peu de ce qui n'était pas l'amour ! Et puis ses petites moues cachaient peut-être plus de fierté que même Vasco n'en soupçonnait... En tout cas la question, si bien écartée qu'elle eût été jusqu'à cette heure, s'imposait maintenant, s'imposait avec brutalité :

— Ce soir, que fera-t-elle ? Et où sera-t-elle, d'abord ?

Il marchait déjà moins vite. Il s'arrêta. Et, sur son masque impassible d'empereur, une anxiété rapide passa, comme un souffle de brise sur un miroir d'eau. La victoire de l'après-midi, pour

Vasco Ortigão, ne faisait aucun doute. La tactique choisie, et connue seulement de ses tout premiers lieutenants, était une tactique infaillible : interpellation à la Chambre, entraînant une fausse émeute, énorme et bruyante, autour des Cortès ; intervention massive de toutes les polices contre la fausse émeute ; et, à la faveur de l'émeute et de l'intervention découvrant les ministères, les gares, le télégraphe, le central téléphonique et l'hôtel du gouvernement militaire, saisie du tout, par Valadarez et ses unités de choc. Aucun aléa là-dedans. La décision serait acquise entre quatre et cinq heures. Mais après ? Quels excès fallait-il redouter ?

— Les unités de choc sont disciplinées, et elles auront d'ailleurs une tâche clairement délimitée qui leur laissera peu de loisir. Rien n'est à craindre de ce côté. Mais, autour des Cortès, l'émeute, cette cohue lâche et turbulente, telle enfin que notre plan XVI l'a voulue... La police contiendra tous ces gens trop vite et trop bien, trop brutalement peut-être... et, quand il n'y aura plus de police, tout d'un coup... Voilà le danger. Mais je donnerai les ordres qu'il faut. Je ne veux pas d'excès...

Ses sourcils s'étaient froncés. Il fit trois pas, s'arrêta encore :

— Elle, en tout cas, rue du Vingt-Quatre-Juillet, ne risque rien. L'émeute, en aucun cas, ne gagnera vers le Tage... Non, aujourd'hui, tout est assuré. Mais demain...

Une fois de plus le visage de marbre s'était altéré :

— ... Demain, l'exil...

L'exil. — Vasco Ortigão, dans l'instant, revit la scène au cours de laquelle, à propos du président de Setubal, du ministre da Veiga et de tous ceux qui les touchaient, Valadarez, le premier, avait parlé d'exil. Tous ceux qui étaient là avaient approuvé, sur-le-champ. Et José Ortigão avait même renchéri, précisant, de sa jeune voix pure : « L'exil immédiat... »

— Oui. Au besoin, ils l'exigeraient tous, et lui aussi, et lui surtout, qui a peur pour moi. Et je ne serai pas assez puissant... pas encore... Ils ont d'ailleurs raison. Il faut ce qu'il faut. Sans compter qu'elle-même n'accepterait pas, ne pourrait pas accepter, ne pourrait rien accepter...

Il secoua l'idée obsédante et se reprit à marcher. Mais il allait moins vite. Et à deux reprises il consulta sa montre, ce qui était chez lui le plus rare des gestes, car il avait une sensation si précise du temps écoulé que ses intimes l'accusaient parfois en riant de cacher une horloge dans sa cervelle. Mais cette horloge-là avait-elle sans doute un grain de sable dans ses rouages : Vasco Ortigão ne l'entendait plus battre...

— Il faut rentrer, — dit-il tout à coup, parlant presque à voix haute : — il est l'heure...

Valadarez, Noronha et José Ortigão devaient le retrouver à la permanence, très secrètement, au cours de la matinée, pour les derniers ordres. La mobilisation collectiviste avait été déclanchée, automatiquement, dès minuit.

— J'ai peut-être même eu tort de sortir ce ma-

tin. On m'aura vu... Non, je n'ai pas eu tort : on aura vu que je me promenais, sans plus...

Et il reprit le chemin du Bairro Alto. Il avait déjà fait quelques pas quand, au détour d'une venelle qui croisait la route, un spectacle inattendu s'offrit à lui.

C'était un enterrement de femme, très humble. La morte était une jeune fille, une enfant plutôt, à en juger par l'exiguïté du cercueil, qu'un drap blanc trop court ne couvrait qu'à moitié, à en juger aussi par celles qui portaient ce cercueil : quatre petites filles, amies sans doute ou compagnes de la défunte, quatre mignonnes de douze ans, de dix ans peut-être, qui raidissaient péniblement leurs bras frêles et crispaient leurs doigts menus ; car, si lègère qu'elle fût, la bière était lourde pour elles. Touchante coutume lusitanienne que celle-là, qui veut que ce soient des enfants qui portent en terre les enfants...

Vasco Ortigão, accoutumé, regardait à peine. Pourtant, le convoi avançant, il remarqua la fatigue des quatre porteuses.

— Pauvres petites, — murmura-t-il, — elles n'en peuvent plus...

Il s'arrêta pour les mieux regarder comme elles approchaient. Une même expression se lisait sur les quatre frimousses, une expression singulière et complexe, claire néanmoins : il s'y mêlait du chagrin, un chagrin sincère et candide, et de l'orgueil. L'orgueil dominait le chagrin.

— Pauvres petites ! — répéta Vasco Ortigão : voilà bien le pis : elles sont fières de ce fardeau,

fières de cet écrasant fardeau lugubre. Fières de leur esclavage, en somme. Où la fierté va-t-elle se nicher !

Il réfléchit, sourcils froncés :

— Cela encore à changer ! — songeait-il. — Celles-là encore à soulager, à délivrer ! Soit ! j'irai jusqu'au bout de la tâche...

Le convoi avait passé. Vasco Ortigão demeurait immobile :

— J'irai jusqu'au bout de la tâche et nul ne m'en saura gré. Ces enfants mêmes, affranchies, regretteront le passé, regretteront les chaînes et les entraves, et me maudiront probablement. Qu'importe ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais que ma voie est une voie ingrate. Il est dur de pousser les hommes par les épaules vers le progrès...

Une brise, née du soleil déjà plus chaud, passa dans les arbres d'un jardin proche. L'odeur végétale, exaltée, tourbillonna, pénétrant Vasco de toutes parts. Vasco respira, machinalement d'abord, puis volontairement, à pleins poumons, jusqu'au bout de son souffle. Cela sentait Cintra, cela sentait Maria-Pia, et cela sentait aussi l'exil. L'idée harcelante revenait, acharnée.

— Il est dur, il est dur... — reprit Vasco, par deux fois. — Il est très dur... Et après tout, les hommes, ainsi poussés par les épaules, avancent-ils réellement ?

Mais sa nature n'était pas de douter. Il secoua le front, puissamment :

— Oh ! — dit-il, les dents serrées, — je sais bien que, moi, je les ferai avancer ! Mais d'autres

que moi viendront après moi, qui ne seront pas le fort que je suis. Et mon exemple leur servira tout de même d'excuse. Révolutions sur révolutions, cela s'engendre... Alors que la nature, elle, économise les secousses...

Il donna un coup d'œil autour de lui. Il était seul. Alors il osa regarder en face sa pensée la plus secrète :

— Si pourtant les hommes étaient condamnés par cette même nature à ne jamais faire que changer de maîtres, et si l'on n'avançait jamais que pour tourner en rond !..

Il n'acheva pas, et se hâta vers la permanence.

5

Spur, plénipotentiaire secret de Moscou, ne s'était, lui, pas levé tôt. Il avait décacheté au lit, avec la plus sereine insouciance, son courrier du matin, ce courrier que l'administration postale du président de Setubal avait l'honnête candeur de remettre au destinataire sans y donner les coups d'œil fréquents qu'eût exigés la sécurité du pays. Cinq ou six lettres, aux timbres variés, avaient été lues, dont plusieurs nécessitèrent l'emploi d'un code secret, d'ailleurs fort mince, que Spur tira de sous son oreiller, car il aimait peu à s'en séparer. Après quoi, trois notes énigmatiques inscrites dans un carnet, le courrier s'en fut sous le manteau de la cheminée, en compagnie de plusieurs allumettes-tisons. Et Spur, un peu plus tard, en remua très soigneusement les cendres.

Il se leva sans hâte, prit son bain, téléphona, — téléphona plusieurs fois ; et les préposés aux tables d'écoute, si par hasard ils entendirent, jugèrent assurément les communications de Spur fort anodines. Spur, il est vrai, pour téléphoner, avait re-

pris son code secret, et le feuilletait tout en parlant.

Midi sonnant, il sortit enfin, et, d'un pas de flâneur, s'en fut rendre une courte visite à Filomena Ortigão. Sans doute savait-il que Vasco n'était pas au logis, ayant refusé de quitter sa permanence avant l'heure de la séance des Cortès. Et sans doute savait-il aussi qu'une heure plus tôt, une heure à peine, Ramiro Valadarez, sortant de sa dernière conférence avec Vasco Ortigão, avait lui-même passé chez Filomena. Il en était d'ailleurs reparti presque aussitôt.

Filomena Ortigão était donc seule chez elle quand Spur arriva. Spur entra en familier, le sourire sur les lèvres :

— Chère madame, bonjour. Puis-je vous demander de vos nouvelles ?

— Bonjour, — dit Filomena, brièvement.

Elle le regardait droit aux yeux, et elle avait entr'ouvert la bouche, comme pour interroger. Mais elle se tut.

Spur, lui, souriait de plus belle.

— Ah ! — dit-il, — je vois que vous ne savez rien encore. Vous avez pourtant vu votre frère, hier ou aujourd'hui...

D'un signe de tête, Filomena acquiesça.

— Et il ne vous a rien raconté ?... Que voulez-vous ! il vous aime, il vous ménage... Il a d'ailleurs tort : tout le monde n'est pas digne de la vérité, mais vous n'êtes pas tout le monde. Au surplus, il s'agit en l'occurrence d'une simple bagatelle...

— Quoi ? — coupa Filomena.

— Une bagatelle, — insista Spur : — avant-hier, ils ont passé toute la journée, tête à tête, à Cintra... oui, lui et elle...

Et il commença de tout raconter, très complaisamment...

***

Valadarez, à la permanence, avait trouvé, avec Vasco Ortigão, son frère José. Un peu plus tard, Miguez Noronha les avait rejoints. A si peu d'heures de l'attaque décisive, Noronha et José marquaient une émotion, sobre chez José, romantique chez l'autre. Valadarez s'occupa peu d'eux, et scruta le visage du chef. Mais Vasco Ortigão, strictement impassible, apparaissait plus marmoréen que jamais.

Il écouta le rapport de Noronha, puis le rapport de Valadarez. Rentré dans Lisbonne, officiellement, la veille au soir, après trois jours d'absence, il était censé ne rien savoir des événements de ces trois jours. Au surplus, comme il l'avait lui-même prévu, il n'y avait point eu d'événements, et la sécurité du gouvernement semblait grande.

— Elle ne l'est d'ailleurs pas, — affirma Valadarez, en manière de conclusion : — Veiga sait parfaitement que nous avons l'intention d'agir aujourd'hui même. Un imbécile seul en pourrait douter. Mais Veiga ne sait pas comment nous agirons. Rien n'a transpiré de ton plan, tu peux être tranquille. Toutes les forces de police sont consi-

gnées aujourd'hui, et prêtes à marcher. Mais elles n'ont reçu aucun ordre de destination. Position défensive, sans plus.

— Bien, — dit Vasco, qui écoutait, le menton posé sur le poing.

Sur quoi, ses ordres furent brefs. Ce n'étaient au demeurant que des ordres d'exécution. Comme Valadarez l'avit dit à *La Batalha,* le jour qu'il avait voulu rassurer les inquiets du parti, tout était prévu d'avance et d'avance arrêté, minutieusement. Il ne s'agissait que de confirmer le dispositif, de fixer les temps et de répartir les chefs. Cette répartition surtout importait. Vasco Ortigão y insista :

— Nous attaquons sur deux points. Il y a l'attaque décisive et la diversion. Pour l'attaque, nulle difficulté : les sections de choc ne trouveront rien de sérieux devant elles, la police une fois détournée. Il convient pourtant d'agir vite. C'est l'affaire à toi, Ramiro. Qui veux-tu pour second ?

— Albino.

— D'accord. C'est lui que je désigne. Tu auras besoin d'hommes durs. Celui-là convient. N'oublie pas que je ne veux pas de sang, c'est-à-dire le moins possible. N'hésite donc pas à frapper tout de suite de toutes tes forces, au moindre essai de résistance : trois hommes tués dans la première seconde en épargnent finalement trois cents. Opère toi-même au gouvernement militaire, à la police et au central téléphonique. Albino suffira pour les ministères et le reste. Et voilà pour la place du Commerce. Reste la diversion. La manœuvre est ici plus déli-

cate. Je ne veux pas de sang non plus autour des Cortès. Et il faut pourtant y attirer toute la police. La masse du parti y sera. Comme chefs, Henrique et João Ruy, avec José, qui sera mon agent de liaison. Noronha les rejoindra, sitôt expulsé de la Chambre. Vous serez donc quatre, et c'est assez. Toutefois, la masse du parti n'a pas la discipline des sections de choc. Et, d'autre part, il est difficile de prévoir les réactions de la police et l'heure à laquelle les brigades centrales et la cavalerie interviendront. Il faut pourtant que Valadarez ne déclenche son attaque qu'une fois les forces gouvernementales accrochées à fond autour des Cortès. Ordre donc de ne lancer les sections de choc qu'à mon commandement.

Valadarez approuvait de la tête :

— Comment serai-je averti ?

— Par José, que je t'enverrai où tu seras. José lui-même : je ne me fie pas au téléphone.

— Je serai à mon poste de la rue Bacalhoeiros. Mais la voiture de José pourra-t-elle passer ?

— Par Carlos I^er^ et Vinte-Quatre-de-Julho, oui.

— Bien, — fit Valadarez.

Et il était parti, emmenant Noronha.

***

Demeurés seuls, Vasco et José avaient d'abord, longtemps, gardé le silence. Vasco, assis devant sa table, compulsait des papiers qu'il zébrait çà et là d'un large crayon rouge. José, son jeune visage

pensif passionnément tendu vers le frère aîné, remuait de lourdes pensées.

Ce fut José qui parla le premier :

— Frère, — dit-il tout à coup, — j'ai peur pour toi.

Vasco, étonné, leva la tête :

— Peur pour moi ? Aujourd'hui ? Que veux-tu dire ? Petit frère, ce serait à moi plutôt d'avoir peur pour toi. Tantôt tu courras les rues, tu galoperas d'une émeute à l'autre, tu coudoieras les policiers, la cavalerie, et tout le monde sait que tu es mon frère. Moi, je n'aurai affaire qu'aux parlementaires, dans leur caverne. Crains-tu donc qu'ils m'assassinent ? Ils sont trop lâches ! Alors ?...

— Frère, — dit José, doucement, — je n'ai pas peur des parlementaires. J'ai peur de toi...

Vasco, des deux mains, repoussa ses papiers :

— Tu as peur de moi ?

— J'ai peur de toi, pour toi...

Et José se tut. Et Vasco ne répliqua pas tout de suite.

Ce ne fut même pas sans une sorte d'effort qu'il finit par poser la question inévitable :

— Que veux-tu dire ?

Et il la posa comme s'il n'eût pas attendu de réponse. Mais José répondit, — répondit sans hésitation ni faiblesse, doucement, gravement, tendrement :

— Frère, depuis déjà bien des semaines, es-tu tout à fait toi-même ? ne sens-tu pas en toi un changement profond ? Ne connais-tu pas des doutes, des troubles ? N'as-tu pas parfois tergi-

versé, et ne sais-tu pas que le parti s'en est aperçu, s'en est étonné, s'en est effrayé ? Oh ! moi, je ne m'effraie pas, et je ne me suis même pas permis de m'étonner. Tu es mon frère d'abord et mon chef choisi, et je t'aime. Et puis je te connais, je connais ton cœur. Aussi je te l'ai dit : je n'ai peur que pour toi. De toi, pour toi. Tu vas, ce soir, te déchirer l'âme... Et je souffre d'avance de ta souffrance, frère !... Et voici qui est peut-être pis : si tu donnes un signe, rien qu'un signe, de défaillance ou d'angoisse, tous seront sur toi dans le même instant, comme une meute. Ne t'y trompe pas : le peuple t'aime, mais les têtes du parti ne t'aiment pas, — sauf peut-être le vieux Ramalho. — Et Valadarez te jalouse, et Spur te hait... Ah ! que j'ai peur, frère !... Vois-tu, cette femme, — pardonne-moi si j'ose t'en parler ! — cette femme si dangereuse pour toi, — te souviens-tu du jour qu'en conseil du parti on a parlé d'exil pour elle comme pour tous les siens ? — eh bien ! j'aurais voulu que la sentence fût exécutée dès ce jour, oui, n'importe ta peine...

— Je sais, — prononça Vasco : — tu as dit, ce jour-là : « l'exil immédiat... » Mais écoute, José : tu te trompes...

— Frère, es-tu sûr que je me trompe ?

— José, la femme dont tu parles n'est pas dangereuse.

— Frère, tu l'aimes...

— Je l'aime peut-être... Elle n'est pas la première...

— Tu l'aimes comme tu n'as pas encore aimé...

— C'est possible, je n'en sais rien, et cela n'importe pas. Écoute et comprends : tu redoutes, et d'autres que toi, peut-être, que cette femme n'ait mis des obstacles devant ma route, n'ait tenté de m'influencer, de peser sur mes décisions, de m'ôter les armes des mains. Eh bien ! rien de cela n'est vrai, rien. Que nos ennemis aient naguère imaginé d'user d'elle contre moi, c'est vraisemblable. Qu'on me l'ait fait connaître dans ce dessein, je le croirais. Mais qu'elle se soit prêtée le moins du monde au jeu perfide qu'on voulait jouer par elle, non ! José, cette femme est une femme sans détour, droite et nette comme une épée...

— Tu l'aimes, frère...

— José, elle m'a trois fois conjuré de ne rien changer, de ne rien essayer de changer à nos projets. Pas même en ce qui concerne son sort à elle et le sort des siens.

— Frère...

— Tu ne doutes pas de ma parole ?

— Tu ne le penses pas ! Mais...

— Mais ?

— Frère, alors, d'où vient que tu as hésité, d'où vient que tu es troublé ? d'où vient qu'à cette heure, l'heure de notre bataille tant souhaitée, l'heure de notre victoire certaine, je te vois triste, songeur, inquiet ?

Vasco Ortigão, debout d'un sursaut, rejeta sa chaise en arrière :

— Inquiet, triste, moi ? José, tu me vois ainsi ?

José, toujours assis, inclina par deux fois la tête :

— Tu es ainsi, frère.

— Impossible ! — cria Vasco. — Tu te trompes encore, petit frère !

Il s'était rassis. Il réfléchit une longue minute. Il acheva :

— Si tu ne te trompais pas, ce serait trop grave...

Et comme José levait vers le chef des yeux soudain élargis :

— Non, — reprit Vasco, — non ! ce n'est pas ce que tu crois. Mais, à ton tour de te souvenir : un jour, tu as amené ici une délégation du parti, avec Spur... il s'agissait d'occasions à saisir, d'ordre de mobilisation... Tu te souviens. — Eh bien ! ce jour-là, j'ai dit qu'un scrupule m'était venu.

— Oui, — dit José. — Et je t'ai demandé, moi, si tu étais sûr que tes secrets fussent des secrets pour tout le monde.

— Tu te souviens bien, — dit Vasco. — Mais mes secrets n'importaient pas, sauf à moi-même. Mon scrupule, au contraire, pesait déjà lourd sur mon cœur et sur ma tête. Il pèse plus lourd aujourd'hui. Beaucoup plus lourd, petit frère ! Je ne croyais pourtant pas en avoir rien montré...

José avait pâli :

— C'est à propos de l'occasion choisie ? — demanda-t-il, articulant ses mots laborieusement : — tu n'estimes plus l'occasion légitime ?

Vasco Ortigão fut net :

— Ni l'occasion, ni la révolution.

José oscilla sur sa chaise :

— Ni la révolution ? — répéta-t-il, hagard... — frère, frère ! tant d'abus, tant d'iniquités, tant d'injustices, tant de misères, tant d'ignorances ?...

— Tout cela, oui, qu'il faut arracher. Et je l'arracherai, certes ! Même au risque de meurtrir mille cœurs, même au risque de violenter mille consciences. Ce n'est pas une question pour moi de décider qu'il faut faire le bonheur des hommes malgré les hommes. Tout pour le peuple, et rien par lui. Non, petit frère, n'aie pas peur ! je ferai la révolution, ta révolution. Je la ferai, j'en ai le droit.

— Mais alors, frère ?

— Alors, la nature, elle aussi, fait des tremblements de terre. Mais elle en fait peu, et elle choisit son heure. Elle arrache, comme nous arrachons. Mais elle replante. Vois les vignes qui poussent aux flancs du Vésuve, là où les laves ont coulé ! — Nous, saurons-nous replanter ?

— Tu sauras, frère ! tu sais bien que tu sauras !

— Je saurai, oui. Moi. Mais les autres ? un Valadarez, dur et froid comme un tranchant de hache ? un Noronha, simple automate, bon à parler, bon à s'agiter ? un Albino, matraque humaine plutôt qu'homme ? un Spur, enfin... car il y a, et surtout il y aura Spur !... un Spur, éponge à sang, ventouse, pieuvre ? Ceux-là, que replanteront-ils, si je disparais ? Et je puis disparaître, petit frère...

— Oui, — dit José. — Moi aussi...

***

Vers une heure et demie, — trente minutes avant que la séance fût ouverte aux Cortès, Valadarez,

déjà enfermé dans son poste de la rue dos Bacalhoeiros, seul à seul avec son standard téléphonique, et quatre agents de liaison dans son antichambre, vit sa porte s'ouvrir sans qu'on y eût même frappé. Et Spur entra.

Valadarez, étonné, fronça les sourcils. Spur, dans l'opération qu'on allait pratiquer, n'avait point de rôle. Il était l'ambassadeur d'une puissance à peu près amie et alliée, mais étrangère. Qu'il entreprît de se mêler de ce qui ne le regardait pas, Valadarez était d'avance décidé à ne pas l'admettre...

Mais Spur n'avait que des intentions irréprochables. Il s'insinua plutôt qu'il n'entra, il traita Valadarez en chef, et ne sollicita que des renseignements dont aucun ne tirait à conséquence. Enfin, ce fut négligemment qu'il s'enquit de Vasco Ortigão et de l'interpellation qui allait être tout à l'heure développée.

— Vous avez sans doute vu Ortigão ce matin même. Vous a-t-il paru en forme ?

— Tout à fait en forme. Pourquoi ?

— Parce que c'est important. La partie est grosse. Vous avez sans doute vu votre sœur aussi ?

— Filomena ?... heu... non.

— Ah ?... vous auriez peut-être dû.

— Vous l'avez vue, vous ?

— Oui. Oh ! je la vois souvent. Elle m'intéresse. Elle ne mène pas une existence de tout repos... Son mari, vous savez...

— Je sais, — dit Valadarez, qui se mit à rire. — Je ne crois pas que nous, Portugais, en venions jamais jusqu'à supprimer les droits conjugaux,

comme vous avez fait en Moscovie. Mais, si la chose arrive, nous ne pourrons plus compter sur le concours de Filomena Ortigão.

— C'est vrai qu'elle est un peu jalouse, — fit Spur, tout indulgence. — Mais cela procède de sa très chaude affection pour son mari. Et je l'ai vue ce matin fort inquiète pour lui. Oh ! d'une inquiétude sans rime ni raison, j'en jurerais...

Valadarez regarda Spur.

— Vous serez sûrement de mon avis, — insista le Russe : — Filomena redoute un attentat contre Ortigão.

— Un attentat ?

— Oui. Elle imagine que le peuple, si Ortigão le retient tout à coup, au lieu de le pousser...

— Si Ortigão retient le peuple ?

— Oh ! idée de femme ! Votre sœur, cher Ramiro, est convaincue que cette marquise da Veiga, à laquelle Vasco Ortigão a certainement fait, récemment, un doigt de cour, a pris sur lui un véritable empire et que vous devez tous vous attendre, aujourd'hui même, à des catastrophes. Vasco Ortigão, pour les beaux yeux de sa conquête, serait, — c'est votre sœur qui le dit, — capable de mettre beaucoup d'eau de roses dans le vin révolutionnaire...

— Allons donc !

— N'est-ce pas ? il faut en rire... Mais vous n'empêcherez pas madame Ortigão d'être nerveuse. Elle l'est à tel point que j'ai dû lui promettre de veiller aujourd'hui sur son mari...

— Et vous veillerez ?

Ramiro Valadarez, après avoir ri, redevenait sérieux. Spur gardait le ton le plus détaché :

— Eh oui ! — dit-il : — je veillerai... Comment refuser à une femme ?... Ne comptez donc pas me revoir avant ce soir, cher ami... Je serai là-bas, aux Cortès... ou autour des Cortès... C'est même pourquoi je me suis permis de vous déranger si tôt... J'ai voulu me mettre à votre disposition, pour le cas improbable où je pourrai vous être bon à quelque chose.

Valadarez, sérieux de plus en plus, réfléchissait :

— Vous serez là-bas ? — répéta-t-il. — Seul ?

L'homme des Soviets agita doucement une main :

— Est-on jamais seul, cher Ramiro ! Non, n'est-ce pas ? Les amis sont une nécessité, dans cette pauvre vie...

— Oui, évidemment. Mais aurez-vous beaucoup d'amis, là-bas ?

— Quelques-uns. A votre service.

— A mon service... tout de bon ?

— Parbleu ! — fit le Russe, riant sans bruit.

Et il balança deux ou trois fois la tête, avant de conclure:

— A votre service, cher Ramiro... plus encore que vous n'imaginez, qui sait !

4

Aux Cortès, deux heures sonnant, la séance avait débuté le plus simplement du monde. Selon le vieux rite, un piquet de la garde parlementaire était allé quérir le président au seuil de ses appartements, et deux officiers, l'épée nue, l'avaient encadré tandis qu'il traversait les couloirs, allant vers le fauteuil, vingt soldats devant, vingt soldats derrière, et douze tambours battant aux champs. L'ensemble figurait assez bien le cortège d'un condamné à mort marchant vers l'échafaud. Et il était pour le moins singulier qu'aucun président d'aucune législature ne se fût jamais avisé de cette inquiétante analogie.

Sur trois cents députés, une dizaine siégeaient déjà. Et quelque quinze autres entrèrent sur les talons du président et se répartirent sur les fauteuils de l'hémicycle. L'ensemble était somnolent. Et la sonnette présidentielle, annonçant l'ouverture des débats, ne réveilla personne. Quelqu'un se leva, monta l'escalier de la tribune, puis, déployant divers papiers, parla, sans que nul se souciât d'écouter. Les députés causaient entre eux, com-

pulsaient des notes, ouvraient leur courrier. Les huissiers allaient et venaient, transmettant des communications, délivrant des messages. Plusieurs entouraient la tribune et s'y adossaient, leurs deux mains croisées et appuyées sur le pommeau de leur épée dont ils usaient comme d'une canne. Par intervalles de nouveaux arrivants entraient par l'une ou l'autre porte, députés, secrétaires, sténographes. Ceux-ci gagnaient leurs places, sous la tribune présidentielle. Ceux-là erraient de gradins en gradins, saluant leurs amis, bavardant, baguenaudant. Le mot de sécurité eût été faible pour traduire l'état d'esprit qui était, visiblement, celui de tous ces hommes, du dernier des scribes au président trônant sur sa chaise curule. Et pourtant, nul doute que tous ne fussent copieusement avertis de l'émeute probable qui, tout à l'heure, allait gronder dans Lisbonne. Mais la déformation professionnelle était en eux. Et, à force de vivre dans ce lieu clos, sans fenêtres ouvertes sur l'extérieur, sur la rue, sur la vie, à force de concentrer leurs pensées entre ces fauteuils, cette tribune, ces couloirs, et de s'y agiter, et de s'y dépenesr, ils avaient fini par douter qu'autre chose au monde existât, ils croyaient de bonne foi que le Parlement était tout. Hors le Parlement, tout à l'heure, chez eux, ou parmi la foule, ils s'étaient peut-être inquiétés, et les moins sots avaient pris peur. Mais, réintégrant leur serre chaude, ils avaient oublié, — oublié le vent, la pluie et le soleil du dehors ; — oublié aussi les hommes en rumeur, ces hommes sans importance qui n'étaient pas des députés.

Vers deux heures trente, les grandes entrées commencèrent. Au banc des ministres, trois des collègues du marquis da Veiga s'assirent. Et, peu après, lui-même arriva. Feliciano Lacerda l'accompagnait, les bras chargés de dossiers. Mais il ne franchit pas la porte de l'hémicycle, interdit constitutionnellement à tout ce qui n'était pas représentants du peuple ou serviteurs assermentés. Veiga avança seul jusqu'à son fauteuil de premier ministre, et s'y assit sans avoir salué personne. Force députés vinrent alors s'incliner devant lui. Il était encore, visiblement, le maître de l'heure. Ou, du moins, nul n'en doutait au Parlement. Et, moins que tout autre, le président, qui, bâillant discrètement derrière sa main ployée, s'apprêtait sans hâte à faire passer la parole de l'orateur qui avait fini à l'un de ceux qui voulaient commencer.

Alors, inopinément, car il avait accoutumé d'être toujours en retard quand il s'agissait de débats parlementaires, Vasco Ortigão, de son pas brutal, entra.

Tous le regardèrent, avec une appréhension confuse, mais désagréable. On savait qu'il allait interpeller. On savait que des conséquences inconnues étaient à craindre. Et, sans doute, dans cette enceinte où nul danger n'avait le droit de pénétrer, une interpellation ne pouvait être qu'une interpellation, c'est-à-dire un fracas d'avance mesuré, limité, inoffensif. Le jeu parlementaire n'était qu'un jeu, n'est-ce pas ? un jeu d'ailleurs indispensable, puisqu'ils en vivaient tous ; un jeu qui était un

gagne-pain... Mais, tout de même, cet homme qui venait d'entrer n'était pas vraiment des leurs, ils le sentaient obscurément ; et des surprises pouvaient venir de lui. D'instinct, tous ceux qui étaient là regardèrent vers le marquis da Veiga, immobile à son banc, regardèrent à peu près comme les moutons regardent vers le berger quand le loup paraît. Et puis, très vite, tout se calma, tout redevint quiet, dans la quiète atmosphère de l'hémicycle. Le second orateur parlait comme avait parlé le premier.

Veiga, lui, au bout d'une longue minute, se retourna sur son fauteuil, assujettit son monocle, et parcourut des yeux l'assemblée, de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, sans hâte. Vasco Ortigão venait de s'asseoir, et Miguez Noronha auprès de lui. Veiga, lorgnant tout chacun, semblait ne voir personne. Toutefois, quand son regard atteignit Ortigão, il marqua qu'il le reconnaissait, et fit un petit signe courtois, avant de laisser retomber son monocle. Après quoi il refit face à l'orateur, avec une indifférence qui vraisemblablement n'était pas jouée.

— Sais-tu qu'il t'a salué ? — souffla Noronha à Ortigão.

Il était mi-stupéfait, mi-scandalisé. Ortigão haussa les épaules :

— Mais non. Tais-toi.

Et, debout, soudain, il tourna le dos à la tribune, commençant d'inspecter les galeries du public.

— Si, si ! — insistait Noronha : — il t'a salué, je suis sûr ! Et, souviens-toi : il t'avait déjà salué

dans la rue, il y a deux mois... tu nous l'as dit... Sans parler de Quéluz, où il débordait d'amabilité pour toi, pour moi... Ils ont réellement peur de nous !... Ah ! tout à l'heure...

— Bavard ! — coupa Vasco Ortigão, impatienté.

Il affectait de ne plus s'occuper que du public des galeries, lequel public, moins flâneur que les députés, avait tôt envahi les deux étages à lui réservés, au-dessus de l'hémicycle lui-même. Une pénombre y régnait, et, Vasco Ortigão ne distinguait, derrière les balustrades de marbre blanc qu'une foule confuse et pressée, d'où n'émergeaient qu'une douzaine de visages, ceux qui se penchaient en avant, immobiles et attentifs. Chaque étage comportait trois ou quatre rangs de banquettes, disposées en gradins, les derniers rangs à peu près invisibles. Mais, aux deux extrémités du demi-cercle, deux grandes loges se faisaient face, arrondies et saillantes, telles des avant-scènes d'opéra : la loge présidentielle et la loge diplomatique. L'une et l'autre étaient vides encore. Vasco Ortigão ne leur donna d'ailleurs qu'un coup d'œil : c'était la foule pressée des galeries qu'il considérait. Foule d'hommes et de femmes assidus aux jeux de la politique, et s'en délectant. Foule à peu près professionnelle, — électeurs curieux de leurs élus, électrices plus curieuses encore, journalistes, partisans, gens de comité. — Foule bourgeoise essentiellement. Et Vasco Ortigão la méprisa :

— Ceux-ci, — songea-t-il, les toisant, — sont les

valets de ceux-là. — Il évoquait, par-dessus son épaule, les députés carrés dans leurs fauteuils. — Leurs valets, inutiles et parasites comme eux. A supprimer comme eux. Allons, l'œuvre est bonne. C'est tout cela que je veux changer, que je vais changer...

Il refit face à la tribune, au président qui somnolait, à l'orateur qui pérorait, à toute la tourbe des discoureurs et des profiteurs. Une énergie formidable habitait désormais sa poitrine. Il appuya sur l'épaule de Noronha une main forte et cordiale. Noronha se redressa, exultant.

A cet instant, un huissier, venant à pas muets, tendit à Ortigão un pli. Ortigão, déchirant l'enveloppe, lut :

Je suis là. Communications assurées. J'attends tes ordres. — José.

Il froissa le papier, l'enfonça dans sa poche et regarda la Chambre. Le second orateur avait quitté la tribune parmi quelques applaudissements clair-semés. A mots brefs et sibyllins, le président semblait maintenant interroger les députés, toujours indifférents et pépiant. Quelques bras se levèrent, vingt peut-être. Le président parla encore. D'autres bras se levèrent à leur tour. Le président conclut alors, bredouillant un peu :

— La Chambre a adopté.

— Très bien, — dit quelqu'un.

Un éclat de rire répondit, isolé. Et ce fut de nouveau le brouhaha discret qui tenait lieu de silence.

Alors, tranquille et mesurant ses pas, Vasco Ortigão descendit de sa travée dans l'hémicycle, alla jusqu'à l'escalier du fond qui montait à la tribune présidentielle, le gravit et, déférent, se pencha vers le président, avec lequel il échangea quelques paroles.

Tout de suite le président, acquiesçant de la tête, étendit la main vers la sonnette rituelle, qui tinta. Vasco, lentement, redescendait vers l'hémicycle, et s'arrêtait à l'escalier des orateurs.

La voix du président s'éleva :

— Messieurs, l'ordre du jour appelle la discussion de l'interpellation de M. Vasco Ortigão sur les récentes négociations du gouvernement avec les États-Unis d'Amérique. La parole est à M. Vasco Ortigão.

Vasco Ortigão occupait déjà la tribune. Il s'y dressait de toute sa taille, il en avait saisi à pleines mains la table par ses bords, et il appuyait sur toute l'assemblée, soudain muette, un regard lourd comme plomb, dur comme acier. Du reste, nul papier devant lui. Ni dossiers, ni notes. Tout ce qu'il allait dire lui jaillirait droit de l'âme. On le savait, tant sur les travées parlementaires que dans les galeries publiques. Le silence s'élargit, s'approfondit, devint insupportable... Vasco Ortigão ramassait en soi sa parole comme un athlète ramasse toute sa force à l'instant du bond décisif.

Enfin, il se pencha en avant, faisant crier entre ses poings le bois de la table :

— Messieurs, — dit-il...

5

Il parlait maintenant depuis une longue demi-heure, et pas un murmure ne l'avait encore interrompu. Son discours, en effet, précis comme un mécanisme et brûlant comme une fièvre, était habile en même temps à la limite de l'habileté. A ces hommes figés dans les règles méticuleuses d'un jeu puéril et condamnés à une hypocrisie constante, puisque uniquement soucieux d'intérêts très privés et n'ayant jamais à la bouche que l'intérêt le plus public, il avait parlé le seul langage qu'ils fussent tenus d'écouter en silence : celui des faits, des faits connus, des faits avoués, des faits criants. Un historique de la plus irréprochable impartialité, tel avait été l'exorde. L'énoncé du problème financier. L'énoncé du problème diplomatique. Et, là-dessus, sans commentaire aucun, l'exposé direct et brutal de la situation, situation sans issue, impasse tragique, où le pays se trouvait engagé sans espoir d'en sortir.

La première interruption partit alors, furieuse,

cinglante. Miguez Noronha la lança comme une pierre et comme un crachat.

— Sans espoir d'en sortir, — avait scandé Vasco Ortigão.

Miguez Noronha clama :

— A qui la faute ?

Un tumulte furieux s'éleva, réprimé dans l'instant par Vasco Ortigão lui-même. Vasco Ortigão, tourné vers Noronha, l'arrêtait impérieusement d'une main levée, toute grande :

— L'heure n'est pas venue de répartir les responsabilités, Miguez Noronha ! l'heure n'est pas venue encore !

La menace transparaissait si visible sous le geste de protection que toutes les travées se turent à la fois, moins apaisées qu'angoissées. Pour la première fois depuis que Vasco Ortigão parlait, on vit Lourenço da Veiga se soulever un peu sur son fauteuil de ministre, s'accouder d'un bras et poser son menton sur son poignet plié.

Et, dans le silence ramené, Vasco Ortigão, ayant achevé son exorde, résuma soudain la question, sans phrases vaines :

— Il s'agit de ceci : que, tout à l'heure, on arrachera du Portugal cette livre de chair qui s'appelle Timor et cette autre livre de chair qui s'appelle Fayal. A moins que le gouvernement du président de Setubal n'ait en poche les quinze cents millions d'escudos qu'exige Shylock.

Des voix éparses protestèrent :

— Vous savez bien que non ! Apportez-vous une solution ? un remède ?

Cependant que, de sa place, sur le ton le plus calme, Lourenço da Veiga intervenait :

— Ne mettez pas en cause le président de Setubal. Je représente ici le gouvernement que vous attaquez, et suis seul responsable de ses actes, constitutionnellement, devant les Cortès.

La riposte vint, immédiate et directe.

— Quand nous en viendrons aux responsabilités, monsieur, vous serez peu de chose pour couvrir ou découvrir M. de Setubal. Et ce n'est pas devant les Cortès, mais devant le peuple, que va s'instruire le procès de ceux qui ont mené le Portugal à sa ruine et à son déshonneur.

Et soudain, parmi les exclamations, les interruptions et les cris jaillis de partout, Vasco Ortigão déclencha violemment son offensive :

— Au fait, — s'écria-t-il, — tout le monde ici parle de responsabilité, sauf moi qui en devrais seul parler ? Il est temps que ce scandale cesse. Holà, vous tous ! vous m'avez demandé, vous avez osé me demander si j'apportais une solution, si j'apportais un remède, si j'apportais une baguette magique, si j'apportais de l'argent ? — Non ! je n'apporte rien ! Soyez contents, soyez fiers, et riez, si vous avez envie de rire ! Je n'apporte rien à cette tribune, que ma colère, et la colère du peuple qui gronde, derrière moi, contre vous. Mais si je n'apporte rien, je n'ai rien dilapidé non plus ! Ce n'est pas moi qui ai contracté l'emprunt américain, baptisé par vous emprunt de salut public. Ce n'est pas moi qui, ayant ainsi touché neuf milliards d'escudos, les ai détournés de leur destination pour

en faire une ignoble monnaie de surenchère électorale. Ce n'est pas moi qui ai sacrifié l'agriculture, le commerce, l'industrie, les routes, les ports, les voies ferrées, l'hygiène, tout ce qui aurait été national et productif, aux petits intérêts de vos petites clientèles de partis, de comités, de commissions, de racoleurs, que sais-je ! Ce n'est pas moi qui ai jeté coup sur coup toutes les tranches de l'emprunt, — six fois quinze cents millions ! — dans vos caisses de retraites prétendues ouvrières et de vos assurances supposées sociales, — le tout pour le plus grand mal du pays, provoqué par vous à la paresse, à l'immoralité, à la fraude, à l'imprévoyance, au gaspillage et à la servilité politique. Ce n'est pas moi qui ai déraciné la religion en maintenant le pouvoir des prêtres. Ce n'est pas moi qui ai multiplié les instituteurs en multipliant les illettrés. Ce n'est pas moi qui ai ruiné les élites intellectuelles au profit des tyrannies financières, irresponsables et insaisissables. Ce n'est pas moi qui ai renforcé le budget d'une armée de parade et de coups d'état, qui ronge la nation comme un chancre. Ce n'est pas moi qui ai, comme à plaisir, entretenu, envenimé les pires plaies de ce pays : l'usure, l'agio, les logements insalubres, la typhoïde, la lèpre même, et, pis que la lèpre, la prostitution, les superstitions, l'ignorance. Et ce n'est pas moi qui ai pourtant tenu dans mes mains tout l'argent qu'il eût fallu pour changer d'un coup la face du Portugal, pour le rajeunir et le rénover, pour lui restituer triomphalement sa force et son ardeur des anciens âges et le remettre au premier

rang parmi les grandes nations... J'ai donc le droit, moi, innocent, d'élever ma voix contre vous, coupables. Contre vous tous, sans exception ! Et je vous demande compte, au nom du peuple, de tout ce que vous avez volé au peuple. Car vous avez volé, puisque vous avez pris, et qu'en échange vous n'avez rien donné, sauf à vos clients, sauf à vos créatures. Vous avez volé, tous ! vous, monsieur da Veiga, vous, messieurs les ministres, vous, le gouvernement, vous, les Cortès, vous, la machine parlementaire entière, et le président de Setubal avec vous !

La voix de Vasco Ortigão éclatait en fantare, dominant l'effroyable fracas déchaîné par son attaque. La Chambre, toute debout, toute hurlante, prodiguait vainement ses invectives. La voix de Vasco Ortigão perçait tous les autres sons, comme une lame d'acier perce le bois ou la chair. Et ceux qui essayaient de ne pas écouter ne pouvaient pas ne pas entendre. Chaque mot lancé les atteignait, les pénétrait, les déchirait au plus vif de leur vanité ou de leur orgueil. Et tous s'agitaient, se raidissaient ou se révoltaient, sous l'intolérable réquisitoire. Ils ne l'auraient peut-être pas enduré jousqu'au bout. Et déjà crépitaient çà et là les appels à la présidence, les cris : *à l'ordre !* ou : *la censure !* quand la diversion d'avance calculée par Vasco Ortigão se produisit. Debout, lui aussi, mais dépassant tous les députés de la tête, un pied sur son fauteuil, l'autre sur son pupitre, Miguez Noronha lançait injures sur injures tant au premier ministre qu'au président de la Chambre, et tant

à la Chambre prise en bloc qu'à chacun de ses membres nommément. Dans l'instant le tumulte tourna en bacchanale. Les injuriés, fous de fureur, s'étaient retournés contre Miguez Noronha, dont l'attitude sans précédent depuis que les Cortès étaient Cortès exigeait une sanction immédiate, l'expulsion de l'énergumène. Elle fut demandée, votée, ordonnée en un clin d'œil. Mais Miguez Noronha refusant de quitter sa place, et redoublant d'invectives et d'outrages, le président dut mander la garde. Le cas était si rare qu'une émotion extraordinaire secoua la Chambre entière et que, si extravagant que cela pût paraître, l'acte d'accusation dressé l'instant d'avant par Vasco Ortigão fut pour l'heure oublié net. Les choses qu'avaient dites Ortigão étaient d'ailleurs, en somme, des choses étrangères au Parlement, étrangères à sa vie propre. Elles avaient trait, lui-même l'avait proclamé, à la nation, à ses intérêts, à ses besoins, à ses désirs, à ses colères. Et le parlement ne croyait pas beaucoup à la réalité de ces bagatelles. Mais le parlement croyait au parlement, et Miguez Noronha avait insulté le parlement, et les soldats appelés par le président allaient violer, quoique ce viol fût légal, la majesté parlementaire. Ceci primait cela. Vasco Ortigão s'en rendait lui-même si bien compte qu'interrompant tout paisiblement, tout ironiquement son discours, il attendait les bras croisés, sans d'ailleurs quitter la tribune, que l'expulsion de Miguel Noronha fût accomplie.

Comme les soldats entraient, accueillis par une

sorte de murmure horrifié qui n'était pas tout à fait hypocrite, — car la vue des uniformes était pour les députés, dans leur enceinte, comme la vue du rouge pour un taureau, — un huissier, impassible comme seuls les huissiers savaient l'être, n'importe les circonstances, entra derrière les soldats, traversa l'hémicycle, gravit les marches de la tribune et vint tendre à Vasco Ortigão un second pli. Vasco Ortigão ouvrit, lut :

N'est-il pas l'heure ? — José.

— Au fait ?... — songea Vasco Ortigão.

Et il prit dans sa poche son block-notes et son crayon.

Avant d'écrire, il regarda alentour.

Toute la Chambre n'avait d'yeux que pour Miguez Noronha et pour les soldats qui avançaient vers lui. Et le public des galeries comme la Chambre. Vasco Ortigão, à sa tribune, était strictement seul, plus seul qu'au milieu d'un désert, où les oiseaux du ciel l'auraient peut-être guetté. Il sourit. Il réfléchit. Il calcula. Il consulta sa montre. Tout cela, sans hâte. Il avait le temps : dans l'hémicycle, Miguez Noronha, tenu par deux soldats, mais récalcitrant toujours, haranguait l'officier déférent et muet. Vasco Ortigão haussa doucement les épaules, et commença d'écrire :

Il sera l'heure dans quinze minutes. Pars, et dis à Ramiro...

A ce moment, il eut la sensation physique d'un

regard inopinément posé sur lui. Il s'interrompit, leva la tête...

Dans la loge présidentielle, vide jusqu'alors, Maria-Pia da Veiga venait d'entrer. Et, l'ayant tout de suite aperçu, elle lui envoyait, par-dessus toute la houle humaine qui remuait entre eux, son plus beau, son plus confiant sourire.

Alors, l'ayant à son tour saluée d'un tout petit signe de tête, Vasco Ortigão, d'instinct, sans savoir pourquoi, déchira le mot commencé, et, sur la feuille suivante du bloc écrivit :

Attends. Rien sans mon ordre. — Vasco.

C'est ce mot-ci que l'huissier emporta vers José...

Les soldats, cependant, emmenaient Noronha, qui ne résistait plus. L'officier, saluant de l'épée, sortit enfin derrière ses hommes. Et la porte battit sur ses talons. Délivrée des uniformes, la Chambre respira, s'ébroua, puis, faute de mieux, revint à l'orateur. Vasco Ortigão, qui, derechef, s'était croisé les bras, ne se hâta pas de poursuivre son discours interrompu. Il sentait sur lui le regard de Maria-Pia. Et c'était comme un alcool puissant qui coulait soudain dans ses artères, l'exaltant, l'enivrant. Qu'elle fût là, elle, qu'elle eût osé quitter sa maison, qu'elle eût osé affronter les yeux de toute la Chambre, affronter son mari, affronter l'opinion, affronter même un péril possible, — pour seulement l'entendre, lui, Vasco Ortigão, son amant, pour jouir et pour s'enorgueillir de ce dis-

cours qu'elle connaissait pourtant d'avance et dont elle savait bien qu'elle allait être une des premières victimes, — cela était beau, noble, fier ! Cela valait que lui aussi, Vasco, se donnât tout entier, devant elle, à l'immense labeur entrepris, n'importe les conséquences, et qu'il fournît sa mesure, et qu'il se révélât le chef qu'il était. D'une secousse du torse il emplit d'air sa poitrine et raidit tous ses muscles pour l'effort décisif. Il allait parler comme jamais encore il n'avait parlé de sa vie...

Sa voix, tout d'un coup déchaînée, prit la Chambre à l'improviste et la bouleversa comme un coup de tonnerre bouleverse un troupeau dans la campagne :

— Et maintenant, Messieurs, qu'a disparu cet homme que vous avez fait taire parce qu'il vous apportait par avance les paroles de vérité que le peuple, à son heure, vous apportera lui-même, voici ma conclusion : je demande et j'exige ici, pour éviter de pires secousses, et qui risqueraient d'être fatales à trop d'innocents, je demande et j'exige la démission du ministère, la démission du Président, la dissolution ou la mise en congé des Cortès, et la constitution, à l'amiable, — je dis encore, en cette minute, « à l'amiable » ! — d'un gouvernement provisoire que nous pourrons à bon escient nommer gouvernement de Salut Public. Silence aux fous, qui appellent sur toutes nos têtes la foudre ! C'est aux hommes sensés que je m'adresse, et ce sont eux qui m'écouteront. Car ne vous y trompez pas : je vous apporte ici la vie ou la mort...

Indignés, révoltés, et tout frémissants de rage, ils écoutaient cependant. Il avait réussi ce miracle : leur imposer la vérité. Une vérité qui pourtant les brûlait comme fer rouge. C'était peut-être la première fois. Ils écoutaient, matés. Et elle, elle, Maria-Pia, penchée toute sur le velours de la main courante, son buste en surplomb hors de la loge, n'avait pas assez d'yeux pour le voir...

6

Hors de la chambre, et tout à l'entour du palais des Cortès, sur le largo, dans les rues São Benta, Peixeira, Arrochella, dans la calçada da Estrella, et jusqu'au débouché de l'avenida Présidente-Wilson, la foule déjà dense fort avant que la séance n'eût commencé, n'avait cessé d'affluer et d'épaissir comme une marée montante, au fur et à mesure que l'après-midi avançait, et que les échos de la bataille parlementaire arrivaient dans Lisbonne et s'y répercutaient. Une curiosité intense jetait les gens hors des maisons et les poussait au-devant des nouvelles. Sans trop d'angoisse, d'ailleurs, ni d'effarement : une révolution, sans doute, était imminente, et le régime en serait vraisemblablement balayé ; mais le Portugal avait souvent changé de régime, et les révolutions y étaient monnaie courante. Celle-ci toutefois se donnait des airs sérieux, et tout le monde s'en avisait peu à peu. Si bien qu'autour du Parlement la foule, maintenant opaque, gardait une gravité au

demeurant bien portugaise. On ne criait guère, on parlait peu, on écoutait beaucoup. Et les forces policières, massées çà et là, sur des points prétendus stratégiques, semblaient avoir en perspective une tâche sans difficulté.

Des groupes néanmoins s'étaient mêlés à la multitude des simples curieux, et ces groupes-là semblaient attentifs à mieux qu'aux confuses rumeurs sans cesse issues du palais, et qui se propageaient, remuant la ville. Des chefs ou des émissaires passaient et repassaient, glissant des mots d'ordre, et c'étaient ces émissaires ou ces chefs dont seuls les groupes en question guettaient l'apparition furtive. Le parti collectiviste était là, attendant son heure avec ordre et discipline. Non point les sections de choc, retenues ailleurs, à proximité des gares, des ministères, des téléphones et des télégraphes, sous le commandement immédiat de Valadarez et de ses lieutenants, mais la masse du parti, cette masse qu'en un jour de sincérité Vasco Ortigão avait nommée la masse des hommes turbulents, non combatifs. Avertis d'ailleurs que leur poste n'était pas le poste principalement périlleux, tous se sentaient le cœur plein de courage. Les manifestations bruyantes étaient d'ailleurs leur fort. Et, surtout, ils connaissaient à merveille les ressources qu'on peut tirer de cette contagion proprement épidémique qui sévit parmi n'importe quelle foule et la change tout soudain d'un simple agglomérat humain, amorphe et inerte, en un seul être frénétique et formidable. Il suffit d'une poignée de meneurs, injectant le virus...

Une houle lente agitait par intervalles ce peuple amoncelé, très calme encore, — peuple d'ouvriers, d'employés, de bourgeois, peuple de matelots aussi et de paysans venus du fleuve et de la campagne, proches. Des femmes se mêlaient aux hommes, quelques-unes venues là par hasard ou par curiosité, mais la plupart sur l'ordre du Parti, dont elles étaient. Vasco Ortigão et les siens savaient bien que dans tout soulèvement populaire, les femmes sont le pétrole qui fait bondir la flamme. La police, attentive et immobile, devait le savoir aussi...

Ce fut au milieu de ce calme houleux, sur quoi pesait une atmosphère d'orage, que la première lame de fond déferla. Aux portes mêmes du palais un premier remous se produisit, dans l'instant que survint la nouvelle d'une bagarre mystérieuse entre députés, dans l'hémicycle même. Le président, affirmait-on, avait dû faire appeler les soldats pour rétablir l'ordre. Une émotion réelle se propagea, une anxiété, qui, en peu de minutes, devint impatience. On réclamait des précisions, des explications. Les collectivistes, pour la première fois, manifestèrent. Sans violence, d'abord. L'avant-garde populaire refoula les gardes du palais par petites pesées lentes, jusqu'à toucher les grilles. On se rapprochait pour mieux voir et pour mieux entendre, pour mieux être à portée de tout. Mais, aussitôt, le mouvement s'étendit d'avant en arrière, jusqu'aux lointaines limites de l'immense rassemblement, jusqu'au bout de la traverse da

Arrochella, jusqu'au largo de Jésus. Et des courants électriques commencèrent de courir. Les forces policières, immédiatement alertées, sortirent de leur immobilité. Quelques cris, de loin en loin, s'élevèrent. Et José Ortigão, posté, lui, à l'angle de la calçada da Estrella et de l'avenida Wilson, lança son deuxième message vers le chef.

La réponse n'était pas encore revenue qu'une énorme clameur jaillie de vingt mille poitrines à la fois, heurta tous les échos d'alentour. Miguez Noronha venait d'apparaître au seuil du palais, descendant les degrés du perron. Les soldats l'entouraient encore. Il était tête nue, et il gesticulait violemment, tous ses vêtements en désordre. Les soldats d'ailleurs n'avaient pas même porté la main sur lui. Mais, traversant les couloirs des Cortès, il avait su se débrailler ingénieusement, calculant bien que rien n'était plus propre à déchaîner le peuple que le spectacle d'un de ses élus violenté et portant la trace des violences. Il en fut tout de suite ainsi. Noronha, debout sur les degrés, eut à peine besoin d'élever vers le ciel ses deux bras, comme font les esclaves libérés sur toutes les images classiques, et de pousser vers la foule déjà toute remuée trois ou quatre phrases sonores : la foule s'échauffa d'emblée, hurla, se gonfla comme du lait près de bouillir, et les groupes collectivistes eurent beau jeu. Des insultes, des malédictions, des menaces s'entre-croisèrent. Les grilles furent atteintes et secouées. En hâte, la police concentra ses escouades, et la garde du palais sortit en armes. Toutefois, nul choc immédiat ne suivit. L'émeute

hésitait, peureuse encore. La troupe, consciente de son infériorité numérique, trop écrasante, ne songeait qu'à gagner du temps. José Ortigão, aux aguets, constata que des officiers de police rentraient en hâte dans le palais, sans doute pour téléphoner à la Préfecture ou à l'Intérieur. La minute d'après, la nouvelle lui fut confirmée par l'agent de liaison qui lui apportait la réponse attendue de Vasco Ortigão :

— On appelle d'urgence les brigades centrales, la cavalerie et toutes les réserves disponibles.

— Bon, — dit José.

Il estima que l'heure décisive approchait. Et il ouvrit le message du chef.

— Tiens ? — fit-il, étonné.

Il avait là les six mots écrits par Vasco :

Attends. Rien sans mon ordre. — Vasco.

— Tiens ? — répéta José.

Il comprenait mal. Telle quelle, la situation lui semblait nécessiter tout autre chose qu'un ordre d'expectative. Il songea d'abord que Vasco pouvait n'être pas exactement renseigné. Et il voulut lui envoyer un troisième message. Mais, d'abord, il regarda autour de lui.

Et soudain, il fronça les sourcils.

A dix pas, tout au plus, un groupe débouchait de l'avenida Wilson, un groupe qui avançait pas à pas, s'insinuant dans la cohue avec cette souplesse et cette précision qui n'appartient qu'aux professionnels des grandes bagarres. Professionnels, ces

hommes certes l'étaient. Et professionnels venus on ne savait d'où, mais de loin. Les visages, très divers, évoquaient le Septentrion ou l'Orient, l'Asie peut-être. Et, certes, tout grand port de mer regorge de toutes sortes d'étrangers. Mais les étrangers enrégimentés, disciplinés et rompus aux manœuvres collectivistes ne courent pas plus Lisbonne que Marseille ou qu'Hambourg, José Ortigão, regardant ceux qui étaient là, devina ce qu'ils étaient, bien avant d'avoir aperçu leur chef, Il le vit à la fin. Et, naturellement, c'était Spur. Spur, d'ailleurs, vint droit à José et le salua avec toute la cordialité dont il était susceptible. Spur n'était pas mécontent de la façon dont allaient les choses. Et il ne s'en cachait pas. Ses lèvres sans couleur avaient presque l'air de sourire.

— Valadarez m'a prié d'être là, avec mes amis, — expliqua-t-il tout de suite. — Pour corser un peu la manifestation, si besoin était.

— Besoin ne sera pas, — répliqua José, tout de suite aussi : — vous voyez que la foule n'a que faire d'être excitée davantage. Il va même falloir freiner un peu, car le chef commande d'attendre encore.

— Ah ? — fit Spur, nullement surpris. — Il commande d'attendre ?

— Voyez, — dit José.

Il tendit le billet qu'il venait de lire. Spur lut négligemment.

— Oui, oui, — dit-il ensuite, sans changer de ton. — Il commande, en effet...

Il donna un coup d'œil à ceux qu'il appelait

ses amis, et qui continuaient d'avancer sans fracas, mais sans retard non plus, comme font les gens qui savent leur affaire. Puis il regarda José dans le blanc des yeux :

— Il commande, — répéta-t-il, posément. — Alors, vous ?

— Moi ?

— Oui, vous. Vous allez obéir ?

— Dame ! — fit José Ortigão.

Sa défiance instinctive de Spur lui faisait oublier que, l'instant d'avant, lui-même s'était étonné de l'ordre reçu, et avait été sur le point d'en demander confirmation.

Spur, qui naturellement n'en savait rien, émit cependant l'objection même que José s'était faite d'abord :

— Vasco Ortigão, d'où il est, ne voit pas ce qui se passe ici.

— C'est possible, — dit José, sur qui la seule voix de Spur opérait comme un réactif chimique.

— Mais cela ne me regarde pas. Vasco Ortigão sait où il est et sait où je suis. Je ne suis pas chargé de l'informer, je suis chargé d'exécuter ses ordres.

— Oui, oui, — dit encore Spur. — Vous allez donc obéir...

Il donna un nouveau coup d'œil sur ses hommes. Et José constata que leur nombre allait croissant. Il en venait de partout, et principalement, par bandes pressées, de la rue João das Regras.

Mais José n'eut pas le temps de s'inquiéter. Spur, brusquement, lui avait mis la main sur l'épaule :

— C'est-à-dire que non, — fit-il, parlant plus vite : — vous n'allez pas obéir, parce que vous aimez votre frère et qu'il faut le sauver de lui-même. Ne dites rien, vous me comprenez parfaitement. Et vous voyez vous-même que l'heure est venue. Les troupes du Président ont déja quitté la ville basse et marchent sur les Cortès. Sautez en voiture, et courez donner à Valadarez l'ordre d'attaquer, au nom de Vasco Ortigão !

Stupéfait, José n'essaya même pas de dégager son épaule :

— Vous êtes fou ? — demanda-t-il, sans plus.

Spur resserra l'étreinte de ses doigts.

— Non, je ne suis pas fou. Et vous le savez. Et vous savez que, si vous n'agissez pas sur l'heure, — la révolution est perdue. Vasco Ortigão, en ce moment même, est à la tribune. Mais croyez-vous qu'il y parle comme il devrait y parler ? Quelqu'un le regarde et l'applaudit, du haut de la loge présidentielle...

— Vous mentez.

— Je ne mens pas. La Veiga est entrée aux Cortès. Tout le monde l'a vue arriver. Vous l'avez probablement vue vous-même.

— Non.

— Soit. On ne voit que ce qu'on veut voir. Mais quand on ne voit pas, on trahit. Prenez-y garde, José Ortigão ! Et ne vous obstinez pas. Il faut que vous alliez avertir Valadarez.

— Allez-y vous même si le cœur vous en dit.

— Inutile : Valadarez ne m'obéirait pas. Il a peur de Vasco Ortigão, comme vous d'ailleurs,

comme vous tous. Il faut que ce soit vous, José Ortigão, vous, désigné par le chef pour parler en son nom. Allez !

— Jamais ! — cria José.

Il avait peut-être vacillé un instant, quand Spur avait nommé la Veiga, Mais, tout de suite, sa fidélité fraternelle l'avait ressaisi. Et aussi son clair bon sens de Portugais, de Latin, d'Occidental.

— Jamais, — répéta-t-il, net. — Spur, ce que vous me demandez, je l'aurais peut-être fait, — si vous ne me l'aviez pas demandé. Mais, maintenant, non. Vous avez tort d'être ici, Spur, et surtout d'y être avec tant d'amis. La révolution n'est pas une chose que nous laisserons confisquer, tenez-vous-le pour dit.

Spur, très lentement, haussa les épaules. Rien n'était lisible sur son visage figé.

— José Ortigão, vous vous trompez, — dit-il posément. — Je suis ici, je vous l'ai dit, d'accord avec Valadarez, qui a besoin d'être libre de ses mouvements, là-bas, et de ne pas appréhender un retour intempestif des troupes. J'empêcherai ce retour, moi et les miens, quoi qu'il arrive. Même si les braillards d'Henrique et de João Ruy lâchent pied au premier feu de salve, comme c'est probable. Vous voyez que vous vous trompez, José Ortigão. Il n'est pas question de confisquer quoi que ce soit. Il est question de sauver la révolution ou de la perdre. Et maintenant ou jamais. Regardez autour de vous ! Tout éclatera d'ici à trois minutes, et personne n'y peut plus rien. Les dés sont jetés. Courez trouver Valadarez...

— Non, — dit José.

— Soit ! — fit Spur, qui, brusquement recula d'un pas.

Il avait enfoncé sa main droit dans sa poche. Il ne l'en retira pas. José Ortigão, qui le regardait, ne vit aucun geste suspect et n'eut pas le temps de rien comprendre. Trois détonations, d'ailleurs assourdies, — les coups d'un pistolet de petit calibre enfoui sous deux épaisseurs de drap, — se perdirent dans le tonnerre maintenant déchaîné de la foule furieuse. Et José Ortigão, trois fois touché, pivota sur lui-même avant de tomber, et fut mort avant d'être à terre.

Deux des acolytes de Spur étaient déjà auprès de lui. L'un d'eux se pencha sur le corps gisant.

— Le portefeuille et le bracelet-montre, — commanda Spur. On lui passa les deux objets. Il les empocha.

— Et maintenant, — murmura-t-il, — Valadarez ne m'objectera pas l'absence de José Ortigão, puisque la police du président de Setubal a assassiné José Ortigão.

L'auto prévue par José attendait toujours à trois cents mètres, au coin de l'avenida et de la rue Poco dos Negros. Spur y courut, ses deux hommes avec lui.

— Attendez-moi tous les deux ici, — commanda-t-il encore, montant seul en voiture. — Ici exactement, en surveillant alentour. Dix minutes pour aller, dix pour revenir... Prévenez partout qu'on soit prêt pour l'attaque à quatre heures cinquante...

7

Aux Cortès, les parlementaires aveugles et sourds à tout ce qui n'était pas le parlement ignoraient encore le tumulte de la rue, ou refusaient de s'en soucier. Et Vasco Ortigão, enfin descendu de la tribune, au milieu de ce silence furieux et frémissant dont, à force d'énergie, de sang-froid et d'éblouissante éloquence, il avait su bâillonner la Chambre entière, tout le temps qu'il avait parlé sous les yeux éblouis de Maria-Pia, écoutait maintenant la réplique d'ailleurs habile et prudente de M. da Veiga et la coupait çà et là d'interruptions pareilles à des coups de hache. Car Veiga, quoique vraisemblablement éclairé par l'interpellation sur les réelles intentions d'Ortigão, et les prenant à coup sûr au sérieux, au tragique peut-être, était tout de même bien contraint d'y opposer le plus hautain mépris. Il s'efforçait néanmoins de ne pas se départir d'une stricte prudence, et de ne couper aucun pont entre son redoutable adversaire et lui-même. Certes, il ne pouvait être question ni de

constituer le gouvernement provisoire exigé par les collectivistes, ni de réclamer la démission du président de Setubal. Mais lui, Veiga, était prêt à s'effacer en tant que premier ministre, à disparaître, ou mieux encore, à demeurer sur place, en sous-ordre, Vasco Ortigão prenant lui-même le pouvoir, ou telle autre personnalité que Vasco Ortigão désignerait. Était-il impossible de s'entendre en acceptant d'abord le principe d'un arrangement de cette nature, et en le prenant pour base de discussion ? Il s'agissait de sauver le pays, de sauver son indépendance, de sauver aussi son intégrité territoriale, laquelle ne pouvait être plus dangereusement compromise que par une révolution qui enhardirait fatalement les ambitions et les arrogances étrangères... Quelle responsabilité pour les chefs collectivistes, s'ils s'obstinaient dans leurs projets de violence, s'ils s'entêtaient à fonder d'inavouables espoirs sur des émeutes populaires dont le parlement ne pouvait d'ailleurs accepter l'ingérence, et que le gouvernement, en cette heure même, s'apprêtait à réprimer rigoureusement, quoique à regret ! Vasco Ortigão devait réfléchir, ne pouvait pas ne pas réfléchir. Et son parti, assagi par la crise même que traversait l'État, allait, M. da Veiga n'en voulait pas douter, prendre la tête de cette collaboration de tous en vue du salut commun...

Vasco Ortigão, écoutant, interrompant, avait cependant pris son parti. En quittant la tribune, et avant même que M. da Veiga y fût monté, il avait d'abord griffonné sur son block-note, pour José,

les six mots fatidiques : *Va donner l'ordre à Ramiro,* et fait porter le billet par l'huissier affilié. — Pourquoi si tard, au fait ? Et s'interrogeant avec un soupçon d'ironie, il s'était avoué sans ambages qu'il avait tout uniment voulu faire sa roue devant cette auditrice inattendue, Maria-Pia, et qu'elle l'entendît, le vît et l'admirât tandis qu'il domptait les bêtes de l'arène, cette horde parlementaire grondante et trépignante dans son hémicycle. — Au demeurant, peu importait. Mieux valait même, en y réfléchissant : Valadarez, agissant plus tard que prévu, c'était la certitude que les réserves policières seraient déjà toutes autour des Cortès au moment de l'attaque des ministères et des centres gouvernementaux. Donc, victoire facile là-bas. Et ici, probabilité d'un minimum de troubles. La sécurité de Maria-Pia y gagnait de meilleures chances, et la révolution n'y perdait rien.

Veiga parlant, Vasco avait donc eu tout loisir de combiner le dernier acte de son intervention. En cet instant même, José devait transmettre à Valadarez le commandement dernier. Et toutes les troupes présidentielles avaient quitté la ville basse. L'émeute autour des Cortès allait peut-être envahir la Chambre. Mais ce ne serait que pour un moment. Et, le succès de Valadarez assuré dans la ville basse, lui, Vasco, prendrait tout avantage en s'interposant entre le peuple vainqueur et le parlement vaincu. Maria-Pia verrait encore ce geste-là. Et des conséquences inattendues pourraient en résulter, qui sait ?...

Or, l'huissier revenait, se glissant sans bruit, de travées en travées. Vasco Ortigão le vit venir et s'étonna, prévoyant tout de suite le pire. C'était le pire, en effet. Et Vasco Ortigão s'était certes attendu à mille choses, — point à celle-ci. L'huissier arrivant auprès du chef, lui soufflait seulement, tout bref :

— José Ortigão n'est plus là, ni sa voiture.

En même temps, Vasco Ortigão recevait un billet, son propre billet, l'ordre d'attaque, que l'huissier n'avait pu remettre au destinataire, et qu'il rapportait...

Un tourbillon de pensées ravagea Vasco.

Ainsi l'ordre d'attaque n'allait pas parvenir à Valadarez. Oserait-il passer outre, le moment une fois venu, venu de toute évidence ? S'il n'osait pas, tout était perdu. Mais José, José ? où était-il ? quelle fatalité, quelle catastrophe avaient pu l'écarter de son poste ? Vasco aimait son frère autant et plus qu'un fils. Une angoisse lui mordit le cœur. Il se raidit, et se retournant d'abord vers l'huissier qui attendait :

— Retourne, — dit-il, — trouve-le, ou sache ce qu'on en a fait...

Et il lui rendit le billet.

Veiga, toujours à la tribune, achevait une phrase conciliante. A tout hasard, Vasco Ortigão interrompit, et son interruption fut vibrante. Mais il avait parlé par simple réflexe et n'eût probablement pas su répéter après coup ses propres paroles.

Qu'allait-il arriver ? Que fallait-il craindre ? Que pouvait-on prévoir encore dans ce bouleversement soudain d'un plan si simple, et qu'on avait imaginé infaillible ? Vasco Ortigão était peut-être l'homme au monde le mieux armé contre toutes surprises et toutes traverses. Mais l'impossibilité d'agir sur-le-champ le paralysait. Sortir du palais, courir lui-même au peuple, mener la bataille en personne, et combattre à visage nu ? Oui. Sans nul doute ! Mais pas tout de suite : il fallait d'abord, impérieusement, attendre des nouvelles, tenir une certitude... Des minutes se traînèrent. Vasco Ortigão, portant par deux fois son mouchoir à ses tempes, songea que de sa vie il n'en avait connu de si longues.

Et, enfin, Lourenço da Veiga descendit de la tribune, au milieu d'un correct fracas d'applaudissements. Des ordres du jour étaient déposés. Il allait s'agir de procéder à cette bizarre superstition des petits papiers bleus ou blancs par lesquels on conduit aujourd'hui, à l'aveugle, les plus vastes empires à leurs fins. La Chambre se retourna vers Vasco, dont elle semblait attendre une dernière parole. Vasco se tut. Il y eut une surprise. Mais on vit qu'il regardait vers la porte, et on regarda avec lui. Alors, la Chambre alertée tout d'un coup, oublia répliques et discours, et commença de s'inquiéter.

L'huissier renvoyé par Vasco revenait encore, mais non plus comme il était déjà revenu, silencieux et correct : il courait, cette fois, en grand désordre, sans épée, et comme un homme pour-

suivi. Il se jeta dans l'hémicycle plutôt qu'il n'y entra, et tourna sur lui-même avant de s'élancer vers Vasco Ortigão, comme s'il n'eût plus su où le chercher. Vasco Ortigão, tout son sang-froid recouvré d'un coup, dès l'instant qu'un péril évident surgissait, regarda cet homme qui était hors d'haleine et qu'une épouvante inconnue décomposait. Et ce fut lui, le chef, qui parla le premier, ayant deviné déjà :

— José est mort ?

— Oui, — balbutia l'huissier : — ils l'ont tué... Pas la police, les autres...

— Les autres ? — répéta Vasco Ortigão. — Ah ! je comprends...

Il était redevenu lui-même tout entier, avec toute cette perspicacité, cette lucidité aiguë, et aussi cette énergie automatiquement déclenchée, qui le mettaient si fort au-dessus du commun des hommes. Tout déchiré, tout saignant qu'il était de la mort abominable de son frère, il n'en fut pas moins dans la seconde d'après au milieu de l'hémicycle. Et la Chambre, effarée et muette, le vit marcher droit à la porte, les bras d'avance élargis, comme pour barrer la route à ceux qui allaient entrer.

Or, ceux qui allaient entrer entrèrent, et toute la Chambre, soudain éperdue, reflua comme reflue l'eau des flaques du rivage quand une grande vague du large y déferle. Car c'était le peuple qui entrait, le peuple furieux. Et Vasco Ortigão lui-même, qui avançait au lieu de reculer, chercha des yeux les piques que le peuple devait brandir,

et les têtes coupées au bout des piques. Il n'y avait d'ailleurs ni têtes, ni piques. Les révolutions d'aujourd'hui ont jeté aux orties la livrée romantique des révolutions d'hier. La bataille de la rue s'était livrée à coups de brownings d'abord, à coups de matraques ensuite. La troupe encerclée par degrés, puis lentement approchée, serrée enfin de trop près, n'avait pas usé de ses armes quand il en était temps encore. Les hommes de Spur, véritables soldats, eux, plus soldats que les soldats officiels, et mieux disciplinés, avaient su, longtemps d'avance, gagner les positions d'attaque qu'il fallait. Au signal ils s'étaient rués sur la garde, qui avait alors tiré, trop tard et trop mal. A bout portant, un pistolet vaut quatre fusils. Le premier feu avait sans doute semé la panique dans toute la foule, et jusqu'à ses derniers rangs. Mais les éléments collectivistes, d'abord ébranlés, avaient eu tôt fait de constater que la fusillade n'avait fait ni morts ni blessés, ou si peu ! Alors ils reprirent tout leur courage. — Et ce n'était peut-être guère. Mais, derrière les hommes de Spur, ç'avait été assez. La garde, submergée, désarmée, terrassée, puis tuée, tuée sauvagement, ignoblement, tuée du premier au dernier homme, inondait de son sang le pavé. Et les hommes de Spur, qui avaient calculé ce massacre, s'effaçaient à présent, cédant le pas aux collectivistes. Les collectivistes, tout de suite saouls de ce sang dont l'odeur montait, s'étaient, en un clin d'œil, changés en bêtes féroces. Et l'assaut avait été donné au palais...

... A quatre heures cinquante, exactement, comme Spur l'avait dit.

Les renforts présidentiels, eux, couraient encore, à mi-chemin, entre ville basse et ville haute. Somme toute, Spur avait tué José juste à temps. Valadarez, nanti du mot d'ordre, et croyant d'à peu près bonne foi qu'il vengeait José, attaquait les ministères dans cet instant même. Et Spur, déjà revenu, gravissait à son tour le perron des Cortès...

8

Ils envahissaient maintenant tout le palais, se ruant pêle-mêle de salle en salle, de couloirs en couloirs. Ils brisaient çà et là, mais ils ne pillaient pas. — Pas encore. C'était la première vague d'assaut, la moins vile et la plus violente. Et c'était la crête même de cette vague-là qui avait déferlé jusque dans l'hémicycle, et au-devant de laquelle Vasco Ortigão s'était jeté, — lui, premier.

Premier, mais non pas seul. Le marquis da Veiga avait aussi fait face à l'émeute. Le reste de l'assemblée, en pleine démence, en pleine et hideuse déroute, tournoyait, se heurtant aux murs, cherchant des portes, des fenêtres, des trous.

Les hommes qui entraient, ce peuple furieux qui projetait toute cette terreur devant lui, c'était un effrayant pêle-mêle de collectivistes organisés, dont Vasco Ortigão connaissait individuellement les trois quarts, et de simples ouvriers, ou de pêcheurs, ou de paysans, sans parti, ceux-là, sans doctrine et sans

discipline, et d'autant plus redoutables à cette heure, l'heure de la violence et de la destruction. Pour s'opposer à une telle horde, il fallait être brave. Pour l'arrêter, il fallait être demi-dieu. Vasco Ortigão, d'un coup d'œil, mesura l'immensité de la tâche. Et, résolument, il s'y lança. Tout n'était peut-être pas perdu. Valadarez pouvait encore, s'il avait attaqué, s'il avait vaincu, ressaisir à temps les rênes et rétablir dans Lisbonne le minimum d'ordre qu'il fallait. Auquel cas il suffisait, ici, de dompter cette populace et de la tenir en respect jusqu'à ce que Valadarez annonçât sa victoire. Épargner le sang, tel était le but suprême : seule une révolution généreuse serait une révolution définitive. Épargner le sang, Vasco Ortigão s'en sentait capable. On avait déjà tué, soit ! on avait même tué José... Eh bien ! on ne tuerait plus... On materait les éléments troubles qui avaient tué, et ils paieraient leur crime. C'était possible, possible encore. Tout était possible. Vasco Ortigão, les bras en croix, la voix plus puissante qu'un tonnerre, commanda au peuple, comme jadis le Christ avait commandé aux vents et à la mer. Et, miracle à peine moins surnaturel, le peuple, d'abord, obéit...

... Obéit !...

Vasco Ortigão arrêta le peuple. Le fait est positif. Quatre cents témoins l'attesteraient. Aux premiers cris du tribun, que tous admiraient, que tous idolâtraient, ç'avait été comme une digue soudaine immobilisant la vague. Vasco Ortigão était là, Vasco Ortigão prenait le commandement. Tout

allait donc pour le mieux, évidemment. Car celui-là, n'est-ce pas ? savait les choses... Et, s'il affirmait que la bataille était gagnée, c'est qu'elle l'était tout de bon. Les premiers rangs de ceux qui entraient s'arrêtèrent d'instinct, presque sans effort. D'autres, qui suivaient en tumulte, tâchant de s'arrêter aussi, s'amoncelèrent. Tous oubliaient déjà la ruée et le massacre, oubliaient tout, sauf le verbe éblouissant de celui qui parlait, Vasco Ortigão...

— Arrière ! — avait-il clamé d'abord, comme la porte d'entrée volait en éclats sous la poussée du peuple, — arrière, et jetez vos armes ! Allez-vous abattre des lâches qui ne se défendent pas, qui fuient ? Vous voyez bien que ce sont des parlementaires, vous voyez bien que ce ne sont pas des hommes ! Arrière, obéissez ! me voici, moi, Vasco Ortigão, le chef !

On l'avait cru. On s'était même réjoui de le croire. Des rires éclatèrent, parmi ces hommes du peuple, parmi ces victorieux que sa parole arrêtait, apaisait. Deux ou trois mains s'ouvrirent, laissant échapper le pistolet ou le casse-tête. Et, là-haut, dans la loge présidentielle, un applaudissement bref jaillit, qui semblait vouloir se contenir lui-même, et qui n'y réussissait pas.

Vasco Ortigão, comme traversé d'une secousse électrique, tourna la tête, tourna les épaules, regarda, — et tout le monde vit qu'il regardait. — Maria-Pia, tout son buste hors de la loge, frappait ardemment ses deux petites mains l'une contre l'autre.

Et c'est alors que la péripétie intervint.

Quand il se retourna vers le peuple envahissant l'hémicycle, Vasco Ortigão vit Spur.

Spur était entré. Spur avait vu tout ce qu'il lui fallait voir. C'est-à-dire Vasco Ortigão prêchant au peuple la modération. C'est-à-dire Lourenço da Veiga debout auprès de Vasco Ortigão. Et, mieux encore, Maria-Pia da Veiga applaudissant...

Spur, la chose va de soi, n'était pas seul. Quinze ou vingt de ses gens l'entouraient déjà. Et Vasco Ortigão, sitôt qu'il regarda, sut à qui il avait maintenant affaire.

Ceux qui étaient entrés les premiers, collectivistes organisés ou sympathisants, Portugais en tout cas, Portugais tous, étaient des hommes qu'il pouvait persuader, qu'il pouvait émouvoir ; des hommes à son image, — visages mats et bruns, regards nets, cerveaux humains sinon logiques. Leurs caractères, leurs vies, leurs métiers étaient écrits sur eux, clairement. Vasco Ortigão avait, sans même y songer, reconnu ou deviné deux typographes, vifs et avantageux, un matelot boucané, un boulanger pesant, deux dockers, noueux comme des chênes, — sans même parler des gens du parti, dont il savait les noms...

Mais ceux qui entraient maintenant étaient d'autres hommes, étrangers, ceux-là, aux yeux trop pâles, aux pommettes trop saillantes, aux traits tout ensemble inexpressifs et forcenés. On ne persuadait

pas de telles mécaniques animales, inaccessibles à tout ce qui n'était pas l'ordre du maître, — de leur maître à eux.

Et Spur était là. Et pour la première fois, depuis toujours, Vasco Ortigão voyait Spur rire.

Vasco Ortigão ne comprit tout à fait qu'au bout d'un instant. Derrière Spur un homme arrivait, Miguez Noronha. Miguez Noronha, cette fois dans le plus réel désordre. Miguez Noronha poudreux, ensanglanté, fou. Lui, pris dans la pire bagarre, s'était battu, avait été blessé, renversé, foulé aux pieds. Mais Spur avait su le ressaisir à temps, et le ramener aux Cortès à l'heure utile.

Spur, cessant de rire, montra Vasco Ortigão à Noronha :

— Vois-tu qu'il trahit ? Le vois-tu de tes yeux ? Regarde ! A côté de lui, Veiga, la crapule ; au-dessus d'eux, leur femme, la catin ; et, tous trois ensemble, désarmant le peuple !

Une voix cria, comme en écho :

— Mort aux traîtres !

Miguez Noronha, stupide, regardait ce que Spur lui avait dit de regarder.

— Vasco Ortigão ? toi, le chef ?...

Il n'envisageait même pas que l'apparence pût être trompeuse. Il avait vainement attendu le message de Vasco, il avait ignoré la mort de José, il avait désespéré de tout succès, et Spur s'était imposé à lui comme un sauveur. Un sauveur, il est vrai, qui affirmait et certifiait cette chose monstrueuse : que Vasco Ortigão trahissait. Miguez Noronha, fougueux comme un volcan jusque dans

sa fidélité, avait certes refusé d'en rien croire. Mais Spur l'avait pris par la main pour qu'il pût voir de ses yeux. Et il voyait...

— Vasco Ortigão ! toi, toi !

Et dix voix répétèrent comme un glas :

— Mort aux traîtres !

Vasco Ortigão, lui aussi, voyait.

Cette fois, tout était fini. Une accusation de trahison, à cette heure dont toutes les secondes étaient décisives, — une accusation habile et spécieuse, une accusation préméditée, machinée, meurtrière, — rien ne prévaudrait contre elle. Tout était bien fini, et il allait falloir mourir là, sous les revolvers et les matraques des bourreaux du Moscovite, sous l'injure aussi, sous la malédiction, sous le crachat de ce peuple portugais abusé, qu'on ne désabuserait plus. Et mourir sans vengeance ni revanche, et mourir sous les yeux de Maria-Pia... Pis, mille fois : mourir après elle, peut-être, et la voir tuer, sans la pouvoir défendre...

Un coup de feu claqua parmi les cris, qui, déchaînés par Spur et les siens, devenaient assourdissants. Vasco Ortigão, la tête détournée une seconde, vit Lourenço da Veiga s'abattre, blessé ou mort. Le dénouement arrivait, prompt.

Alors, puisque plus rien n'était qu'on pût sauver, Vasco Ortigão se redressa soudain de toute sa hauteur. Il y a mourir et mourir. Lui mourrait comme personne n'était mort, jamais. Maria-Pia, qui ne détachait pas ses regards de lui, l'avait déjà

vu bien grand. Il grandit encore. Il était devant ses assassins. Il fut au milieu d'eux, les apostrophant, les menaçant, les bouleversant. Il avait arraché son veston, arraché sa chemise. Il offrait sa poitrine nue, il se jetait au-devant des coups. Et nul n'osait le frapper, et tous reculaient devant sa folle audace. Il fallut le hasard pour qu'un coup l'atteignît à l'épaule, un autre au visage, et pour qu'enfin son sang coulât. Mais il ne tombait pas, il avançait toujours. Et Spur, inquiet, interdit, Spur lui-même, qui avait d'abord cherché dans sa poche et pris en main le pistolet dont il savait si bien user, le lâcha sans avoir tiré...

Alors un grand cri aigu, le cri d'une femme qu'on violente, perça le tumulte. Vasco, reconnaissant le timbre de ce cri, s'arrêta net dans son effort...

C'était la loge présidentielle que les collectivistes venaient d'envahir. Et non pas cette fois leur première vague d'assaut, mais la dixième ou la vingtième, celle qui apportait dans son torrent le plus de boue, un tas d'hommes ivres et hurlants qui se ruaient au travers du palais, enfonçant portes après portes, prêts à voler, prêts à tuer.

Entrant, ils avaient découvert Maria-Pia, seule. Elle leur avait fait face, très bravement. Mais ce courage même était une insulte pour cette racaille, lâche à la limite de toutes les lâchetés. Tous se ruèrent sur cette femme qui osait n'avoir pas peur et la brutalisèrent odieusement. Elle cria. Alors, furieux, ils l'empoignèrent par les cuisses et les épaules, et la jetèrent dans l'hémicycle, par-dessus

la balustrade de marbre. Elle tomba et resta sur place, sans plus crier ni remuer, quoique la loge présidentielle, aux Cortès de Lisbonne, ne soit guère qu'à huit ou dix pieds au-dessus du plancher de la salle.

Le reste ne dura que le temps d'un coup de foudre.

A la vue de sa maîtresse gisante, blessée, morte peut-être, Vasco Ortigão, repoussant avec force ceux qui, maintenant, tentaient, non de le tuer, mais de se saisir de lui, prit son élan, traversa l'hémicycle en trois bonds, et fut devant Maria-Pia, évanouie. La soulever, l'étreindre, l'emporter, et disparaître par la porte étroite qui s'ouvre au-dessous du balcon de la loge présidentielle, ne fut qu'un seul geste.

9

... Et maintenant c'était, par les rues étroites qui dévalent en pentes raides vers le Tage, une fuite hagarde d'hommes et de femmes chassés et pourchassés par la révolution triomphante, dont Spur et les siens avaient fait une anarchie, un bouleversement, un chaos sans nom, le plus sanglant et le plus féroce. Les collectivistes, toutes brides lâchées, rivalisaient de folle fureur avec les hommes de Moscou. Et c'était bien en vain que Valadarez, vainqueur sans avoir combattu, — vainqueur comme Vasco Ortigão lui avait calculé sa victoire, — tenait désormais les ministères et dictait ses ordres aux troupes : il ne pouvait réprimer l'émeute grandissante qu'au prix d'une bataille des rues qui eût amoncelé les cadavres et dont le succès d'ailleurs était fort incertain. Comment compter en effet sur des régiments dont on avait d'avance sapé la discipline ? Et comment ces régiments-là obéiraient-ils à Valadarez, après qu'on les eût persuadés de désobéir à Veiga ? Vasco Ortigão, seul, aurait pu, peut-être... Mais il n'y avait

plus de Vasco Ortigão. Et Spur, qui, lui, commandait encore à ses hommes, et leur commandait efficacement, n'employait comme juste son autorité qu'à verser sur le feu des flots de pétrole, en attendant que son heure fût venue...

Hommes, femmes, enfants aussi fuyaient donc, car Lisbonne était maintenant comme une ville prise d'assaut. C'était partout la violence, le pillage, l'incendie, la tuerie, toutes horreurs étrangères au caractère de ce noble pays portugais, l'un des plus humainement civilisés qui soient. Il avait fallu, pour un tel oubli du caractère national, l'intervention et le contagieux exemple de cette tourbe d'Asiatiques et de Nordiques que Spur avait, au pire moment, déchaînés sur la douce Lusitanie. Épouvantée, une population entière s'évadait de cet enfer imprévu, et courait comme on court pour sa vie. C'était un flot qui se précipitait. Et cela dévalait au hasard, dans toutes les directions, comme il arrive toujours en cas de panique, mais le gros des fuyards cherchait d'instinct les quais, le port, espérant y trouver le sûr refuge des bateaux et des barques, voire, la possibilité de gagner l'autre rive, où la révolution n'atteignait pas encore...

Par le fait, quand l'avant-garde de cette cohue en déroute parvint au bord du fleuve, des embarcations y étaient accostées, nombreuses. Et d'autres accoururent, envoyées en hâte par la plupart des bâtiments mouillés ou amarrés sur rade. Le fracas de l'émeute s'était tôt répercuté de navire à navire, tout le long de ces deux lieues de docks et d'ap-

pontements qui s'alignent entre le caes dos Soldados et le bassin à flot de Belem. Or, les marins sont gens pitoyables aux grandes infortunes, sauf quand la folie homicide des foules pousse sa contagion jusqu'à bord de leurs coques de noix...

Beaucoup de navires étaient, ce soir-là, ancrés devant Lisbonne. Navires de commerce, paquebots, cargos. Navires de guerre, toutes les cinq ou six petites unités de la flotte portugaise. Un yacht américain, yacht de milliardaire à deux cheminées de cuivre étincelantes. Et le grand cuirassé anglais qu'avait remarqué, six jours plus tôt, le duc d'Alcantara-Mar, à l'heure qu'il regardait son côtre, fuyant à tout jamais les hommes et leurs médiocres agitations...

Vasco Ortigão, portant toujours dans ses bras Maria-Pia évanouie, avait d'abord, sitôt évadé du palais des Cortès, songé à reprendre la lutte, songé à regagner sa bataille. La journée n'était pas finie. Qu'il pût seulement se retrouver dans sa permanence, qu'il pût communiquer avec Valadarez ! Et peut-être y fût-il parvenu, seul. Mais son fardeau le dénonçait. Et les hommes de Spur, alertés, eurent tôt fait de le prendre en chasse et de lui barrer les chemins qu'il eût dû choisir. Il fit demi-tour alors, ne renonçant pas encore. La rue du Vingt-Quatre-Juillet devait être accessible. Il pouvait toujours y porter Maria-Pia, puis agir selon l'occurrence. Il courut, et se heurta à d'autres barrages. Spur avait prévu beaucoup de choses. Et Spur voulait en finir. Des ordres étaient donnés,

des ordres nets. Déjà, maintes fois, Vasco Ortigão avait entendu siffler des balles fort près de ses oreilles. Autour de lui, le cercle de mort commençait de se resserrer. Au nord, à l'est, à l'ouest, l'émeute hurlait, toutes gueules démuselées.

Le sud seul était encore ouvert, à la faveur de cette foule éperdue qui fuyait vers le Tage. Vasco Ortigão, bon gré, mal gré, dut fuir lui-même avec la foule. Et le corps de Maria-Pia, peu à peu, se faisait lourd. Vasco Ortigão, quand il arriva au quai, était las...

Derrière lui, les chasseurs d'homme n'avaient pas perdu sa piste. Certains s'étaient même rapprochés. Et ils lui lançaient maintenant des pierres, — leurs pistolets sans doute épuisés, — et ils l'injuriaient, le croyant aux abois, enfin...

Il marcha jusqu'au fleuve et s'arrêta quand le sol manqua sous son pied. Devant lui il n'y avait plus que le Tage, couleur de ciel et de lait. Il faisait toujours très beau, et le soleil était encore haut dans le ciel. Alentour, c'étaient des cris, des plaintes, une panique de troupeau. Derrière accourait la meute, les hommes qui allaient tuer...

Vasco Ortigão, croyant, lui aussi, le terme atteint, et finie la longue journée de labeur, regarda le soleil, et leva haut, à bout de bras le corps inanimé et charmant qui était son suprême fardeau.

... De la sorte, il ne vit pas tout de suite un canot à douze avirons qui gouvernait droit au rivage, un canot déjà près d'accoster, — avec, à sa poupe, le pavillon d'Angleterre...

QUATRIÈME PARTIE

SUUM CUIQUE

1

Assise tout au bord d'un fauteuil trop grand pour elle, un coude sur l'accoudoir et le poing dans sa joue, Maria-Pia da Veiga regardait vers la porte qu'on avait tout à l'heure refermée devant elle.

Le décor était exigu. Dix pieds sur six, et le plafond à deux mètres au-dessus du plancher. Rien d'un cachot, toutefois. Les murs étaient d'acier, mais laqués d'un blanc pur, et des gravures de chasse les agrémentaient fort élégamment. Les meubles, d'acier aussi, ne manquaient pas de style. Enfin, point de fenêtres ; mais deux hublots de bronze poli, qui s'ouvraient largement, laissant entrer sans obstacle une brise marine où flottaient des effluves de fleurs. Maria-Pia était à bord du cui-

rassé de Sa Majesté Britannique le *Cromwell*. Et le *Cromwell*, près d'appareiller, avec à son bord force fugitifs chassés de Lisbonne par la révolution, ne se hâtait cependant point, et gardait encore son mouillage sur rade, par le travers des docks d'Alfandega.

Elle était là, Maria-Pia, depuis vingt-quatre heures. Et ces vingt-quatre heures-là lui avaient paru plus longues qu'un mois. Ce navire de guerre qui lui avait donné asile, — avec toute la très généreuse hospitalité dont l'Angleterre fait souvent preuve, — ce n'était pas moins pour elle l'exil. Et Maria-Pia, certes, s'était depuis longtemps déjà accoutumée à l'idée de cet exil qu'elle savait inévitable. Mais il y a très loin de l'idée au fait. Par surcroît, les exilés connaissent rarement le supplice supplémentaire de contempler indéfiniment la patrie perdue. Or, sous les yeux de Maria-Pia, à travers ces larges hublots ouverts, Lisbonne s'étalait, si proche qu'il semblait qu'on y touchât, — et si lointaine désormais, pourtant !...

Tout cela néanmoins n'eût pas été grand'chose pour Maria-Pia, infiniment plus brave que personne n'imaginait à la voir sous son apparence toute frivole et gracieuse. Mais il était pour elle d'autres sujets d'angoisse, — les pires, peut-être, qu'une femme amoureuse, femme d'honneur à la fois, puisse connaître...

Elle avait repris connaissance la veille au soir,

à bord du *Cromwell*. Vasco Ortigão l'y avait apportée, toujours évanouie. Les médecins anglais l'avaient ranimée, sans grand'peine d'ailleurs. Elle n'était même pas blessée : contusionnée seulement ; et le grand choc de sa chute du haut de la loge présidentielle, quoique l'ayant d'abord littéralement assommée, n'avait déterminé ni fractures, ni lésions internes. Elle avait donc repris tôt connaissance, pour se voir entourée d'égards très respectueux, et traitée plutôt en princesse qu'en réfugiée. Elle ne s'en étonna pas : on l'avait saluée de son nom. Sans doute le commandement anglais avait-il des instructions ou des ordres de Londres. Elle s'étonna par contre et perdit un moment contenance quand on lui expliqua qu'elle devait son salut au révolutionnaire très notoire qui l'avait arrachée aux terroristes et portée dans ses bras jusqu'aux embarcations du *Cromwell*.

— Je ne m'en doutais pas, — dit-elle, rougissant plus qu'elle n'eût voulu. — Un révolutionnaire très notoire, dites-vous ?

Le médecin, un aide-major tout jeune, timide et enthousiaste, rougissait lui-même à chaque mot qu'il disait devant cette réelle lady, si fascinante :

— Vous étiez évanouie, vous ne pouviez pas vous douter, naturellement. Mais vous connaissez sans doute le senhor Vasco Ortigão, le grand orateur collectiviste. C'était lui...

— Ah ? — fit Maria-Pia, qui attendait ce nom-là, et qui tressaillit tout de même. — Mais comment cela se peut-il ? Ce Vasco Ortigão s'est-il donc aussi réfugié à bord de votre vaisseau ?

— Non, pas tout de suite. Il a d'abord voulu retourner à terre, sans doute vers les siens. Mais il y avait discorde parmi tous ces gens, qui venaient de renverser le président de Setubal. Et une foule très excitée est accourue, qui voulait massacrer le senhor Ortigão. Il a résisté très longtemps, avec une splendide bravoure. Mais enfin ils l'ont jeté à l'eau, et nos canots, qui allaient et venaient, l'ont recueilli, blessé et près de se noyer.

— Blessé ?

— Oh ! pas grièvement... Vous pourrez le voir dès qu'il vous plaira, si vous voulez le remercier...

— Il est ici, encore ?

— Oui... Nous le conduirons sans doute en Angleterre, comme vous-même, comme les autres réfugiés... Nous avons beaucoup de réfugiés, à bord... On m'a même chargé, madame, de vous en avertir... Nous avons des réfugiés qui vous touchent de près...

— Ah ? — fit encore Maria-Pia.

Et, cette fois, loin de rougir, elle avait senti que son sang quittait ses joues.

Alors, peu à peu, le petit médecin, très délicatement, lui avait tout dit, la préparant au pire...

Le pire était ceci : que le marquis da Veiga, ci-devant premier ministre du président de Setubal, était le principal de ces réfugiés qui touchaient de près à Maria-Pia ; et que le marquis da Veiga, blessé lui aussi, mais blessé tout de bon, flottait littéralement entre la mort et la vie ; à telles en-

seignes que les médecins anglais n'osaient se prononcer sur son cas, et réservaient tout diagnostic.

Les hommes de Spur, après l'avoir abattu à côté de Vasco Ortigão, dans l'hémicycle des Cortès, l'avaient laissé sur place, le tenant pour mort. Et c'était dans cette conviction qu'il était mort en effet que quelque fidèles, conduits par Feliciano Lacerda, avaient osé s'en venir au palais, en pleine émeute, pour relever et pour emporter ce qu'ils croyaient n'être plus qu'un cadavre. Or le cadavre supposé respirait encore, quoique ce ne fût qu'à peine. Et la question s'était posée de savoir qu'en faire.

Le transporter chez lui ? Imprudent : les hommes de Spur pillaient méthodiquement Lisbonne. L'hôtel de la rue du Vingt-Quatre-Juillet ne serait pas épargné, sauf grand hasard. Et la solution d'un hôpital quelconque ne valait pas mieux. Les hôpitaux allaient être à coup sûr fouillés et surveillés. Le palais des Cortès lui-même, abandonné pour un temps, serait occupé derechef avant la nuit.

Alors Feliciano Lacerda avait pris un parti :

— La marquise da Veiga est à bord du cuirassé anglais. C'est à bord du cuirassé anglais que le marquis doit être. Allons.

Un des porteurs avait hésité :

— Nous n'arriverons pas. On nous arrêtera.

— Personne n'osera, — avait répliqué Lacerda : — nous sommes en Portugal. Et, d'ailleurs, peu importe : c'est notre devoir d'aller là-bas. Le marquis nous le commanderait, s'il pouvait parler encore...

Il ne pouvait plus, et peut-être ne pourrait-il plus jamais...

Et maintenant, la nuit ayant passé, — nuit d'angoisse et de cauchemar, — Maria-Pia, dans le petit salon que le commandant du *Cromwell* avait mis à sa disposition, attendait le retour des médecins qui l'avaient laissée là, le temps d'une dernière consultation autour du lit où gisait depuis la veille Lourenço da Veiga, ci-devant premier ministre. Deux médecins portugais avaient été appelés, les meilleurs de Lisbonne. Car les majors anglais se souciaient peu d'assumer la lourde responsabilité d'un diagnostic, quand il s'agissait de la vie ou de la mort d'un des tout premiers personnages de l'Europe politique et diplomatique, — et d'un ami de l'Angleterre, qui plus était...

Tous étaient là, de l'autre côté de la porte close. Et Maria-Pia, de ce côté-ci, attendait leur verdict.

Femme d'honneur. Femme amoureuse aussi. Et les psychologues parleront sans doute des luttes cornéliennes, voire des conflits de l'âme humaine, et de la tempête sous le crâne. Mais les êtres sains ignorent les inutiles incertitudes. Et Maria-Pia, qui certes aimait Vasco Ortigão de tout son cœur et de toute sa chair, ne songeait à cette heure qu'à Lourenço da Veiga, son mari, qui allait mourir, ou non...

A la fin, la brise vespérale commençant de rider l'eau, d'aval en amont, la cloche du *Cromwell*

piqua huit, — quatre heures après midi. — Et, comme si le huitième tintement de bronze eût été un signal attendu, la porte du petit salon se rouvrit.

Rentra le petit aide-major, plus timide qu'il n'avait encore été. Rentrèrent, derrière lui, qui s'effaçait, deux médecins anglais à cheveux gris. Et le soleil, déjà oblique, alluma les insignes dorés des uniformes. Rentrèrent enfin, très solennellement, les deux spécialistes portugais. Et tous étaient fort graves. Tellement que Maria-Pia s'y méprit :

— Le marquis est mort ? — demanda-t-elle, soudain raidie.

— Oh ! madame, non ! — protesta le plus âgé des Anglais, sans hésiter.

— Ah ! — fit Maria-Pia, qui respira plus large.

Elle s'était levée, d'une secousse. Elle se rassit, et les regarda tous.

— Madame la marquise, — dit l'un des Portugais, fort bel homme élégant, — je crois avoir l'honneur d'être connu de vous. Nous nous sommes rencontrés l'an dernier, chez l'ex-président de Setubal...

— Il se peut bien, — dit Maria-Pia. — Mais le marquis ?

Le Portugais toussa, et donna un coup d'œil à son confrère. Celui-ci, homme anguleux et distrait, qui flottait dans une défroque à coup sûr coupée pour d'autres épaules que les siennes, mais qui avait tout de même un nom de neurologue que l'Europe savante saluait, parla tout uniment,

sans phrases préparatoires. Et c'était peut-être le mieux...

— Madame la marquise, — dit-il, — voici : nous ne savons pas grand'chose, nous autres médecins. Pas grand'chose, jamais. Et, cette fois-ci, nous ne savons rien du tout. Je veux dire que nous ne savons pas ce qui peut advenir du marquis da Veiga, votre mari.

— Ah ! — fit Maria-Pia, immobile.

— Non, en vérité, — répéta, sur un ton net le vieux professeur, que le flegme de Maria-Pia, qu'il interprétait peut-être imparfaitement, encouragea soudain à ne rien cacher : — Non, madame ! Monsieur le marquis a été frappé d'une balle d'assez gros calibre qui a pénétré sous la clavicule droite et qui est demeurée dans le corps. Cela est un fait. Mais c'est le seul. Point de radiographie, naturellement : ici, la chose est impossible. Nous sommes donc réduits aux hypothèses. L'hémorragie n'a pas été forte. Le poumon n'est pas dangereusement offensé. Mais il y a paralysie flasque des membres inférieurs, avec anesthésie totale, superficielle et profonde. Les réflexes sont abolis. Le pouls irrégulier, la respiration lente. Monsieur le marquis remue les bras et les doigts, sans plus. Il s'efforce à parler, très indistinctement. Et les mots n'ont pas de suite. Bref, paraplégie caractérisée, et troubles cérébraux. Nous sommes donc fondés à croire que la balle a heurté la colonne vertébrale, probablement à la hauteur de la troisième dorsale, et qu'il y a lésion de la moelle épinière. En outre, commotion du

cerveau, due sans doute à la chute consécutive au coup de feu. Je vous dis les choses en gros, mais sans rien atténuer. Car j'estime que même un médecin doit la vérité à ceux qui en sont dignes.

— Oui, — affirma Maria-Pia.

Elle ne cillait pas.

— Madame la marquise, — reprit le neurologue, qui maintenant hésitait un peu, — une commotion cérébrale peut ne point avoir de suites durables. Il est donc vraisemblable qu'une amélioration survienne dans l'état mental du blessé. Cela, d'ici à quelques jours ou à quelques semaines. La parole reviendra, et aussi la compréhension du langage parlé. On peut tout au moins l'espérer. Monsieur le marquis constatera lui-même ces progrès, au fur et à mesure. Il ne serait pas surprenant qu'il se crût alors en voie de guérison...

— Il ne le sera pas ? — questionna Maria-Pia.

— Madame, — fit le vieil homme, hésitant davantage, — la commotion cérébrale est une chose, la lésion médullaire une autre chose. La paraplégie résulte de cette lésion...

— Alors ?

— Alors... madame la marquise... la paraplégie ne cédera pas... et des complications sont à prévoir... complications pulmonaires d'abord... complications rénales... escarres... Cela peut durer très longtemps... des mois... Mais, finalement, le blessé s'acheminera vers la phase de cachexie terminale...

— Il est perdu ? — trancha Maria-Pia, blême.

— Madame, — dit le professeur, parlant cette

fois presque bas, — en toute honnêteté nous ne sommes assurés de rien. Que vous répondrais-je donc ? Par surcroît, il y a toujours eu des miracles.

— Oui, — fit Maria-Pia. — Et combien de temps, pensez-vous ?...

— Un an, peut-être. Deux ans, qui sait...

Un peu plus tard, les médecins s'étant retirés, Maria-Pia, dans le petit salon du commandant anglais, se retrouvait seule...

2

— Monsieur, — déclara tout de suite l'aide-major anglais, après s'être toutefois correctement fait annoncer auprès de Vasco Ortigão, — monsieur, madame la marquise da Veiga vous recevra volontiers, car elle désire vous présenter ses remerciements pour le service que vous lui avez rendu.

Vasco Ortigão s'étonna d'abord :

— Quel service ?...

Puis, tout de suite :

— Ah ! — dit-il, — je n'y songeais plus... Je suis aux ordres de madame da Veiga, monsieur, et je vous suis...

Et ils furent en face l'un de l'autre, dans le petit salon aux deux hublots de bronze poli. Ils ne s'étaient pas revus depuis la séance des Cortès. Ils ne s'étaient pas parlé depuis leur journée de Cintra. Et, de ces heures-là jusqu'à cette heure-ci, c'était comme si des siècles eussent coulé, emportant avec eux des mondes.

Or, hier ils étaient eux. C'est-à-dire elle, une manière de reine, dans son palais de la rue du Vingt-Quatre-Juillet, et lui, un empereur, ou davantage, dans sa permanence, avec tout le parti à ses pieds. A présent, ils n'étaient plus rien. Deux proscrits. Et on la croyait veuve, et on le croyait traître.

Il parla tout de suite, sans nulle amertume, sans nul embarras non plus. A sa manière de toujours, — directement, — hardiment. — Il dit :

— Maria-Pia, te rappelles-tu ? il y a huit jours, tu me parlais de « ton expulsion définitive », et je riais, car je ne la voyais pas si proche, et je pensais surtout que je saurais y remédier... J'avais tort et tu avais raison. Voilà qu'aujourd'hui tu es vraiment exilée, et moi comme toi.

Il souriait. Elle le regarda d'abord profondément, comme savent regarder les femmes qui aiment. Elle vit qu'il était blessé, mais blessé légèrement, — l'aide-major anglais n'avait pas menti : — un bras en écharpe, et deux éraflures au visage. Vasco marchait droit, parlait net. Elle ne dit pas un mot, vint à lui, l'étreignit et baisa sa bouche. Et elle ne parla qu'après qu'il lui eût rendu le baiser.

— Tu es vivant et tu m'as sauvée, — dit-elle alors. — C'est mieux que tout. Je n'avais jamais espéré que les choses finiraient si bien.

— Elles finiront mieux encore, — affirma Vasco Ortigão.

Il souriait toujours. Tous les événements de la

veille, la bataille livrée, la trahison subie, l'écroulement d'une longue espérance et le désastre final avaient glissé sur lui comme marée sur granit. Vaincu, proscrit, et maudit sans doute par tous ses partisans d'hier, il demeurait lui-même, intact. Elle l'admira, orgueilleusement.

Puis elle allongea un doigt et toucha le bras en écharpe :

— Cela, — dit-elle, — c'est parce que vous avez voulu me sauver ?

Il haussa les épaules :

— Oh non ! — répondit-il, avec toute sa franchise : — je n'ai été blessé qu'à la fin, en essayant une dernière fois de rassembler mes hommes et de rejoindre Valadarez... et j'avais commencé par te porter des Cortès au quai, faute d'avoir pu regagner ma permanence. Spur et ses bandits m'en avaient coupé la route... Quand je voulus revenir, il était trop tard. En guerre comme en politique, le temps perdu ne se retrouve pas.

Maria-Pia lui mit ses mains sur les épaules :

— Il était trop tard parce que vous m'aviez sauvée.

— Peut-être bien, — dit-il. — Mais crois-tu que j'en aie regret ? Oui, c'est probablement par toi et pour toi que j'ai perdu tout. Mais tu me restes. Alors, qu'importe ?

Elle appuya ses deux mains, de toute sa tendresse :

— Oui, — dit-elle, — je te reste. Pour toujours et pour jamais, si tu veux. Pour tout ce que tu voudras.

De son bras valide il la pressa sur sa poitrine. Puis, tout de suite, il fit des projets :

— Ce *Cromwell* appareillera, m'a-t-on dit, demain matin, et sera dans quatre jours à Portsmouth. Nous ne ferons que toucher à Londres, et nous ne nous arrêterons vraiment qu'à Paris. J'ai de l'argent à Paris. Assez pour y vivre un temps sans compter. Et des amis. Tu ne seras pas isolée. Et je te ferai une vie que tu aimeras mieux que ta vie d'hier...

Elle l'écoutait, et ce fut à son tour de sourire :

— Chéri, — dit-elle, — tu oublies plusieurs petites choses. Celle-ci d'abord : tu as une femme...

— Non ! — cria Vasco Ortigão. — Tu te trompes, J'avais une femme. Je n'en ai plus.

— Elle est morte ?

— Elle m'a trahi. Et mon frère José est mort...

— Comment ?

— Spur ou quelqu'un des siens l'a assassiné. Et Spur est intervenu contre moi dès que José n'a plus été là pour s'opposer à lui. Les autres, Noronha, Ruy, et même Valadarez, c'était facile de les tromper, de se jouer d'eux. Mais il fallait savoir où les trouver, et il fallait aussi savoir où trouver José, et à quelle heure. Spur l'a su, — par Filomena.

— Tu lui disais donc tout ?

— Moi, rien. Mais Valadarez, jaloux de moi, jaloux de José...

— Et elle jalouse de toi ?

— Oui.

— Vasco, elle a des excuses...

— Peut-être. Mais José est mort, et le Portugal est aux mains de Moscou. Filomena... N'en parlons plus jamais, veux-tu, mon amour ? Si je pouvais ce soir retourner dans Lisbonne, ce serait pour faire justice... José, mon pauvre José...

Au coin de sa paupière il y eut un petit scintillement brusque. Et Maria-Pia sentit le souffle manquer à ses poumons : elle ne l'avait jamais vu pleurer ; elle ne croyait pas qu'il pût. Lui, cependant, relevait déjà sur elle ses yeux séchés. Et jamais son masque césarien n'avait été plus immobile.

— Je suis libre, — dit-il, — libre absolument. Et, puisque tu es mienne, tu me suivras.

Maria-Pia leva ses deux mains grandes ouvertes :

— Chéri, chéri, tu oublies d'autres choses encore. Je suis mariée... je suis toujours mariée, moi.

Il secoua brusquement la tête :

— Non, — dit-il. — Tu ne l'es plus. Et même tu ne l'as jamais été. Tu étais asservie, tu étais esclave. Moins de ton mari, au demeurant que de ton milieu, de ton monde, et de tous ces préjugés dont vous viviez tous. Mais la révolution vient de passer là-dessus et rien n'en reste. Tu es libre comme moi, Maria-Pia, tu es plus libre que moi.

Mais elle secoua la tête aussi :

— Chéri, tu n'as pas de mémoire. Combien de fois t'ai-je dit que je n'accepterai jamais de quitter mon mari vaincu, déchu, exilé ?

Il protesta :

— De le quitter, lui, vaincu, pour moi, vainqueur, oui. Et, souviens-toi toi-même, je t'approu-

vais. Mais tout est changé. Ce n'est plus ma victoire que je te propose de partager, c'est ma défaite. Exil pour exil, tu as le droit de choisir, — de choisir selon ton cœur et rien que selon ton cœur. Combien de fois m'as-tu dit que l'opinion publique n'existait pas à tes yeux, et que seule comptait ton opinion à toi, ta conscience ?

— Oui, — dit-elle. — Mais tu ne sais pas tout. Il n'est pas seulement vaincu, déchu, exilé... Il est agonisant, et son agonie peut être infiniment douloureuse et longue...

Et elle raconta tout. Il écoutait, d'abord surpris, troublé peut-être, mais, bientôt impatient.

— Tu ne l'aimais pas vivant, — dit-il : — vas-tu l'aimer mort ?

Et comme elle ne répondait pas, lui jetant seulement un grand regard tout plein d'ironie tendre :

— Non, — reprit-il, loyal, — je sais que tu ne l'aimes ni ne l'aimeras. Mais, alors, pourquoi ? Infirmière, Maria-Pia ? cela te ne va pas. Il refuserait d'ailleurs. Ce n'est pas une sœur de charité qu'il voyait en toi.

Elle rougit excessivement. Il redoubla, impétueux :

— La pire torture, pour cet homme, serait qu'il te revît à son chevet toujours jeune, désirable, irritante, — et lui paralysé...

Et, comme elle se taisait, les yeux vers la terre :

— Écoute, — plaida-t-il, tout son cœur vibrant dans sa voix, — écoute... Il est blessé, il est à terre, et tu t'émeus pour lui... Mais moi, ne suis-je pas à

terre aussi, et blessé ? et tu l'avouais toi-même tout à l'heure, n'est-ce pas un peu pour toi et par toi ? O Maria-Pia ! ô Maria-Pia, mon cher amour ! Si tu m'aimes, ne m'abandonne pas ! Avec toi je suis fort, je prendrai ma revanche, je redeviendrai le chef et le maître. Sans toi, je ne serai plus qu'un errant désemparé. Songe à cela, songe à cela...

Elle releva les yeux vers lui :

— Je ne t'abandonnerai pas, tu le sais bien. Je t'ai dit que j'étais tienne pour toujours et pour jamais. Je ne me reprendrai pas, va !

— Mienne, comme tu l'étais hier, ce n'est plus assez désormais. Je te veux toute, je veux toutes les heures de ta vie, et pour moi seul, et sans mystère. Maria-Pia, refuser, c'est te reprendre. Ne refuse pas. Ne t'en va pas. Sois dans ma vie. Sois ma vie...

Elle ne répondit pas, elle ne répondit plus. Elle écoutait, elle écoutait de toutes ses forces la voix si puissante qui savait s'infléchir si tendrement...

3

Sur la plage arrière du *Cromwell*, et sous la volée démesurée des pièces jumelles de quinze pouces, trois officiers anglais se promenaient de long en large, allant et venant de ce pas vif et saccadé qu'ont les marins quand ils marchent à leur bord. Il y avait là le lieutenant de vaisseau chef de quart, un enseigne, et le petit aide-major, qui avait, une heure plus tôt, introduit chez madame da Veiga cet étrange chef révolutionnaire qui l'avait sauvée de l'émeute et qui se trouvait proscrit lui-même par ses anciens complices. Tous trois causaient ensemble. Le médecin avait mis le lieutenant de vaisseau et l'enseigne au courant de tout ce qu'il savait, sans trop d'égards pour le classique secret professionnel. Et les deux officiers de pont commentaient la singulière aventure.

— Somme toute, — concluait le lieutenant de vaisseau, — et malgré la corvée de ce retour à Portsmouth sans même avoir pu pousser jusqu'à

Gib, je ne suis pas fâché d'avoir vu ce que nous avons vu. On n'assiste pas tous les jours à une révolution, avec fusillades et massacres.

— C'est tout de même plus fréquent au pays des *Dons* que chez nous, — fit observer l'enseigne en riant.

— God save the King ! — prononça son supérieur, assez gravement. — Mais, même au pays des *Dons*, les révolutions du genre de celle-ci ne sont pas monnaie courante. Les choses que vous venez de nous raconter sont diablement excitantes, docteur. Ainsi donc, ce Vasco Ortigão, au moment le plus décisif, a tout quitté, pour sauver de la bagarre la femme de son principal ennemi. Ces Latins sont déconcertants.

— Sans doute, — suggéra l'enseigne, — cette femme avait-elle précédemment commis l'adultère avec ce Vasco...

— Elle est tout à fait une lady, — affirma l'aide-major chaleureusement.

— Certes, et une fascinante lady, nous n'en doutons pas, — riposta l'enseigne.

Et il éclata de rire, en rougissant très fort, cependant que l'aide-major rougissait à l'unisson, avant de rire aussi. Le lieutenant de vaisseau, plus flegmatique, les contemplait l'un et l'autre, non sans condescendance.

Ils étaient tous trois de très bons Anglais et d'excellents officiers de Sa Majesté Britannique. Comme tels, des hommes braves et naïfs, fort bons juges en fait de courage, de dignité morale et

d'honneur, nourrissant même à part soi un idéal perfectionné, mi-religieux, mi-social ; mais essentiellement incapables de rien démêler aux nuances complexes d'une âme humaine plus évoluée que la leur, et demeurant, devant ces Latins qu'ils nommaient déconcertants, comme un bel enfant de huit ans devant l'énigme d'un Descartes ou d'un Poincaré.

Ils en discutaient tout de même, jugeant hardiment, du haut de leur sagesse puérile.

— Adultère ou non, — prononça le lieutenant de vaisseau, — cela importe très peu. Il est d'ailleurs impropre de soulever la question. Nous sommes ici trois hommes et, non pas trois créatures débauchées ou hors d'âge. Mais, de toutes façons, il me paraît évident que cette marquise de Veiga a été pour quelque chose dans le personnel désastre de ce Vasco Ortigão. Une femme est assurément une périlleuse entrave pour un homme qui court sa carrière.

— Assurément, — approuvèrent les deux jeunes officiers.

Ils s'étaient arrêtés tous trois à l'extrême poupe du vaisseau. Et le pavillon d'Angleterre qui flottait au-dessus d'eux étendait parfois son ombre sur leurs trois têtes, quand la brise du soir en déployait l'étamine.

Le petit aide-major, ayant songé un temps, risqua une objection :

— Une femme, toutefois, — dit-il, — n'est-elle pas assez souvent dans la vie d'un homme comme

une force et comme une lumière ? L'histoire nous montre beaucoup de grands personnages, à commencer par le roi Numa Pompilius, qui ont reconnu devoir leurs meilleures inspirations à ce qu'ils nommaient leurs Egéries...

— Oui, — consentit le lieutenant. — Mais il y eut aussi Nelson, dont l'Egérie fut lady Hamilton.

— Je pense, — fit l'enseigne en regardant vers le linoléum du pont, — je pense que ces Egéries conviennent spécialement aux hommes qui ne font pas de sport.

— Il est possible, — estima l'aide-major, pensif.

Ils s'étaient repris à marcher, de leur pas de marins. Soudain, le lieutenant de vaisseau, qui n'oubliait pas, selon la formule antique, d' « ouvrir l'œil aux deux bossoirs », s'immobilisa, une main en visière au-dessus de ses yeux.

— Eh là ! — cria-t-il, l'instant d'après, de sa voix la plus maritime, — qu'est-ce que vous foutez donc, en haut, les hommes de veille ? Je vois par tribord, à deux quarts sur l'avant du travers, un canot indigène qui se dirige sur le bord...

Il y eut sur la passerelle arrière galopade de pieds nus. Les timoniers avaient empoigné leurs lunettes. Et une voix qui fleurait Glasgow et la vieille Écosse psalmodia, réglementairement, quoique un peu tard :

— Un canot de passage circule sur rade, avec des civils, et va accoster.

Une embarcation gouvernait, en effet, vers la coupée du *Cromwell*. Simple « pointu » à moteur, dont un seul batelier composait tout l'équipage. Mais, assis dans la chambre de l'embarcation, quatre ou cinq passagers se tenaient, qui n'étaient évidemment pas des visiteurs de l'espèce commune. L'un d'eux, tout vêtu de noir, mais panaché d'une vaste lavallière, offrait on ne savait quoi de parlementaire dans l'apparence. Les autres étaient quelconques, quant à l'habillement. Encore que le plus grand de tous, un splendide garçon d'à peine vingt-cinq ans, fût si net et si pur de ligne que le petit aide-major, le regardant du haut de la plage arrière, glissa dans l'oreille de son ami l'enseigne :

— Celui-là, quoique certes Latin, fait réellement du sport, n'est-ce pas ? Et donc, nous admettrons qu'il n'a pas d'Egérie ?

C'était Ramiro Valadarez dont parlaient ainsi les deux officiers. Ramiro Valadarez, qui se levait déjà de son banc, tandis que le batelier portugais, arrondissant sa courbe et ralentissant l'allure, s'apprêtait à l'accostage.

La barque toucha l'échelle. Valadarez, empoignant la tire-veille que lui offrait un matelot anglais, sauta le premier sur le caillebotis de la plateforme. Derrière lui vinrent Miguez Noronha, Albino et Henrique. Et, derrière eux tous, un quelconque pauvre diable, militant inconnu, que la tempête révolutionnaire avait, d'un coup, mys-

térieusement poussé des profondeurs de la masse populaire jusque parmi les maîtres de l'heure, — maîtres, ou se croyant tels...

A la coupée, le lieutenant de vaisseau chef de quart vint au-devant des arrivants.

— Vous désirez ?

Valadarez parla pour la troupe :

— Nous croyons savoir que notre très cher ancien ami, Vasco Ortigão, est à bord de ce vaisseau ?

— Oui, — dit l'Anglais.

— Ne pourrions-nous le voir ?

— S'il veut, oui.

— Il s'agit d'une importante affaire.

L'Anglais allongea les lèvres, indifférent :

— Cartes, — dit-il, sans plus.

Valadarez ne comprit pas :

— Cartes ?

— Oui. Cartes de visite, pour le senhor Ortigão.

— Ah ! bon...

Valadarez chercha dans son portefeuille, et Noronha dans le sien. Les deux cartons s'offrirent ensemble. Mais le lieutenant de vaisseau n'eut garde d'y toucher lui-même.

— Timonier, — appela-t-il.

Et l'homme étant accouru :

— Prenez, et portez au senhor Ortigão. Allez.

Puis il s'en alla lui-même, tournant le dos aux Portugais, et rejoignit sur la plage arrière l'aide-major et l'enseigne, qui avaient repris leur promenade. Et celui-là, ayant pris le temps de méditer, disait à celui-ci :

— Vous savez, old chap, à propos d'Egéries, je

dis, tout cela me rappelle l'*Or du Rhin*, du cher vieux Richard Wagner. Car le cher vieux a écrit là-dedans : « Pour conquérir l'or, il faut renoncer à l'amour. Mais, à cause de cette renonciation, l'or est maudit. »

— Oui. Et soyez maudit vous-même, sale damné garçon, et allez à l'enfer avec toutes vos Egéries, — conclut le lieutenant de vaisseau qui survenait.

4

Ils étaient encore dans le petit salon du commandant anglais, Vasco Ortigão et Maria-Pia. Et ils ne disputaient plus, étant vite tombés d'accord. Aux prières de Vasco Maria-Pia, en effet, n'avait guère tardé à répondre par une de ces courtes phrases nettes et souriantes par où s'exprimait le plus souvent son âme claire, — timide, vaillante et narquoise tout ensemble :

— Vasco, mon très chéri, tu me demandes en somme d'abandonner mon mari, qui est dans le pire état où l'on puisse être. Et, certes, ce ne sera pas très bien à moi. Mais je vois que, si je voulais ne pas l'abandonner, il me faudrait t'abandonner toi-même, en cette heure où tu as tout perdu, et tout perdu à cause de moi, ou peu s'en faut. Cela non plus ne serait pas très bien. Je te suivrai donc comme tu le veux, puisque tu le veux. Et tu sais d'ailleurs que tout mon cœur m'y entraîne. C'est bien pourquoi j'ai d'abord hésité, tu comprends. Je me défiais de mon cœur... Mais il ne faut pas

trop calculer, ici-bas. Je vais te sacrifier tout mon honneur, — non pas seulement mon honneur mondain, mais mon honneur vrai, l'estime que j'avais, moi, de moi, et que demain je n'aurai plus. Car je ne l'aurai plus, et j'aurai à la place un remords. Tant pis pour moi ! Après tout, je ne suis pas tellement grand'chose que mes remords ou mon honneur comptent tout de bon, aux yeux du bon Dieu... Et je m'en fie à lui...

Ce fut dans cet instant que le timonier anglais entra, tenant dans sa main, toute pareille à une épaule de mouton, quant à la largeur, et à une pince de homard, quant au coloris, les deux cartes de Ramiro Valadarez et de Miguez Noronha.

Vasco fronça les sourcils :

— Ces gens sont là ? — demanda-t-il, bref.

Il parlait un anglais beaucoup trop classique. Le timonier comprit tout de même :

— Oui, — répondit-il. — Et d'autres avec eux. L'officier de quart a dit que vous recevriez si vous vouliez, et non si vous ne vouliez pas.

— Je recevrai, — dit Vasco.

Il regarda Maria-Pia, hésitant une seconde :

— Ici ?

— Ici, oui, — dit-elle. — Je puis passer à côté...

Elle alla vers la porte par laquelle étaient entrés les médecins, une heure plus tôt.

— Bien, — dit Vasco. — Je recevrai ces gens ici.

Ils vinrent. Le timonier les introduisit dans le salon, trop petit pour eux tous, les introduisit

avec une sorte de brutalité, et referma sur eux la porte. Vasco Ortigão, assis derrière le guéridon d'acier qui était à la fois, pour le commandant du *Cromwell*, table à thé, table à jeu, voire table à écrire, eut soudain l'air d'un patricien romain recevant des clients. C'était à peu près cela, au demeurant.

Ramiro Valadarez, entrant le premier, subit cette impression, et marqua quelque gêne. Noronha, qui le suivait, était ému, et ne s'en cachait pas. Albino, dont le caractère essentiel était une brutale bravoure, regardait autour de lui, comme étonné de n'avoir point à se battre. Le reste de l'ambassade figurait, sans plus.

Nul, d'abord, n'ouvrit la bouche. Si bien que Vasco Ortigão, impatienté, parla le premier :

— Que voulez-vous ? — demanda-t-il, bref.

Valadarez avala sa salive. Puis, résolument :

— Vasco Ortigão, — commença-t-il...

Mais Vasco Ortigão, levant la main, l'arrêta net.

— Appelez-moi chef ! — ordonna-t-il.

— Tu ne l'es plus depuis hier ! — protesta Valadarez.

Mais Vasco Ortigão ne le regardait même pas. Ou plutôt, il les regardait tous à la fois, et son regard était plus dur qu'acier.

— Appelez-moi chef, — répéta-t-il, — ou sortez.

Valadarez n'hésita qu'une seconde :

— Chef, — dit-il, — soit ! D'ailleurs, sache-le tout de suite, nous ne venons pas ici comme tes ennemis. Bien au contraire.

— Parlez, — dit Vasco.

Il s'adressait toujours à tous. Valadarez, déconcerté, fit un signe à Noronha. Et l'ex-député, — depuis vingt-quatre heures, il n'y avait plus de Cortès, — sans hésiter, lui, se jeta en avant :

— Chef, — s'écria-t-il, avec son impétuosité de toujours, — écoute-nous et accueille-nous, car nous ne venons ni te rien reprocher, ni t'insulter dans ton malheur ! Tu as fait ce que tu as fait, qu'il n'en soit plus question ! Songe seulement à ceci : qu'à l'heure qu'il est le peuple ignore à peu près tout, qu'on peut facilement le maintenir à jamais dans cette ignorance, et qu'il est encore temps pour toi de racheter ta trahison !

— Ma trahison ? — fit Vasco Ortigão.

Il avait à peine élevé la voix. Noronha pourtant demeura court. Ce ne fut qu'au bout d'un long silence qu'il osa murmurer, très bas :

— Hélas ! je t'ai vu de mes yeux, chef !

— C'est vrai, — dit Vasco Ortigão, avec un dédain écrasant.

Et Noronha ne parla plus. Il commençait de n'avoir plus tout à fait confiance dans ses yeux.

Mais Valadarez avait repris contenance :

— A quoi bon de tels mots ? — dit-il impatienté. — Venons plutôt aux faits. Nous sommes ici chargés d'une mission capitale.

— Chargés par qui ? — demanda Vasco Ortigão.

— Chargés par le parti, — répondit Valadarez, d'abord.

Mais il rectifia sur-le-champ :

— Je me trompe : chargés par nous-mêmes. Ceux qui sont là-bas ignorent que nous sommes ici.

— Parle, — dit Vasco Ortigão, s'adressant pour la première fois au seul Valadarez.

— Voici, — dit Valadarez.

Il regarda Vasco Ortigão en face :

— Chef, — commença-t-il, — hier, averti par Spur, après la mort de José...

Il s'interrompit une seconde, le temps de scruter d'un coup d'œil les yeux de Vasco Ortigão. Mais Vasco Ortigão avait pris son masque de pierre. Valadarez continua :

— ... Averti donc par Spur qui portait ton message, j'ai attaqué comme je devais attaquer. Et j'ai tout emporté, presque sans coup férir : ministères, gares, gouvernement militaire, postes, télégraphes, central téléphonique. Malheureusement, quand j'ai voulu, du ministère de la guerre, commander aux troupes lancées vers les Cortès, il n'était plus temps. Les troupes étaient engagées, et l'on se battait dans tout l'ouest. La diversion là-bas avait été déclenchée trop tôt. Spur, qui m'avait quitté pour retourner au Parlement, dut se mêler à la bataille. Il en devint même le chef, et grâce à lui, les troupes, peu à peu, remirent l'arme au pied. Mais toute la ville était dans le pire tumulte, et le sang coulait partout. Les soldats déconcertés, ne pouvaient plus, ne voulaient plus intervenir. Moi, maître de tous les centres vitaux de l'État, je ne pouvais plus rien... l'émeute m'échappait... Ton absence d'ailleurs nous paralysait tous. Le parti, divisé, hésitait. Les uns te réclamaient, les autres hurlaient contre toi... Que faire ? J'étais... nous étions tous sans force et sans autorité... Spur seul

commandait à quelque chose... à ses hommes... car Spur en avait... en a encore... Et ces hommes-là sont à lui, tout de bon... Ils avaient déchaîné le désordre, ils pouvaient l'arrêter...

Valadarez cette fois encore, scruta les yeux du chef. En vain.

Il poursuivit alors. Plus lourdement :

— Rien n'était plus possible, sans Spur. Je l'ai fait appeler, hier soir. Il n'est pas venu. J'ai été le trouver. Il ne m'a pas reçu, d'abord. Je l'ai vu enfin. Il m'a dit des choses que je n'attendais pas...

Valadarez regarda vers la terre. Vasco Ortigão ne regardait nulle part, ni rien.

— ... Et, — continua le frère de Filomena, — j'ai dû signer une espèce de capitulation. Spur alors apaisa tout. Sauvagement d'ailleurs. Ce soir l'ordre règne, ou à peu près. Mais...

Il releva les paupières. Vasco Ortigão n'avait même pas cillé.

— Mais, — répéta Valadarez, d'une voix qui s'altéra, — ma signature engage le parti, engage la nation... Le Portugal, délivré des Setubal et des Veiga, n'est tout de même plus absolument libre...

Un silence pesa.

— Et nous, nous tous, — exclama soudain Valadarez, cédant à son désespoir, — nous, du parti, nous sommes esclaves de Spur, comme Spur est esclave de Moscou. Vasco Ortigão, chef ! toi seul n'as pas signé, toi seul n'es pas compris dans ma signature. Reviens ! sauve-nous ! Tu peux nous libérer, tu peux libérer la patrie ! Reviens !

Il avait avancé d'un pas. Il touchait au guéridon

derrière lequel était assis le chef. Il appuya soudain ses deux mains à l'acier poli de la tablette.

— Chef ! — supplia-t-il, — reviens ! viens ! Je ne t'ai pas tout dit... écoute encore !... Spur est pire qu'un tyran, Spur est un bourreau. Hier, à minuit, João Ruy, vieux Portugais, compagnon du parti, homme libre, a dit à Spur qu'il refusait de tuer. A minuit trente, João, arrêté, jugé, condamné, était passé par les armes. Lourenço da Veiga, tout son ministère durant, n'avait fait exécuter que des assassins...

Vasco Ortigão semblait ne rien entendre.

— Chef ! — recommençait maintenant Valadarez, — chef ! sauve-nous, et nous te sauvons. Noronha t'a dit la vérité : le peuple ignore ta trahison. C'est-à-dire qu'il n'est sûr de rien, et que nous le retournerons comme on retourne un gant. A nos yeux, d'ailleurs, tu n'as réellement pas trahi, puisque tu as trahi pour une femme. Reviens, reprends ta place ! Reviens, et ramène la femme que tu aimes ! Nous ferons tout, nous aplanirons tout. Tu n'auras qu'à paraître, et à jeter Spur à bas. Nous serons derrière toi, tous, unanimes. Nous serons à toi, tes hommes, ta chose... Vasco Ortigão, chef !...

— Tu as tout dit ? — trancha soudain Vasco Ortigão.

Il s'était levé. Le guéridon, qu'il prenait à son tour à pleines mains, trembla.

— Tu as tout dit ? — La voix électrique brûlait comme un fer rouge. — Alors va-t'en ! allez-vous-en, tous !

Debout et terrible, il les chassait irrésistiblement. Tous reculèrent, Valadarez avec le tas.

— Attendez ! — commanda Vasco Ortigão.

Il les fouailla de ses yeux, l'un après l'autre :

— Çà ! — dit-il, — quelles bêtes puantes êtes-vous ? Les chiens sont fidèles à leurs maîtres, et, si lâches qu'ils soient, savent se faire tuer pour les défendre. Vous, hier, vous m'avez trahi pour Spur. Et, aujourd'hui, vous trahiriez Spur pour moi ! Non, merci ! Demain, pour qui et contre qui seriez-vous traîtres ? Sortez d'ici ! Il y a du sang sur toutes vos mains !

Miguez Noronha, bousculant Henrique, avait déjà saisi le bouton de la porte. La porte à peine ouverte, ils voulurent passer tous ensemble. Mais la porte était étroite. Vasco Ortigão eut le temps d'achever :

— Il y a du sang, et de la boue. Hier, le Portugal avait des maîtres. Aujourd'hui, grâce à vous, il a des tyrans. Tant pis pour lui, tant pis pour vous ! Qu'il vous vomisse ! Quiconque mérite la liberté n'a qu'à la conquérir. Quant à moi, j'ai peut-être trahi, comme vous dites. Mais c'est une trahison qui ne ressemble pas aux vôtres, et que vous ne comprendrez jamais. Car j'ai fait ce que j'ai fait non par lâcheté, comme vous, non par stupidité, comme vous, et moins encore par intérêt, ou pour l'amour d'une femme... O imbéciles, qui avez cru cela, qui avez pu le croire !... J'ai fait ce que j'ai fait parce que ma conscience m'a commandé de le faire, je l'ai fait pour le bien du peuple et pour le bien de la nation. —

Allez-vous-en, maintenant ! allez-vous-en, et retournez tendre vos épaules au knout !

Le dernier des fuyards passait le seuil. Vasco Ortigão le poussa aux reins. Hors du salon, tous coururent le long de la coursive, vers la coupée. Des matelots, ironiques, regardèrent leur déroute. Lui, Vasco Ortigão, les suivait pas à pas, de loin.

A dix pas de la coupée, Valadarez, se ressaisissant, fit tête :

— Vasco Ortigão, — dit-il, assez solennellement, — je n'ai rien entendu de tes paroles, et tu n'as rien entendu des miennes. Je suis venu, au nom de tous ceux qui ont mis leur confiance en toi, t'adjurer de revenir au milieu de nous, pour reprendre ton poste de chef, et nous aider à libérer la nation. Refuses-tu ?

— Je refuse, — dit Vasco Ortigão.

Puis, violemment :

— Je refuse parce que vous ne libérerez jamais la nation. Il faut d'autres hommes que vous, pour cette tâche. Des hommes qui sachent ne pas trahir, et des hommes qui sachent se faire tuer. Vous ne savez, vous, qu'être esclaves d'un tyran. Et Spur disparaîtrait, que vous ne sauriez qu'être tyrans vous-mêmes. Il est impossible de vaincre avec vous. Revenir dans votre bande, moi ? Jamais ! — Je reviendrai, — à mon heure, — seul.

Il les balaya tous, d'un geste souverain. La coupée était là. Ils s'y réfugièrent. Au pied de l'échelle, le pointu à moteur dansait au clapotis léger du Tage.

Ils dégringolèrent l'échelle. Valadarez lui-même,

qui marchait le dernier, se hâtait. Une sourde terreur s'insinuait en lui, la terreur de cet homme qui avait été son chef, qu'il avait jalousé, qu'il avait trahi... trahi, oui ! car, il s'en rendait compte, le vrai traître avait été lui-même, Ramiro !... la terreur de cet homme qui, vaincu, proscrit, exilé d'ores et déjà, demeurait si fort...

Appuyé maintenant des deux poings à la rambarde, et dominant de haut la députation qu'il chassait, Vasco Ortigão, soudain, jeta comme une malédiction :

— Je reviendrai seul. Je reviendrai tôt. Et, ce jour-là, je vous ferai pendre, — tous.

Le pointu à moteur poussa. La gaffe de frêne, aux mains du batelier, vacillait. Car la peur est contagieuse.

Cinq minutes plus tard, le pointu n'était plus visible. Mais Vasco Ortigão, sourcils froncés, lèvres serrées, regardait encore son sillage.

5

... Et puis le Tage effaça le sillage. Le soleil se couchait sur l'aval du fleuve, et la marée descendait à grands flots. Vasco Ortigão, maintenant accoudé au-dessus du courant, oubliait le canot disparu, oubliait jusqu'aux hommes qu'avait emportés le canot, oubliait le lieu, le temps, l'occurrence, et ne voyait plus que le ciel, l'eau et Lisbonne, dont la silhouette splendide, vivement colorée par les feux du soir, régnait triomphalement entre le ciel et l'eau.

Le crépuscule naissait. Et c'était l'un de ces crépuscules jaune et bleu, comme la Lusitanie seule en connaît, et qui ne s'allument qu'assez rarement, soit à la mi-printemps, soit au premier tiers de l'automne. Tout le paysage en était comme fardé. Et les fenêtres de toute la ville, où les derniers rayons de l'astre près de choir attachaient de vives étincelles, se changeaient magiquement en vitraux d'église.

Lisbonne, très belle à contempler du sommet de n'importe laquelle de ses sept collines, est incom-

parablement plus magnifique vue du milieu de son large fleuve. Telles ces cités vraiment maritimes, Constantinople, Alger, Rio-de-Janeiro, qui réservent aux marins leurs plus pures beautés. Lisbonne, ce soir-là, sous le crépuscule jaune et bleu, déployait la théorie incomparable et immense de tous ses vals et de tous ses monts, du Puits de l'Évêque jusqu'à Belem. Églises, palais, forteresses, maisons, masures, tout ce manteau vivant, tissé de main d'homme, dont les siècles ont lentement revêtu la lande et la forêt qui jadis émerveillèrent Ulysse ou ses prédécesseurs phéniciens, chatoyait aux rayons du couchant. Et Vasco Ortigão, regardant sa ville, et la regardant avec les yeux aigus dont les seuls exilés regardent une patrie perdue, nommait malgré lui, à mi-voix, chaque sanctuaire et chaque château, chaque quartier, chaque faubourg, chaque souvenir d'art ou d'histoire : Santa Engracia, sur le quai des Soldats ; São Vicente, ses tours et son dôme ; la Senhora do Monte et ses arbres touffus ; le castello São Jorge, dominant l'Alfama grouillante ; le Coração do Jesus, qu'on voyait par-dessus le Caes do Sodré et la gare de Cascaès ; et le palais des Necessidades, et le palais d'Ajuda, et le couvent de Jeronymos... Toute une dentelle de pierres bariolées, toute une dentelle épinglée d'est en ouest sur la soyeuse étoffe du ciel que les nuages lampassaient, mi-partie turquoise et topaze.

— Perdre cette bataille, moi ? — songea Vasco, tout à coup. — Jamais ! Impossible. Je reviendrai.

Ses yeux s'attardèrent au pied du Castello, où les

ruelles étroites de l'Alfama, que le soleil couchant zébrait d'ombres obliques, étalaient leurs lacis irréguliers, mieux visibles à cette heure tardive qu'en plein midi. Alors, d'un poing impérieux, il martela la rambarde :

— Cela, — dit-il, — que je voulais changer, je le changerai. Je ne renonce à rien. Ceux qui me croient vaincu sont loin de compte...

Il avait parlé tout haut. Il s'interrompit : la main de Maria-Pia venait de s'appuyer à lui.

— Ami, — dit Maria-Pia...

Il se retourna d'un élan, et vit les beaux yeux qu'elle lui offrait. Et peut-être ne leur avait-il jamais encore vu cette expression mêlée de tendresse, de tristesse et d'orgueil.

— Ami, — répéta Maria-Pia...

Dans l'instant qu'elle redisait ce mot très doux, le soleil toucha l'horizon et s'y enfonça. Et ce fut un changement rapide. Tout le ciel occidental s'enflamma. De jaune et bleu qu'il avait été, il se fit de pourpre et d'or vert. C'était comme si la chute de l'astre eût arraché là-haut des nuées invisibles. Des émeraudes, des aigues-marines et des rubis ruisselèrent.

Vasco Ortigão, peu sensible habituellement aux splendeurs des couchers de soleil, découvrit tout de même celui-là, et le montra à Maria-Pia :

— Mon amour, — dit-il, — voyez comme Lisbonne est glorieuse, ce soir !

Maria-Pia, qui avait déjà vu, ne regarda que Vasco :

— Ami, — dit-elle encore, — Lisbonne est beau-

coup plus glorieuse que vous n'imaginez. Mais n'ayez pas trop de regret en la regardant : vous aurez tôt fait d'y revenir. Je vous ai entendu tout à l'heure, quand vous parliez à ces pauvres gens...

— Vous les plaignez ?

— Non, non ! Et vous ne leur donnerez que ce qu'ils méritent, quand vous serez redevenu le maître, — très tôt. Vous venez de le dire. Et c'est vrai. Je le sais. Je le sens. O Vasco, mon amour ! Je suis très fière de vous. Vous êtes exactement aussi grand que j'avais cru, le premier jour que je vous ai aimé. Et c'est immense ! Tellement qu'il faut que je vous dise une petite chose...

Elle s'arrêta. Il prit peur avant de comprendre :

— Quelle chose ?

— Cette chose-ci : que vous serez rentrée triomphant dans Lisbonne bien avant que mon mari, le triste Lourenço, ait fini de souffrir. Alors, Vasco... Ne dites rien, ne protestez pas ! ne me dites pas, surtout, que je suis femme, et fluide, et que les paroles de femme ne comptent jamais... Écoutez seulement, et comprenez... Tout à l'heure vous m'avez montré que j'étais entre deux devoirs, dont l'un était plus impérieux que l'autre... Alors je vous ai dit que j'abandonnerais mon mari pour vous suivre... Mais, il n'y a qu'un instant, vous m'avez démontré qu'au contraire j'étais tout uniment entre deux hommes qui m'aimaient, chacun à sa manière, et dont l'un, pis que malheureux, a réellement besoin de moi, tandis que l'autre, qu'on croit vaincu, est invincible, et peut se passer de tout...

Vasco Ortigão avança d'un pas, les deux mains tendues :

— De tout, — dit-il, — sauf de toi !

— Non, non, — dit Maria-Pia, de sa voix la plus douce : — de moi comme du reste. Ami, vous êtes sincère, mais vous ne voyez pas assez clair en vous-même. Moi, j'ai vu. Et mon parti est pris. Vasco, adieu ! C'est mon mari que je vais suivre. Toi, tu seras puissant demain. Trop puissant pour aucun regret.

Le masque de marbre s'anima :

— Pour aucun regret, croyez-vous ?

Et Maria-Pia baissa les yeux, et deux larmes y brillèrent.

— Pardon ! — murmura-t-elle. Je sais que tu auras des regrets, Vasco. Presque autant que j'en aurai moi-même. Mais, pour moi, cela vaudra mieux que des remords. Et, pour toi, cela ne sera qu'un aiguillon de plus. Tu seras très, très grand !...

Il se réveilla tout à coup :

— Non, — s'écria-t-il. — Pas sans toi !

— Si, — dit-elle. — Et tu le sais maintenant, car tu as compris. Ne dis plus rien, tu m'ôterais mon courage. Et il m'en faut, vois-tu !

Ils étaient seuls maintenant, sur le pont devenu désert. Les hommes du *Cromwell*, par discrétion, s'étaient écartés. Et la nuit commençait de remplacer le crépuscule.

— As-tu songé, — dit tout à coup Vasco, — qu'un jour viendra, prochain, peut-être, où tu te retrouveras seule, et que, ce jour-là...

— Ce jour-là, j'aurai fait tout mon devoir, et j'aurai beaucoup de chagrin. Mais rien ne pèsera sur moi. Et, vois-tu, je suis une trop petite chose pour rien porter, même de très léger. Vasco, n'aie point d'amertume. Au fond de toi, tu m'approuves. Ami, adieu...

Elle lui tendait une main. Il prit les deux, et l'attira vers lui.

— Non, non, — souffla-t-elle : — ne m'embrasse pas... Je ne suis pas déjà si forte...

Il n'osa pas la retenir. Elle s'enfuit...

6

Une heure entière, Vasco Ortigão demeura seul et muet, un coude sur la rambarde anglaise, et le regard flottant dans la nuit.

Il était tard quand, avisant un timonier qui venait à lui, sans doute pour l'avertir qu'on servait le dîner, il pria cet homme d'aller demander à madame da Veiga l'honneur d'être reçu par elle.

La réponse vint la minute d'après :

— Madame la marquise da Veiga, qui est auprès du marquis, regrette de ne pouvoir plus recevoir personne jusqu'à l'arrivée du cuirassé en Angleterre.

— Bien, — dit Vasco Ortigão.

Et, tout de suite :

— Le commandant du cuirassé peut-il m'accorder une minute d'entretien ?

— Je vais voir, — dit le timonier.

Il alla, revint, et précéda Vasco Ortigão dans l'appartement de l'Anglais.

— Content de vous voir, — dit l'Anglais, cordial.

— Commandant, — dit Vasco Ortigão, — je voudrais, si la chose est possible, ne pas abuser de votre hospitalité jusqu'à Portsmouth. Mon désir serait d'être débarqué dans le premier port neutre devant lequel vous passerez. Afin d'être plus près de la frontière portugaise, vous comprenez. A Vigo, par exemple.

— Chose possible, — accepta l'Anglais. — A Vigo, convenu.

Saint-Jean-de-Luz, Paris, Saint-Jean-de-Luz,
1929-1930.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Première Partie. — Vasco Ortigão. 7

Deuxième Partie. — Maria-Pia 79

Troisième Partie. — Senatus Populusque Romanus. 165

Quatrième Partie. — Suum cuique. 241

ŒUVRES DE CLAUDE FARRÈRE

Chez le même éditeur :

ÉDITION IN-18 ILLUSTRÉE

FUMÉE D'OPIUM.
LES CIVILISÉS, roman.
L'HOMME QUI ASSASSINA, roman.
MADEMOISELLE DAX, JEUNE FILLE, roman.
LA BATAILLE, roman.
LES PETITES ALLIÉES, roman.
THOMAS L'AGNELET, roman.
DIX-SEPT HISTOIRES DE MARINS.
LA DERNIÈRE DÉESSE, roman.
LES CONDAMNÉS A MORT, roman.
L'EXTRAORDINAIRE AVENTURE D'ACHMET PACHA DJEMALEDDINE.
LES HOMMES NOUVEAUX, roman.
UNE JEUNE FILLE VOYAGEA..., roman.

ÉDITION IN-18 NON ILLUSTRÉE

FUMÉE D'OPIUM.
LES CIVILISÉS, roman.
L'HOMME QUI ASSASSINA, roman.
MADEMOISELLE DAX, JEUNE FILLE, roman.
LA BATAILLE, roman.
LES PETITES ALLIÉES, roman.
LA MAISON DES HOMMES VIVANTS, roman.
THOMAS L'AGNELET, roman.
DIX-SEPT HISTOIRES DE MARINS.
QUATORZE HISTOIRES DE SOLDATS.
LA DERNIÈRE DÉESSE, roman.
BÊTES ET GENS QUI S'AIMÈRENT.
LES CONDAMNÉS A MORT, roman.
L'EXTRAORDINAIRE AVENTURE D'ACHMET PACHA DJEMALEDDINE.
LES HOMMES NOUVEAUX, roman.
HISTOIRES DE TRÈS LOIN OU D'ASSEZ PRÈS.
UNE JEUNE FILLE VOYAGEA..., roman.
COMBATS ET BATAILLES SUR MER (en collaboration avec P. Chack).
MES VOYAGES : * LA PROMENADE D'EXTRÊME-ORIENT.
— ** EN MÉDITERRANÉE.
UNE AVENTURE AMOUREUSE DE MONSIEUR DE TOURVILLE (Collection « Leurs Amours ».)
LE DERNIER DIEU, roman.
CENT MILLIONS D'OR.
L'AUTRE CÔTÉ...
LA MARCHE FUNÈBRE, roman.
LA PORTE DÉROBÉE.
LOTI.

THÉATRE

THOMAS L'AGNELET, roman musical en 4 actes.
LA VEILLE D'ARMES, en collaboration avec Lucien Népoty.

« COLLECTION BLEUE »

Édition sur papier de Marnay à **15** francs le volume.

LES CIVILISÉS, roman.
L'HOMME QUI ASSASSINA, roman.
LA BATAILLE, roman.
LES PETITES ALLIÉES, roman.
LE DERNIER DIEU, roman.

COLLECTION « LES NUITS »

Édition sur papier Alfa à **10** francs le volume.

LA NUIT EN MER.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 9-1930.

£12 .00

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

BARBUSSE (HENRI)
Le Feu, roman (390e mille) . . . 12 »
Russie (15e mille) . . . . . 12 »
Ce qui fut sera . . . . . 10 »

BRAMSON (KAREN)
Une amoureuse, roman . . . . 12 »

BROUSSON (JEAN-JACQUES)
Les Nuits " Sans-Culotte " (20e mille) . . . . . 12 »

CAZANAVE (ANDRÉ)
Le stade aux cent portes, rom. 12 »

CHÉRAU (GASTON), *de l'Acad. Goncourt*
Monseigneur voyage, roman (19e mille). . . . . 12 »

CORDAY (MICHEL)
Les amants malgré eux . . . . 12 »

DAUDET (LÉON), *de l'Acad. Goncourt*
Charles Maurras et son temps. 10 »

DELLY
Une misère dorée, rom. (60e m.) 12 »

FARRÈRE (CLAUDE)
Le chef, roman (77e mille) . . . 12 »
Loti (30e mille) . . . . . 12 »
Dix-sept histoires de marins (39e mille) . . . . . 12 »

FISCHER (MAX)
... Anneaux de la chaîne... (12e mille). . . . . 12 »

FOLEY (CHARLES)
La cousine inconnue, roman. . 12 »

GHÉON (HENRI)
La vieille dame des rues, roman 12 »

GONCOURT (EDMOND ET JULES DE)
Théâtre : Henriette Maréchal. — La Patrie en danger. Postface de Jean Ajalbert, de l'Académie Goncourt . . . . . 13 »

GYP
Sœurette, roman. (20e mille) . 12 »
Le coup du lapin, rom. (13e m.) 12 »

HIRSCH (CHARLES-HENRY)
La vie au galop, roman . . . . 12 »

JACOB (BLANCHE)
Un " schadchen ", roman . . . 12 »

JAVAL (DOCTEUR ADOLPHE)
Mes luttes avec M. Lebureau. . 12 »

LAPARCERIE (MARIE)
Isabelle et Béatrix, roman du troisième sexe. (10e mille). . 12 »

LEUBA (JEANNE)
La brève lumière, roman . . . 12 »

LÉVY (SARAH)
Ma chère France! rom. (12e m.). 12 »

MARGUERITTE (VICTOR)
Le Général Marguerite . . . . 12 »
La femme en chemin, en 3 vol. (1.063.000 exempl.) chacun . . 12 »
Vers le bonheur, en 3 volumes (430.000 exemplaires) chacun. 12 »

MAXIME-DAVID (JEANNE)
La vie n'est pas un roman. Trois preuves. . . . . 12 »

MORGAN (CLAUDE)
Une bête de race, roman. Préf. de Pierre Benoit . . . . . 12 »

PRAT (MARCELLE) ET JOUVENEL (BERTRAND DE)
L'homme rêvé, roman (10e m.). 12 »

ROSNY AINÉ (J.-H.)
Le fauve et sa proie, roman (12e mille) . . . . . 12 »

SOULIÉ DE MORANT (GEORGE)
Divorce anglais, roman . . . . 12 »

STÉPHAN (RAOUL)
Isabelle Eberhardt, ou la révélation du Sahara. Préface de Victor Margueritte . . . . . 12 »

1835. — Imp. Flammarion, Paris. — (9-30). (D)

KU-999-188